

COUPS DE SONDE II

Viateur Beaupré

Introduction

Moi du moins, je ne vois pas d'inconvénient à sonder plus d'une fois les mêmes sujets.

Selon les saisons, et même au cours d'une même saison, les sondages enregistreront des variations sensibles du niveau de l'eau dans un même lac ou un même ruisseau. Sondé et vu à marée haute, le rivage des océans ne donne pas les mêmes résultats. Les volcans, malgré leur remarquable permanence, sont tout de même en bonne partie aussi imprévisibles que nos sautes d'humeur et les grands écarts de notre caractère. Quant aux sondages d'opinion, par exemple, les sondages de l'opinion des francophones, anglophones et autresphones du Québec, si on y enregistre des constantes, on y voit aussi des variations fort significatives et en constante évolution.

Il ne faut donc pas s'étonner si le fil à plomb, jeté dans les profondeurs de notre conscient et de notre insondable subconscient, fournit des données étonnantes par leur variété. S'en étonner outre mesure serait faire semblant de croire que nous sommes déjà entrés dans l'éternité, qu'il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil et qu'après avoir bâti sa maison quelque part, un homme soucieux de son originalité doit s'interdire d'y passer la nuit plus d'une fois dans sa vie.

Qu'on ne s'étonne donc pas trop de me voir revenir assez souvent passer une bonne nuit dans la seule maison que je possède, et où je me sens le plus à l'aise, c'est-à-dire la mienne, tout de même voisine de la vôtre.

Mais j'espère continuer encore longtemps de croire qu'il faut une grande perversion intellectuelle et beaucoup de méchanceté pour blâmer son pommier de nous offrir chaque printemps les mêmes fleurs roses et de nous revenir chaque automne avec sa rengaine de pommes rouges.

1. LA LOI ET LA VIE

Les Juifs et les Musulmans vivent hypnotisés par la Loi et même la lettre de la Loi. « Ce qui est écrit est écrit », ou, ce qui revient au même, dicté par Allah ou Jéhovah en personne. Le christianisme, à ses périodes de décadence, vit lui aussi sous l'emprise de la Loi qui étouffe l'Esprit. Et avec la conviction que l'homme est fait pour le dimanche et le Droit Canon, et non le dimanche et le Canon droit pour l'homme.

Les saints, eux, vivent de l'Esprit et pour l'Esprit. Sans nécessairement mépriser les commandements et la Loi, mais en les soumettant à l'Esprit. Par exemple, en jeûnant, mais sans utiliser des balances spécialisées pour peser ses graines d'anis comme un granola en vacances au Pôle nord ou aux îles Galapagos. En célébrant le sabbat ou le dimanche, non pas d'abord parce que c'est prescrit, mais d'abord parce que c'est un rendez-vous d'amour entre l'homme et Dieu.

On retrouve ici cette tendance à croire que Dieu a dicté mot à mot les livres de la Loi, de la Bible ou du Coran. Que si le petit chien du vieux Tobie branle la queue au retour du jeune Tobie, c'est parce que Dieu a dit au scribe inspiré que le petit chien avait branlé la queue. Tout seul, le scribe ne l'aurait pas vu! Et que si Dieu a dit au scribe de regarder cette queue et de dire que Dieu lui a dit de le dire, c'est qu'il y a là un message divin. Mais lequel? Si ma chienne Micha branle la queue quand je lui offre une tête de truite rôtie,

dois-je y déceler un message subliminal que Dieu m'envoie pour me consoler de la pluie d'hier?

Comme à peu près tous les croyants trop crédules, j'ai cru trop longtemps cette interprétation mesquine de l'inspiration divine. Je rends grâce à l'Esprit de m'en avoir libéré. Maintenant, je peux jouer avec les textes inspirés, sans faire plus de peine à Dieu que si je joue avec la queue de ma chienne Micha, sans crainte de manquer de respect aux messages divins qu'elle m'envoie.

Et le jour où j'ai commencé à prendre, face au Livre des proverbes dits « inspirés » par Dieu, le même recul sanitaire que face aux autres recueils de proverbes aussi creux, je ne crois pas avoir manqué de respect à Dieu. Bien au contraire: tu offenses Dieu si tu ne respectes pas ta propre intelligence, en pensant qu'on peut se permettre d'être proverbialement con, pourvu qu'on soit inspiré.

J'avais à lire au bénéfice de l'assemblée des fidèles un texte solennel disant:

Et Yahvé lui dit: <Prends une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans, un bélier de trois ans, une tourterelle et un jeune pigeon.>

Inspiré sur place par le bon Esprit, je voulus ajouter mon grain de sel ou un bon mot au texte inspiré mot à mot. Je lus donc: « une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans, un bélier de trois ans, une tourterelle d'un an et demi et un jeune pigeon de six mois. »

Mon curé lisait le texte dans son Prions en Église, au lieu de l'écouter. Lire un texte des yeux, pendant qu'un autre est chargé de le pro-clamer, c'est manquer gravement à la charité envers le lecteur. À moins que ce lecteur, par humilité in-signifiante, ne

marmonne et zizure, fredonne et susurre, comme des maringouins charismatiques supposément inspirés qui bourdonnent et gazouillent du nez des incantations sibyllines d'extraterrestres.

Mon curé, perdu dans sa lecture offensante, se demanda donc brusquement s'il avait bien lu, et interrogea des yeux son assistante à la pastorale qui, elle aussi, se demandait donc si elle devait en croire ses yeux rivés au texte inspiré ou ses oreilles distraites par ses yeux.

Dites-moi: ceux des fidèles qui écoutaient, au lieu de lire le texte comme des analphabètes pendant que je le pro-clamais sans honte et sans reproche, furent-ils atteints de plein fouet dans leur foi par mon grain de sel? Quel théologien bien inspiré me le prouvera à l'aide d'un syllogisme inspiré? Et de là-haut, ce jour-là, le Saint Esprit m'a-t-il regardé de travers?

Avais-je pas raison de trouver bizarre et inconvenant qu'on insistât tellement et si lourdement sur l'âge de la génisse, de la chèvre et du bélier, sans faire la moindre mention de l'âge de la gentille tourterelle et du mignon petit pigeon immolés? Si je crus bon de m'attendrir en passant sur leur enfance immolée sans gêne et sans pitié, est-ce que François d'Assise là-haut ne s'en est pas réjoui avec le petit chien du jeune Tobie? Et qui aura l'âme assez méchante, noire et endurcie, pour croire que la tourterelle et le pigeon n'en ont pas roucoulé de reconnaissance, avec les Saints Innocents, par respect pour le Saint Esprit amoureux de la colombe et des petits enfants, surtout s'ils sont immolés?

Tout de même, je suis suffisamment instruit par les images de la télévision pour savoir que je ne pourrais pas, dans une synagogue ou une mosquée, prendre cette sainte liberté avec la sacrée Lettre, sous peine de me faire égorger vif et illico, sur place, plutôt que sur le perron, avant la fin de la cérémonie liturgique. Le rasoir de la circoncision n'entend pas à rire, pas plus que les spécialistes de « notre » Constitution d'inspiration divine. L'humour et les chemises multicolores des Hassidim et de l'Ayatollah Khomeini, vous connaissez, vous? Et vous en avez une collection disponible pour les jours de pluie, de vent nordet sous zéro et les bordées de neige de vos avrils trop longs?

C'est une autre façon de dire que si un peuple remet sa destinée à la Loi des juristes et à sa Suprême Cour, ce peuple est vasectomié mentalement et moralement. Que dire s'il remet sa destinée aux juristes, constitutionnalistes et Suprême Cour d'un autre peuple inspiré qui a reçu la mission divine de le circoncire et vasectomier pour la gloire de Dieu et le profit des chirurgiens et actionnaires de la race supérieure?

La Loi a toujours été, et sera toujours, au service du plus fort, et non de la justice. Le « nègre » de l'Afrique du Sud qui ne respectait pas la loi de l'Apartheid lui interdisant de se baigner en noir avec les Blancs, était d'abord torturé, puis jugé, condamné et mitraillé, au nom de l'Ordre et de la Loi de l'Apartheid. De Gaulle, condamné à mort par contumace par la Loi de Vichy, elle-même soumise à la Loi nazie. Et la Loi britannique autorisait-elle les colons anglais de l'Amérique à devenir des Américains?

En cas de litige portant sur ses droits fondamentaux, un dominé est-il bien inspiré de s'adresser, pour obtenir justice, à la Loi de son dominateur qui dira: « Faites-lui un procès, et qu'on le pendre! »? Quel est le commun dénominateur des jugements pris par le dominateur dans des causes impliquant son dominé? La justice et la charité, ou l'injustice arrogante et l'inhumanité?

L'esclave noir donnant un coup de pied au derrière du chien noir aussi exécrationnel que son maître blanc, serait-il traité, par la Loi et la Justice du maître, avec autant d'indulgence que le fils du maître ou le bon maître lui-même violant la femme noire dudit « nègre »?

La Loi blanche ordonnerait de couper le pied du « nègre » pour l'offense faite au derrière du chien noir appartenant à un Blanc, et elle libérerait sans caution le membre blanc, à cause des « circonstances atténuantes ». La circonstance atténuante principale, radicale, étant le fait qu'une femme noire est une « négresse ». Un juge québécois, lui, s'est rendu célèbre en disant que la Loi, tout comme la femme, c'était fait pour être violé. Autres temps, autres mœurs. C'est le progrès!

Israël viole avec insolence les décisions de l'ONU qui blâment poliment, équitablement, raisonnablement, l'occupation du Liban et de la Terre promise aux Palestiniens ou qui lui enjoignent de démolir son mur de la honte. En vertu de quoi Israël peut-il violer? En vertu de la Loi mosaïque, des promesses faites à Abraham, Isaac et Jacob, il y a trois mille ans, et aussi en vertu de la Loi américaine soumise au lobby des puissants Juifs américains.

Dis-le, et tu seras taxé de racisme, d'antisémitisme, par toute les autorités de la planète. « Dire qu'un juif chante faux, s'il chante faux, c'est du racisme », comme l'abbé Pierre a pu le constater à ses dépens. Sous la Loi de Pétain, dire qu'un nazi pouvait chanter faux, encourait la même réprobation.

La Loi et la Vie, ce sont deux choses, et fort différentes. De très inégale valeur. Soumettre la Vie à la Loi, c'est une inversion perverse, pour mieux dire: criminelle. Dans tous les domaines.

Les grammairiens et l'Académie française, comme d'ailleurs toutes les académies, incarnent la Loi, fixent la Loi et appliquent la Loi. L'Académie des hors-la-loi et des Hell's Angels, aussi bien que l'Académie de la Suprême Cour du Canada et des juges québécois nommés par le Government du Canada anglais.

Mais laisse la langue aux mains des grammairiens et des académiciens, et ils auront tôt fait de la castrer au bistouri de leur loi d'eunuques. Les Académies des Beaux-Arts n'ont jamais engendré d'artistes vivants. Elles ont engendré des artistes académiques, c'est-à-dire morts-nés ou nés morts.

Cette Académie, par exemple, jurera par la loi de la perspective et imposera la loi de la perspective. Jusqu'à ce que des artistes non académiques, plus perspicaces et avec des perspectives moins constipées, commencent à créer des oeuvres respirant à l'aise sans le tuyau-canon de la perspective.

Et si la poésie peut s'accommoder de la rime et de l'alexandrin, elle peut tout aussi bien danser avec d'autres souliers que ceux de l'alexandrin et sans le condon de la rime. En vertu de cette évidence qu'une femme nue peut être aussi vivante, vraie et belle, que la

Pomponpadour ornée des somptueux atours conquis de haute lutte dans ses royales chevauchées amoureuses.

La Loi aime les moules et finit toujours, inexorablement, en vertu d'une malédiction intestinale, par donner priorité au moule plutôt qu'à la vie enclose dans le moule ; à l'écorce de la noix, plutôt qu'à l'amande de la noix ; à la prière du pharisien en règle, plutôt qu'aux prières non codifiées du publicain et du bon larron ; aux mensonges codés de la diplomatie, plutôt qu'à la spontanéité farfelue de Zazie dans le métro ; aux airs solennels et constipés de Ryan ou de l' Ayatollah Khomeini, plutôt qu'au rire étoilé du Petit Prince ; aux princesses-pimbèches vicieuses, mais corsetées selon les normes, plutôt qu'à la vadrouille charitable de la si aimable Cendrillon.

Il faut des lois, comme il te faut un squelette et des murs à ta maison, surtout en hiver. Il faut des temps et des modes, pour que tes verbes ne soient pas ceux de Babel, il te faut une syntaxe, pour que tu ne sois pas « un parfait bilingue » parlant simultanément deux langues sans s'en rendre compte et sans l'aide de la traduction simultanée. Mais, mais, tu ne vis pas pour faire plaisir à ton squelette, tu ne parles pas ou n'écris pas pour observer les règles de la grammaire, et tu ne chantes pas par respect pour la gamme.

Ce sont là beaucoup d'évidences. Je le reconnais volontiers.

Tout ce que je voudrais, c'est qu'on reconnaisse la valeur de ces évidences, surtout dans les choses importantes.

La Loi, comme les spécialistes et les fonctionnaires, c'est important pour les choses peu importantes. Comme les économistes, « les gens d'affaires », les virtuoses du karaté, les « hommes d'action », les notaires, les psychologues, les virtuoses du sumo, les diététiciens et coiffeurs des cosmonautes. Comme ceux qu'on appelle « les compétences » ou ceux qui pètent des scores olympiques à la nage synchronisée au métronome des écrevisses et des hippocampes hypnotisés.

Un peuple normal fait donc appel aux juristes et aux scribes constitutionnalistes, non pas pour qu'ils lui disent ce qu'il veut être, ou doit être, mais seulement après qu'il a lui-même inventé ce qu'il veut être. Cette invention, comme toute création, ne peut se faire que dans l'incertitude, les tâtonnements, les hésitations, les reprises, le tout porté par un désir aussi obscur que véhément, une poussée de sève qui ignore ce que seront précisément les fleurs et les fruits à naître.

Ce qui, tout de même, suppose une fidélité farouche à ses racines, à sa souche et à son tronc. Le sapin est mal équipé pour blâmer l'érable de ne pas vouloir être un sapin. L'érable empruntera généreusement au sol environnant, à la pluie, aux oiseaux, au vent, au soleil, aux étoiles et aux galaxies. Pour devenir un érable.

Un homme et un peuple, pour devenir ce qu'ils sont déjà, feront de même. Avec un regard furtif et distrait sur les avocats, les scribes, les notaires et greffiers, les orthopédagogues, les légistes, l'ONU, les académies et les oto-rhino-labyrinthoastrologistes de la Constitution. Pour un individu et pour un peuple, c'est son devoir et

sa dignité de s'inventer lui-même, comme c'est le devoir et la dignité de l'érable d'inventer son être d'érable.

Et au Québec?

Au Québec, depuis plus de deux siècles, les autres, conquérants et immigrants, ont voulu nous déraciner, nous essoucher, pour que nous soyons des feuilles d'érable déshydratées, plutôt que des fleurs de lys en santé. Par tous les moyens, subtils, ou grossiers et brutaux: baïonnette, corde à pendre, bilinguisme à sens unique, les deux conscriptions, le Canada Bill, la confédération multiethnique et multiculturelle visant à dissoudre les infamantes ethnies et cultures françaises. Cette damnée souche québécoise française de couleur distincte fait injure à leur paysage Canadian White.

Et même beaucoup de Québécois, surtout ceux de « l'élite » Incorporated and Limited, trouvent que leur souche distincte les empêche de voir distinctement « leurs » Prairies, « leurs » Rocheuses, « leurs » bancs de Terre-Neuve et « leurs » compatriotes chinois de Vancouver. Ils invoquent même la fidélité à leurs ancêtres qui furent les premiers Blancs à explorer ces territoires. Autant revendiquer aujourd'hui comme nôtres la Louisiane et le Mississippi, par fidélité à nos ancêtres Louis Jolliet et Cavelier de La Salle!

Imitant en cela des Français d'aujourd'hui qui rêveraient de la Russie, sous prétexte que les légions de Napoléon y ont lâché leurs aigles. Ce qui rappelle la fièvre des archéologues nazis fouillant le sous-sol de la Russie, de la Pologne, de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie et autres terres promises et occupées, pour faire la preuve que tous ces territoires faisaient partie intégrante de la

Grrrande Allemagne nazie, puisque leurs ancêtres aryens, sans discontinuité, y avaient fabriqué de la poterie aux temps préhistoriques et aux temps de Périclès, de César et de Charlemagne. Faut l'faire! Et ils l'ont fait, méthodiquement, scientifiquement. Par fidélité à l'idéal nazi qui voyait grand: de l'Atlantique à l'Oural: a mari usque ad montes.

Comme les Anglais, à travers les brumes de la Fièrre Albion, voyaient « leur » Afrique du Sud, « leur » Inde, « leur » Dominion of Canada, « leurs » futurs Américains, avec les navires anglais balancés au rythme des sept Océans. « Le soleil ne se couche jamais sur le British Empire », qu'ils disaient.

Mais depuis que le soleil se lève et se couche tout bonnement sur l'Angleterre, ont-ils pour autant perdu leur flegme, leur raison d'être eux-mêmes, leurs racines et leur souche anglo-saxonnes? Ont-ils perdu leur fierté depuis que leur *flag* ne flotte plus sur le hood de Jean Chrétien et que Ian Smith ne règne plus sur « les nègres » de la Rhodésie?

Et si un jour c'est le Gouvernement du Québec, et non plus la Reine d'Angleterre, qui m'intime l'ordre de comparaître au Palais de Justice de Sept-Îles, devrais-je, avec le juriste Guy Bertrand, y voir une grave atteinte à mes droits de citoyen, une limitation injurieuse de ma personnalité, un obstacle sérieux à mon ouverture sur le monde, à ma mondialisation et à mes libres échanges de tous genres avec tous les terriens et même tous les extraterrestres que tu connais?

Il n'y a pas si longtemps, quand tu avais déjà un âge raisonnable, des cosmonautes russes, propulsés en orbite,

survolaient fièrement pendant des mois, plusieurs fois par jour, l'Empire URSS, « aux horizons très vastes et, en conséquence, presque illimités », comme disait jadis notre Claude Ryan, tout fier de gonfler ses poumons aux vents venus des trois Océans canadiens.

Oui, mais quand ces cosmonautes russes sont revenus sur terre, il n'y avait plus d'URSS La Pologne, l'Ukraine, les pays baltes et bien d'autres avaient rompu les amarres d'acier les retenant à « leur » souche urssse, pour retourner à leurs vraies racines et à leurs vraies souches. Et au moment où je te parle, deux cosmonautes russes sont « pognés » en orbite, en attendant qu'Eltsine débloque les fonds de la caisse urssse, saccagée par la famine, la mafia et ses propres largesses électorales, pour qu'ils puissent débarquer de leur sacrée maudite navette-spoutnik qu'ils doivent « haguir » en tabarnik.

Oui, mais je n'ai pas entendu Trudeau ou les Ukrainiens de Montréal dire que ce sauve-qui-peut de l'Empire urssse multiculturel, c'était des replis mesquinement ethniques, à cette heure providentielle de l'Inforoute et de la mondialisation des marchés et des têtes. Pourtant, ce même Trudeau, commentant au profit des Japonais les velléités d'indépendance du peuple québécois, disait que c'était là de vaines agitations « tribales », un « crime contre l'esprit », « un manquement grave à l'esprit évangélique ». Rien de moins!

Lui, il prêchait le dialogue nord-sud, mais le dialogue Halifax-Québec-Ottawa-Vancouver devait se faire sous le contrôle du seul peuple habitant ce territoire épatant, c'est-à-dire le Canadian

People. « One country, one people! » qu'il disait après Lord Durham, la Reine d'Angleterre, les présidents USA et les nonces apostoliques et oecuméniques parachutés régulièrement chez nous pour nous vanter la Canadian Younité.

Pascal a dit que tout le malheur de l'homme lui vient de ce qu'il ne peut rester tranquille dans sa chambre. En tant que scientifique, Pascal admirerait sans doute la navette spatiale. Mais en tant que philosophe, c'est-à-dire en tant qu'homme réfléchissant sur les vérités premières, fondamentales, fondatrices, de l'homme et de la vie, il dirait sûrement qu'admirer un homme en navette spatiale en orbite plus qu'un homme méditant dans sa chambre sur le sens de l'homme et de la vie, c'est être ex-orbité, c'est-à-dire avoir quitté son orbite naturel pour se « divertir » de lui-même en faisant des ronds au-dessus de sa tête. Plus hauts et rapides seront ses ronds, plus ce cosmonaute sera aliéné de sa condition d'homme, de « roseau pensant ».

La Fontaine, lui, parlerait du chêne déraciné, essouché, et du roseau enraciné et retenu par sa souche. Une chanson québécoise de bonne souche dit: « Ça prend des racines pour être moins flottant dans ses bottines » et l'apesanteur. Une autre de ces chansons enracinées dit à peu près ceci: « Ça n vaut pas la peine, l'dimanche au soir à Châteauguay, de quitter l'bout du quai, pour aller se promener en rond dans des ballons spatiaux, ou pour se rendre à Ottawa faire tourner des ballons multiculturels sur son nez » lors de la fête de la Canadian Confederation.

2. L'UNIFORME FAIT LE SEXE?

« Crocodile Dundee », la première fois qu'il vint en présence d'un travesti mâle déguisé en femelle Bardot, eut des doutes. Son instinct, longuement formé à l'école de la nature à l'état sauvage, lui mit une puce à l'oreille. Il voulut donc vérifier, d'une main basse mais ferme, si la partie du bas correspondait aux avances que lui faisaient sur le trottoir les parties du haut. Les mâles jurons qu'on entendit alors dans le quartier, lui confirmèrent que ses antennes avaient eu raison de s'émouvoir et que sa main avait visé dans un mille moins équivoque que l'anatomie du haut.

Le soir même de cette aventure déjà mémorable, il fut invité à un cocktail, huppé, celui-là. On lui présenta une baronne italienne d'un âge respectable mais qui se prenait encore pour une autre. Dundee eut encore le même réflexe: main basse et ferme. Du coup, les interjections à la fois lyriques et indignées qu'émit la baronne transformèrent ce cocktail Med en foire pour le moins populaire.

Ces deux expériences invitent à la réflexion. Je réfléchirai donc, sans toutefois espérer que mes conclusions soient aussi concluantes que les mâles jurons de la fausse femelle et l'extase comprimée de la vraie baronne. N'importe qui pourra s'arrêter en cours de lecture pour se demander quelles auraient été les vraies réactions de Michael Jackson et de Boy George face aux vérifications d'usage de « Crocodile Dundee ».

Malgré leurs différences, l'uniforme et l'unisexe ont beaucoup en commun. Le vêtement unisexe a pour objectif d'uniformiser, de

niveler les sexes. L'uniforme a le même objectif: niveler les excroissances mentales de ceux qui le portent. Tout en les distinguant des uniformisés qui portent d'autres uniformes.

L'uniforme rayé des bagnards du Texas fonde et soude la fraternité des bagnards, comme les uniformes de la haute couture mais monochromes rassemblent les membres titulaires du G8 lors de leur gala annuel. Seul un regard plus averti permet de soupçonner qu'on ne perdrait pas au change, si ces deux catégories de criminels échangeaient leurs uniformes, tout juste avant la photographie protocolaire.

Vous pensez que j'ai envie de rire. Et c'est vrai. Quand je vois un Président ou un Premier ministre de France sortir de Matignon ou de l'Élysée pour se faire photographier ou « téléviser » sur le perron avec la garde républicaine au garde-à-vous, j'ai envie de rire. Je trouve qu'il y a inversion comique des rôles, une subversion malicieuse dans les uniformes.

Parce que le costume des gardes républicains ne manque pas de panache et d'allure. Comparés à ces fiers et nobles gaillards, le Président de la République ou son Premier ministre dans leur uniforme haut de gamme plate ressemblent à des chenilles à poil, à des rats de cale ou, du moins, à des rats de bibliothèque. Ils manquent de tenue, d'allant, de rayonnement, de panache et de grandeur. Cyrano et d'Artagnan dédaigneraient de leur faire l'honneur d'un duel. Ils sont ternes, ce Président et ce Premier ministre, uniformes comme Pierre-Jean-Jacques, anonymes, pour ne pas dire vulgaires. Autant le dire tout net: ils ont l'air vulgaire,

roturier, alors que le citoyen moyen de leur garde républicaine a l'air noble, lui.

S'agit-il là uniquement d'une impression visuelle? On peut en douter. Moi, si un tel spectacle me met en joie, c'est parce que j'y vois les fondements d'une farce capable d'inspirer Molière, Tati, Chaplin ou Mr. Bean. Et le comique peut avoir des assises aussi solides que celles de la tragédie. Cette assise, c'est l'homme réel, la même réalité, vue sous l'angle comique ou sous l'angle tragique, selon tes bonnes ou mauvaises dispositions d'âme et de corps. Les deux angles se rejoignent et se recourent, là où passe l'homme.

Mr. Bean, embrigadé parmi les gens chics et sérieux chargés de faire la révérence à la Reine, le fit de façon si impétueuse et naïve qu'il heurta du front le front de Sa Majesté et l'étendit par terre, avec autant de facilité que Depardieu quand il cogne du front et culbute dans les limbes un truand virtuose du karaté. C'est la vie!

Chesterton nous a raconté une charmante aventure policière où victimes et criminel sont confondus « dans une ténébreuse et profonde unité ». Les victimes, si on peut les appeler décemment ainsi, sont douze millionnaires membres d'un club encore plus sélect que le Club Med et presque aussi célèbre que le Club G8.

Comme ces derniers, les criminels de Chesterton se réunissent rarement, mais en grand. Dans un salon cinq étoiles, digne et solennel comme un salon funéraire, un cénacle de Francs maçons, un temple baptiste ou mormon, ils se rencontrent une fois l'an pour un repas non moins sobre, digne, solennellement plat comme les couturiers de Moores ou comme un God Save The King en grande

pompe. Toute la coutellerie et les plats de leur club sont en argent massif, aussi pur que le fond de leur coeur.

Un aimable criminel, pas plus méchant que toi et moi additionnés, et aussi charitable que Lupin et Robin Hood, décide de venir en aide à ces dignes millionnaires. En leur subtilisant toute leur coutellerie au cours même de leur funèbre et solennel festin annuel. L'astuce? Se déguiser en serveur de table et faire en sorte que la coutellerie qu'il transporte du salon à la cuisine s'entasse dans les poches de son paletot dignement suspendu au vestiaire.

Chesterton, à cette occasion, fait une remarque que tu t'es peut-être faite à toi-même si tu es bien né: rien ne ressemble plus au costume d'un serveur de table chic que l'habit de cérémonie d'un millionnaire dans une circonstance solennelle.

Qui d'entre eux, ce soir-là, comme d'ailleurs tous les autres soirs, soupçonnerait qu'un voleur puisse fort bien se déguiser en millionnaire? Pourtant, ce fut fait. Et le lecteur honnête applaudit. Comme moi j'applaudirais si j'apprenais que les deux Bush, Eltsine ou Poutine et les autres « grands » se sont fait voler leur portefeuille et même leurs couilles lors de leur gala annuel. Et, comme un vrai Serbe et un Israélien, il m'importerait assez peu, pas du tout, que le Conseil de sécurité de l'ONU me transmette par fax un vote de blâme pour avoir applaudi une action aussi louable que l'invasion de la Tchétchénie et la purification ethnique de la Bosnie, de la Palestine ou du Kosovo.

Et le rang

Qui dit uniforme dit rang. Rang social, mais aussi rang d'oignons. L'uniforme oblige à marcher les fesses serrées, en rang et à tenir son rang. Si tu sors des rangs, ce sera pour désertier « comme un maudit malfaiteur » de Saint-Dilon, ou pour être transféré à un autre rang, inférieur ou supérieur. Si c'est à un rang supérieur, tu devras surveiller davantage le bon ordre des rangs d'oignons, tes fesses et ton rang. Comme chacun d'un peu plus lucide qu'un membre honoré de l'intelligentsia pouvait, hier encore, s'en rendre compte en regardant les uniformes alignés sur les tribunes officielles lors des défilés d'automates sur la Place rouge du Kremlin, le 1^{er} mai.

Il n'y a pas si longtemps, les rangs sociaux étaient délimités au couteau et à l'oeil nu. La forme pyramidale de la société s'imposait avec l'évidence des pyramides d'Égypte. La Révolution française a commencé par niveler rapidement les rangs à la guillotine ; pour rétablir, non moins rapidement, une autre hiérarchie aussi visible et impérieuse. Lénine et Mao ont imposé eux aussi l'uniforme égalitaire du prolétariat avec, comme décoration, la faucille et le marteau, outils apparemment plus frustes et moins nobles que la guillotine, mais aussi efficaces que les machettes des Hutus.

En même temps, ils mettaient en place toute une hiérarchie de cadres aussi bien gardée que les castes cinq fois millénaires de l'Inde. Les teintes grises et neutres des uniformes prolétariens visaient à donner le change, à entretenir le mythe de l'Égalité et de la Fraternité. Tout le monde marchait en rangs d'oignons, mais pas du tout au même rang. « Tous les animaux sont égaux, mais certains le sont plus que d'autres », comme disaient les cochons après avoir

libéré de la tyrannie des « boss » les autres animaux de la ferme. Une fable de Orwel, d'une portée universelle, comme celle du Loup et de l'agneau de La Fontaine.

Dans une meute de loups gris apparemment uniformes, il faut un certain entraînement pour voir qui, dans la meute, est autorisé à porter la queue haute et qui doit la porter plus bas que le derrière. Et si tu portais l'uniforme gris des loups, tu apprendrais vite à tenir ta queue pas plus haut que le derrière du chef, pour n'être pas tenté de « péter plus haut que le trou » du « cheuf ».

Dans nos démocraties au vote populaire et universel, les Présidents, Premiers ministres ou P.-D.G. peuvent être habillés de façon moins voyante ou soignée que les commis de banque, les valets d'hôtels, les croupiers des casinos, les serveurs de restaurants, les concierges, les percepteurs d'impôts, les gardiens de prison et surtout les assistants du thanatologue en service commandé aux funérailles.

Les costumes peuvent être passablement égalitaires, mais il existe des milliers d'autres signes pour signaler ceux qui peuvent se payer le luxe de porter la queue haute: les clubs, les hôtels, les restaurants, le prix de la voiture, la maison, les bagues, les dentiers, les quartiers de la ville, les invitations reçues pour les funérailles du Cardinal Léger, le mariage de Céline Dion ou le gala du G8. Chaque tribu a ses signes de ralliement et ses mots de passe. Le Club Med et les Témoins de Jéhovah, aussi bien que le club des Hell's Angels, des Skin Heads et des trafiquants de voitures volées.

C'est dire que le dicton « l'habit ne fait pas le moine » doit être examiné de près, tout comme les autres accessoires des garde-robes

individuelles ou collectives. Le gars qui porte en ville des bottes cloutées avec cap d'acier, la chaîne d'une ancre de transatlantique en bandoulière, des gants de cuir laissant soupçonner des jointures d'acier, et qui peut en plus compter sur les deux battes de baseball bien visibles dans les étuis latéraux de sa Rock Machine, ce chevalier des temps modernes et des films américains a de bonnes chances de devenir ce que promet son équipement d'assaut. S'il reste pacifique malgré son uniforme, ce sera tout un exploit. Il est plus probable que ses accessoires de culte l'inciteront à des exploits liturgiques qui cogneront dur.

De même, le Warrior mohawk portant cagoule et bazooka de service, il est peu probable que tu le trouves en train de repiquer ses verveines dans son parterre par un beau matin de mai. Si par contre tu vois une guidoune de luxe se marier en robe blanche de princesse de rêve, il ne faudra pas en conclure trop vite que sa robe féérique fera d'elle une Blanche Neige amie des lutins et des nains. Les magistrats découpés en bandes d'hermine et couronnés de perruques aux bigoudis frisés en laine de mouton, ne te garantissent pas qu'ils auront un parti pris pour les agneaux à toison blanche et à l'âme bandée d'innocence.

Et quand cent mille nazis défilaient au pas de l'oie, ils lançaient du pied un autre message que celui de nos oies blanches rythmant de leurs ailes le retour de nos printemps.

Et si des milliers de feuilles d'érable sont parachutées sur les places publiques de Montréal la veille de notre référendum, bien aveugle qui n'y voit pas le message des hivers blancs qu'elles nous promettent après leur éphémère embrasement et leurs

embrassements encore plus équivoques. Elles en rougissent, les traîtres!

3. AH! L'ABSOLU!

Un journaliste bien informé nous résume la carrière et la psychologie d'Alain Gerbault qui consacra la dernière partie de sa vie à chercher l'Absolu sur l'infini des Océans. Un homme actif, polyvalent, inventif, exigeant, mais toujours insatisfait.

Pour résumer cette aventure, Baudelaire aurait écrit:

Berçant notre infini sur le fini des mers.

Ce qui aurait fixé magistralement les limites dérisoires de l'Océan. Le journaliste, lui, a d'autres ambitions. Et pour bien nous convaincre que Gerbault était hanté par l'Absolu, il ramasse toute sa pensée en une formule beaucoup plus forte que celle de Baudelaire. Il dit: « Même le sport n'arrivait pas à satisfaire sa soif d'absolu. » C'est tout dire.

Imaginez donc: un Québécois s'installe, le samedi soir, devant sa télévision avec sa caisse de bière pour suivre le match Canadiens-Flyers. Vers onze heures, il a bu ses douze bières et le Canadien a gagné haut la main. Si ce Québécois avait encore soif à onze heures et quart, et s'il était insatisfait de lui-même et de sa soirée, comme expliqueriez-vous ça? Pourquoi diable ne serait-il pas satisfait après une telle soirée? Que lui faut-il donc pour satisfaire sa soif d'absolu, si une caisse de bière et une victoire des Canadiens n'y arrivent pas?

Un autre, boxeur dans le ring, celui-là, a mis ko, dès le deuxième round, son adversaire pourtant champion mondial toutes catégories. Ce vainqueur, devenu à son tour champion mondial

toutes catégories, prend une douche, va se coucher et avant de s'endormir, constate tout bêtement qu'il est encore en manque d'Absolu. Dites-moi donc pourquoi. Et surtout dites-le au journaliste bien informé quand vous le rencontrerez.

Le jour où « notre » Ben Johnson, « notre » héros Canadien National, perdit sa médaille d'or olympique pour s'être boosté aux stéroïdes anabolisants, croyez-vous qu'il a pour si peu renoncé à courir vers l'Absolu? Non. Il a refait ses forces, puis est reparti à toute vitesse pour aller redécrocher l'Absolu malencontreusement perdu.

S'il y parvient, croirez-vous donc qu'il est toujours en manque? Conquête avec ou sans stéroïdes anabolisants, est-ce que la médaille olympique au cent mètres ne suffit pas à combler la soif d'Absolu d'un homme, si exigeant qu'il puisse être par ailleurs? Que lui faut-il donc, à ce capricieux, à cet enfant gâté par les foules, par les médailles, par les 14,000 chroniqueurs sportifs boostant les jeux olympiques et par l'avalanche des contrats publicitaires offerts sur un plateau en or massif? Décidément, l'homme ne sera jamais satisfait. Car, si ce n'est pas ça l'Absolu, tu te demandes ce que ça peut bien être.

Une autre, Allemande, je crois, avait soif d'absolu autant qu'Alain Gerbault et « notre » Ben Johnson. Et elle le chercha un peu partout, pendant bien longtemps. Tu te demandes si elle l'a enfin trouvé, et où donc. Elle le trouva, et ce fut en Afrique.

Oui, mais encore, sous quelle forme l'Absolu se donna-t-il à elle? Ce fut sous la forme d'une lionne appelée Sheila, il me semble.

C'est donc à Sheila qu'elle se consacra corps et âme. Et l'affection de cette lionne la combla au centuple et beaucoup plus encore. C'est du moins ce que nous laissait clairement entendre le reportage élogieux consacré à la quête d'absolu de cette femme exceptionnelle. Presque aussi exceptionnelle que la Sheila de Jean Chrétien.

4. L'OEUF ET L'OISEAU

Socrate se comparait à une sage-femme: il faisait accoucher les esprits. Il ne créait pas, ne formait pas, ne donnait pas forme aux esprits: plus modestement, il les aidait à se découvrir, en brisant le moule artificiel où ils se trouvaient emprisonnés. Ce qui est sûrement une excellente pédagogie.

À rapprocher de la vision de Michel-Ange, du sculpteur esquimau et de bien d'autres créateurs qui disent à peu près ceci: la forme à naître est déjà dans le matériau, enclose, prisonnière d'une gangue de matière. Enlève la gangue, et tu libères la forme: statue, poème, musique, ou intelligence. La fleur de la tulipe ne dirait pas autre chose de son bulbe. J'entendais l'autre jour Michel Legrand s'émerveiller d'une formule qu'il avait entendue. Elle disait que « l'homme est une cellule avec un projet. » La graine de pissenlit ne dirait pas autre chose: elle aussi porte et couve un projet: la fleur du pissenlit.

Quand je donnais à mes élèves un texte exigeant à interpréter, un texte faisant appel à la sensibilité, à l'imagination, à l'intelligence et à la volonté, j'utilisais souvent la comparaison de l'oeuf. Ils avaient à casser la coquille, leur coquille, pour donner libre carrière, sinon à l'hirondelle et à l'albatros, du moins au poulet recroquevillés en eux.

L'exercice de libération se déroulait à peu près toujours selon le même scénario. Aymery de Narbonne de Victor Hugo, Le lion et le moucheron de La Fontaine, ou n'importe quel autre texte d'aussi bonne inspiration servaient de prétexte à la libération des oiseaux,

des statues, de la musique, de l'intelligence et du caractère, c'est-à-dire de la volonté. Opération complexe, à la fois douloureuse et exaltante, comme tout accouchement.

Il faut d'abord éveiller le désir de naître. Si le maître-accoucheur n'est pas d'abord émerveillé par la vie à naître, s'il ne réchauffe pas l'oeuf au souffle de son désir, l'hirondelle à naître, avec son projet d'envol, restera recroquevillée et murée dans sa coquille. Une fois ce désir mis en éveil, il reste à le stimuler vers son terme, par des exercices de plus en plus exigeants de libération.

Soit la fable Le lion et le moucheron.

Vous interprétez d'abord le texte au complet, en essayant de rester fidèle à toutes les qualités du texte: sa force, son éclat, ses différents mouvements, l'alternance des sentiments, ses mille inflexions et variations: tantôt l'hirondelle, tantôt l'aigle, dans la grâce, la puissance et la liberté éblouissante de leur vol. Les âmes bien nées s'en émerveillent, s'y reconnaissent, et souhaitent vivement se mettre à l'école de l'hirondelle ou de l'aigle.

Mais il y a bien loin de l'embryon contraint et muré dans son orbite, à l'aile souveraine, nerveusement déliée, inspirée et enivrée au rythme de ses éblouissants lacis-lazulis. Il fait beau, avec elle, l'hirondelle, plus belle que le jour et bien consciente de faire le printemps de mai et de le refaire tout l'été. Le moins qu'on puisse te demander, c'est de ne pas lui casser tes ailes.

On le voit peut-être, l'une des propriétés les plus enrichissantes du langage, c'est de créer des mirages gratuits et féconds, de ces aubes indécises où Juliette se demande si elle entend chanter

l'alouette du jour ou le rossignol de la nuit. Comme Virgile, en écoutant la flûte enchantée de son berger Tityre, se demande si c'est l'amour du berger qui enseigne aux feuilles des arbres à chanter le nom de sa belle Amaryllis, ou si ce sont les arbres amoureux qui, à murmures attendris, supplient Tityre de leur chanter encore, encore, en mai et tout l'été, le nom de leur trop belle Amaryllis.

Avec à peu près la même émotion que l'hirondelle en train de faire ton printemps ou que La Fontaine tout enchanté d'être à la fois le lion, le moucheron et tout le reste. Avec toi dedans ; pourvu, bien évidemment, que tu aies mérité d'y prendre place. Comme ton hirondelle, après sa longue migration et une continuelle horreur de ton hiver avec ses oeufs congelés. « Mon pays, ce n'est pas l'hiver, mais un oeuf », qu'elle te dit.

Faisons donc un premier essai, avec le premier vers « Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre! » Tu demandes à Pierre de l'interpréter. Il est loin, très loin du bon compte: son thermomètre monte aux environs de 5° Celsius! Tu demandes à la robuste Sylvie de faire mieux. Ce sera peut-être un peu mieux, ou un peu « plus pire ». Alors, tu demandes aux autres s'ils viennent d'entendre deux lions, et surtout deux lions enragés. « Ben non! Ça ressemblait plutôt au chat mouillé de Marie-Louise, geignant sur le perron. - Alors, si vous savez la différence, faites-la entendre. Je veux entendre trente lions, et trente lions enragés! On essaie, tous ensemble, en suivant mes gestes de chef d'un orchestre de lions, pas de chats mouillés, plaintifs et langoureux! »

Le résultat global? La température est montée: de quelques degrés ! Et ils croient avoir fait péter leur coquille et défoncé le mur du son!

« Luc, essaie de faire mieux. » Luc, un gars positif comme notre entraîneur sportif Jacques Demers, et au tempérament impulsif d'un bronco de « notre » Far Wouest, s'élance: il crie, hurle le vers, avec autant d'insistance sur le « chétif insecte » que sur l'« excrément de la terre! ». D'ailleurs, après une envolée propre à chambarder tous les pupitres et défoncer le plafond du local, il laisse la finale du vers, le triple point d'exclamation indignée, retomber piteusement, en brin de spaghetti exténué et suppliant. Une queue de lion furieux, transformée en queue de lapin fugitif ou d'« indécis » sondé par Léger-Léger. Comme l'autre joual qui écrivait: « L'astre du jour... dételle. »

Avant et après son interprétation sauvage, Luc a d'ailleurs pris soin de chercher du regard tout autour de lui l'approbation de ses congénères. Et pendant l'interprétation, il accompagnait sa rage intempestive d'un sourire « Nice'n Easy ». Tu lui demandes donc s'il connaît la différence entre l'énergie et le hurlement, entre la colère et le sourire en coeur accrocheur de starlette. « Ben oui, je l'sais! - Alors, fais-le voir et surtout entendre, sans sourire comme les belles filles fades du catalogue Sears! »

Et ce seul vers, il faudra le faire reprendre dix fois, vingt fois, avant d'obtenir du groupe un rendement de 50%. Et la moitié d'entre eux sont encore congelés autour du 25%.

« Quand vous arrivez à casser votre coquille et à sortir timidement une tête trempée et couettée, vous vous croyez devenu lion rugissant, seigneur du désert, terreur des rhinocéros. Vous pratiquerez ce vers cent fois, ce soir, au bout du quai, face à la marée montante ; ou du moins au sous-sol ou dans le grenier de votre maison. Jusqu'à ce que les voisins accourent demander à vos parents ce qui fait pareil bruit. Et vos parents devront pouvoir répondre: « On vous l'avait pas encore dit, mais nous gardons un lion enragé dans la cave. »

Au cours suivant, vous vérifierez la température de quelques-uns de vos lions. Sans trop d'illusion. Et vous entreprendrez de déchiffrer le reste du texte et de faire accoucher les intelligences engourdies, les sensibilités engluées et les caractères détremvés.

En signalant, par exemple, que les propos pointus du moucheron, tout en inflexions malicieuses, c'est tout autre chose que l'emportement brut du quadrupède écumant. Et puis, il y a la musique des syllabes, le rythme tantôt anguleux, tantôt sinueux et huilé, le débit accéléré ou ralenti au maximum, la clarté de l'élocution, bref, tout ce qui fait que le texte est une oeuvre d'art, et non de la bouillie verbale et mentale. Une hirondelle de haute voltige, et non le moineau rasant en catastrophe le couvercle de tes poubelles.

« Dans l'abord il se met au large ; / Puis prend son temps, fond sur le cou / Du lion, qu'il rend presque fou. » Ce fameux « puis...prend... son temps... », combien de temps faudra-t-il prendre

pour en arriver ici à faire prendre leur temps aux élèves-moucheron étourdis?

Ils ont une peur du diable d'ennuyer s'ils ralentissent le débit au point, ici, d'épeler les mots, presque. Ils tiennent à foncer, tête baissée, contre le mur du bon sens. Puis, si de peine et misère, vous parvenez à freiner leur étourderie, ils vous faudra déployer non moins d'énergie pour les faire décoller, quand c'est l'bon temps, puis foncer sur le cou du lion et le rendre presque fou.

Autrement dit, ils craignent les excès, le ridicule, mais ne craignent pas de tuer la vie, de la laisser vivoter dans la maudite coquille.

« L'insecte du combat se retire avec gloire. » Profitez-en pour demander la fonction grammaticale du mot combat. « On ne vous l'a peut-être pas enseigné, mais tous les mots d'une fable, comme d'ailleurs de tous les autres textes sensés, ont bel et bien une fonction grammaticale. Quelle est donc, ici, la fonction grammaticale de combat et de gloire »? Vous entendrez beaucoup de réponses d'insectes avant que l'évidence s'impose à eux. Quand elle se sera convenablement imposée, en théorie, la faire passer dans la pratique prendra encore plus de temps.

« Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle, / Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau, / Tantôt entre au fond du naseau. » La vitesse des deux premiers vers, avec le i de pique aiguisé en tête d'aiguille et non aplati en tête d'allumette de carton mouillée. Puis, la lenteur du dernier vers, sa descente au fond du labyrinthe obscur aux échos caverneux. Autant de subtilités, d'évidences, pour le

moucheron de la fable ; autant de mystères à voir et déchiffrer pour les mouchérons interprètes.

« L'invisible ennemi triomphe / Et rit de voir... » Les *i* du rire sont pourtant bien visibles, et ce rire, il faut quand même être sourd pour ne pas l'entendre. Mais avant que vos mouchérons les voient et les fassent entendre en riant subtilement en pizzicati aigus de violon, il ne suffira pas de rire seulement une fois de leur rire empâté et même constipé.

De même, pour les centaines d'autres merveilles du texte. De quoi travailler tout un semestre, avec la profonde conviction que cette fable, à elle seule, peut transformer des poulets encoquillés en faucons, albatros, hirondelles de mer, courlis et chevaliers migrants.

Quel sera le résultat à la fin du semestre? Des interprétations qui soulèvent les applaudissements intelligents et sincères des auditeurs, ou des silences consternés.

Certains oiseaux se sont libérés du poids et de l'opacité de leur gangue, et ils s'envolent pour l'équateur. D'autres, Gros Jean comme devant, gargouillent et barbotent dans la mare nourricière. Certains ont vaincu la montagne, leur montagne, et sauront pour le reste de leur vie à quelles conditions un homme peut prendre la parole sans imiter les bla-bla-bla-babouins. D'autres continueront sereinement à croire qu'être « passable », c'est être passablement bon et beau.

Avec ces derniers, il vous reste à souhaiter que là où vous avez échoué, d'autres, peut-être, ou la vie, peut-être, réussiront à les

décongeler et à leur faire rêver d'autres horizons que l'horizon bouché d'une coquille de poulet.

5. LES FONCTIONS DU MARTEAU

La première, c'est de planter des clous. C'est manifestement pour cela qu'il fut inventé. Même un marteau sait cela, et, à l'occasion, il prendra les moyens efficaces pour te l'enseigner. Sa fonction est aussi évidente et utile que celles de la pipe, de l'aiguille, du pied, du niveau mental et du tournevis.

Savoir pourquoi le chien fut inventé, c'est déjà beaucoup plus complexe. Demander pourquoi l'homme existe et pourquoi Dieu existe, c'est plus que courir deux lièvres à la fois: dans ce cas, l'un de ces lièvres, c'est toi qui cours après ton ombre. Et quand tu cours pour rejoindre et saisir ton ombre, c'est que le soleil est derrière toi. Et si le soleil, c'est Dieu, ça laisse entendre que tu cours dans le sens opposé au bon sens quand tu veux te saisir en tournant le dos au soleil.

Et c'est là que la deuxième fonction du marteau peut te servir de leçon. Cette deuxième fonction du marteau nous est encore enseignée par le marteau lui-même, si nous n'avons pas compris quand il nous enseignait sa première fonction. Nous avons probablement tous appris que le marteau avait la tête aussi dure que la nôtre, et que cette tête dure servait à tout autre chose que planter des clous: elle servait aussi à nous planter le pouce, ou du moins à l'imprimer sur la tête du clou, à l'effigie du clou.

Tu ne te souviens sans doute pas de la forte et dure leçon que t'a enseignée le marteau les premières fois que tu l'as utilisé. Mais tu dois au moins te souvenir vaguement que tu te servais alors du marteau, non pas tant pour planter des clous que pour te planter les

doigts, surtout le pouce, probablement le gauche. Contre tout bon sens, je te le concède.

Mais le bon sens a beau être inné, il suppose cependant un rude apprentissage. Combien de fois un homme doit-il planter son pouce en même temps que le clou, avant de savoir que ce n'est pas une deuxième bonne manière d'utiliser un marteau? Tout dépend de la dose de bon sens reçue à sa naissance, de la résistance de ses doigts, de la dureté de sa tête et de la maîtrise graduelle des lois du fameux Hasard.

Ceux à qui on a enseigné que « le Hasard fait bien les choses » et que deux têtes (celle du marteau et celle du clou) valent mieux qu'une seule tête (la tienne, en l'occurrence), eh bien! ils devront aller à l'école du marteau beaucoup plus longtemps que ceux des humains à qui on a enseigné à ne pas faire confiance au Hasard et aux proverbes.

Je signale, pour le plaisir de la chose, d'autres utilisations du marteau pour enfoncer, non pas des clous ou des pouces, mais bien autre chose. Le marteau ornant les drapeaux communistes laissait entendre que ce marteau symbolisait le travail des ouvriers d'usines en train de construire le glorieux futur de l'Humanité enfin remise en marche, vers « des lendemains qui chantent ».

En fait, il servait surtout à marteler les têtes dures, les têtes dissidentes qui se refusaient à servir de clous dans le plan quinquennal des têtes dirigeantes. Comme la faucille des mêmes drapeaux servait à moissonner des millions de têtes réfractaires au marteau, pour les engranger dans les goulags ou les fosses communes du communisme. « Honny soit qui mal y pense! » disait

en chœur l'intelligentsia européenne. Ou « L'avenir de l'homme, c'est la femme, mais aussi, surtout, la faucille et le marteau » lisait-on dans Aragon.

« La femme est l'avenir de l'homme. » La formule célèbre étonne la première fois que tu l'entends, comme tu fus étonné, je suppose charitablement, la première fois que tu t'es servi d'un marteau pour clouer ton pouce gauche tout de même moins gauche que toi. Et comme tu fus bien étonné - ne dis pas le contraire -, la première fois que tu as entendu dire que la terre est ronde et que tu dois mourir un jour pas si lointain, mon frère ou ma soeur.

La formule « la femme, etc. » a étonné au point qu'on en a fait une espèce de slogan, un phare pour éclairer le troisième millénaire et les autres à venir, s'il en reste. Et tu te dis, assez mécontent et honteux de toi-même: « J'aurais pu et don dû trouver ça tout seul! »

Puis passent les heures, les mois, les années, voire même une ou deux générations. Homme encerclé et harcelé par le présent, tu n'as pas eu temps de te demander si ton avenir, c'est bien la femme. Puis, voilà qu'un bon matin, sans que personne de tes connaissances puisse se l'expliquer, tu te mets à te poser des questions.

Timidement d'abord, et seulement une ou deux fois par mois ; puis de plus en plus fréquemment, et avec de plus en plus d'assurance et d'insistance. Ça les agace, les autres, si, à brûle-pourpoint, dans le corridor, au lieu de demander bêtement comme d'habitude « Comment ça va? » à Raymond Tremblay, programmeur en informatique, à Youskava Komsa, spécialisée en psychologie, ou à Jules, orienteur professionnel, tu leur demandes

naïvement, posément: « Dis-moi donc: est-ce si vrai que ça que l'avenir de la femme, c'est l'homme? »

Agacés ils seront, et fort étonnés à leur tour. Et je te préviens: tu constateras que, désormais, aux deux pauses-café réglementaires, ils s'arrangeront pour boire leur café sans être importunés par tes questions. Désormais aussi, ils se poseront des questions sur ta façon bizarre de voir la vie, les gens et les choses.

Ils te soupçonneront d'être incapable de sérieux. Toutes tes prises de position leur deviendront suspectes, et pour mieux dire, irrecevables. Que tes questions et sous-questions portent sur l'éducation, la règle de trois, la pluie, les barèmes de correction des copies, le bon usage de la virgule, ou l'utilité de toujours dire et écrire « Il (elle) faut », pour éviter le harcèlement sexuel, sinon le racisme.

Mais toi, tu continues malgré tout, envers et contre tous, à te poser des questions. Et tu commences à trouver que la formule célèbre et hautement louée, même si elle t'apparaissait jadis plus ronde que la terre, un cristal éblouissant, te semble maintenant avoir des creux, des « poches d'air » et embuée de poussière. Tu peux même en venir à penser qu'elle est creuse comme une bulle de savon et qu'elle n'a pas de noyau. Tout en jonglant avec cette boule sur ton nez, tu te demandes, un jour ou l'autre, avec le phoque de l'Alaska: « Est-ce que ça vaut vraiment la peine de faire tourner ce ballon sur mon nez et de le regarder tourner sur le nez des autres? »

Puisqu'il y a tout de même d'autres boules à peu près de même dimension et de même poids que tu pourrais installer sur ton nez et t'hypnotiser à les regarder tourner. Par exemple, cette boule-ci: «

L'homme est l'avenir de la femme. » Et tu en aurais pour le reste de ta vie à jongler avec cette formule, sans pour autant devenir ou demeurer macho dur et creux.

Et si tu essayais un autre ballon: « L'homme est l'avenir de l'homme »? Les athées et les gays le croient fermement, sans le dire, ou en le chantant dans les rues le jour de La fierté gay, ce qu'on appelle à Paris la Gay Pride. Tout en dansant avec leurs collègues lesbiennes qui, tout de même, elles, ce jour-là et tous les autres, pensent et chantent plutôt: « La femme est l'avenir de la femme. »

Et toi, qui ne t'es pas encore joint au joyeux défilé, tu fredonnes peut-être sur ton balcon surplombant la gaie procession: « L'avenir de l'homme et de la femme, c'est l'enfant, non? Et si tous les peuples s'arrachent l'honneur d'avoir les olympiades gay, dans vingt-cinq ans, ce sera la ruine des chaînes de télévision qui retransmettent en direct ces olympiques, non? Car, même si à ces jeux, l'important ce n'est pas de gagner, mais de participer, encore faut-il qu'il y ait des participants. Non? »

Mais je te conseille de ne pas le fredonner trop fort, si tu ne veux pas te faire aplatir ce ballon sur ton nez par tous ceux qui paradent en tête de l'Avenir « branché » et dans l'vent.

Quant à ceux qui voyagent par Internet, ils auront sûrement déjà croisé d'autres voyeurs qui voyaient leur passé et leur avenir dans les éprouvettes des Elohim raéliens. Et comment un bouddhiste sincère pourrait-il dire que son avenir, c'est une femme? Il n'en sait rien, et pourrait paraphraser Brassens: « Un' jolie femme dans une peau d'vache, ou une jolie vache déguisée en femme »?, en attendant que mon karma m'impose un autre avenir, plus ou moins

glorieux, selon que j'aurai bien ou mal profité de mon stage purificateur dans une peau d'vache? »

Voilà. J'ai lancé quelques ballons. À toi maintenant de jouer avec ce thème aux variations aussi inépuisables que celles du Boléro de Ravel ou celles de la réincarnation. Suis ton inspiration, en prenant soin de ne pas te clouer trop souvent les pouces avec ton marteau de marque Karma.

Sans compter que la formule qui a déclenché ce carnaval de ballons, portait déjà en germe des variations troublantes. Car même en admettant que la femme soit l'avenir de l'homme, un musulman, Sartre, Salomon, Casanova ou le premier violeur venu ne pouvaient-ils pas déjà se dire: « Moi, je veux bien. Mais combien de femmes me faut-il pour assurer mon avenir? Pour rester dans les normes, faudra-t-il que je me contente d'en avoir seulement trente-six comme Joseph Smith, prophète de Mormon? » Oserais-tu répondre à leur place, ou à ta place, toi? N'aurais-tu pas besoin au préalable d'un cours d'histoire portant sur les aspirations de l'homme et de la femme du passé, du présent et de l'avenir?

L'humilité marteau

Mais savez-vous bien qu'on peut aussi se servir du marteau de l'humilité pour enfoncer le clou de l'orgueil? Je ne veux pas dire pour écraser la tête de l'orgueil comme on écrasait la tête du dissident ou, comme on l'a vu, pour t'écraser le pouce, mais au contraire pour t'enfoncer plus profondément dans ton orgueil, pour l'enraciner plus solidement comme un bon clou vrillé de six pouces

pour fixer un madrier de trois pouces sur une lambourde d'érable de huit pouces d'épaisseur.

Hercule Poirot prend un plaisir plus qu'évident à dire, à se laisser dire - et à se dire quand on ne le lui dit pas - qu'il est non seulement un excellent détective, mais de loin le meilleur de tous les plus meilleurs. Ce qui agace et amuse à la fois son bras gauche, le capitaine Hasting. Au milieu d'une enquête, Hasting souligne discrètement à Poirot qu'il excelle peut-être un peu trop en vanité. Poirot en prend bonne note.

En conséquence, à la fin de l'enquête, après l'éblouissante performance bien connue mais toujours très attendue de Poirot, en réponse au torrent de louanges que deux admiratrices déversent sur son chapeau melon, il dira tout simplement, très modestement: « Oh! vous savez, j'ai eu bien de la chance. » Ce qui étonne et intrigue fort Hasting. Et Poirot de lui dire en privé: « Vous savez, mon cher Hasting, je peux apprendre, et très vite, même l'humilité. Désormais, ma principale ambition, ce sera de devenir le meilleur en ce qui concerne l'humilité. »

Ici, ni Poirot ni Hasting ne sont dupes de ces humbles propos. Mais n'importe qui de moins fort que ces deux-là - et nous en sommes tous - garde toujours, à portée de main, ce marteau de l'humilité, pour bien planter et camper son orgueil. Que d'excellents films policiers pourraient avoir ce marteau comme arme de nos crimes!

T'arrive-t-il souvent de te clouer au mur de la salle de l'exposition, bien en évidence, avec le marteau de ton humilité, pendant que les autres sont eux-mêmes occupés au juste maniement

de leur propre marteau, ou que, distraits un moment de leur marteau, ils font semblant de contempler, qui un Picasso, qui le portrait de la Reine d'Angleterre ou sa soeur jumelle, la Vénus de Milo, qui L'enlèvement des Sabines ou l'Entrée des croisés dans Constantinople?

Ça se demande. Comme Hitchcock peut demander gentiment à la dame: « Quelle a été votre réaction, chère madame, la première fois que vous avez rangé un cadavre dans votre garde-robe? » Et la dame de sourire, un peu gênée, comme toi il t'arrive de l'être, mais au total plutôt flattée dans son humilité.

Ce qui n'empêche pas que Gilles Saint-Pierre, lui, fut, non pas gêné, mais plutôt insulté, quand son frère lui demanda: « Gilles, t'es-tu déjà fait prendre à te masturber dans l'garde-robe? - Non! Jamais! - Continue, mon Gilles, c'est une bonne cachette. »

6. ES-TU UN HABITUÉ? ET DE QUOI DONC?

L'habitude est quelque chose de fort utile, comme les pieds, le boire et le manger, la manie de marcher en ne levant pas les deux pieds en même temps ou de conduire son véhicule en tenant les deux yeux ouverts, le bon et aussi ton autre moins bon.

Mais l'habitude ne doit pas créer l'habitude de prendre définitivement pour acquis tes pieds, la route et ton véhicule. Le point d'interrogation porte sur l'habitude aussi bien qu'il peut porter sur tout le reste. On peut donc, et on doit, se demander si toutes nos habitudes sont bonnes, si toutes elles ont de bons yeux, et si c'est une bonne habitude de marcher les deux pieds dans la même bottine, de gauche, de droite ou du centre, comme tu vois trop de gens, estimables par ailleurs, le faire avec aisance et conviction presque toute leur sainte vie et, souvent, parvenir ainsi à la une et à la gloire.

Tu as sans doute acquis cette habitude presque universelle de poser la question « Ça va bien? » Et d'habitude, tu t'attends à recevoir la réponse habituelle « Très bien, merci. » Cela dit et entendu, tu te crois quitte envers toi-même et envers les autres: tu as fait du bel ouvrage.

Est-ce là deux bonnes habitudes: a) de poser cette question creuse, avec la spontanéité d'un coucou d'horlogerie, et b) d'attendre toujours la même réponse donnée par un automate aussi conscient que le perroquet empaillé qui poinçonne un jeton de présence chaque fois qu'il voit un sénateur se pointer au sénat pour

recevoir le supplément de salaire garanti, s'il a la générosité de se présenter à ses exercices quotidiens de respiration artificielle? Ouf! Ce serait peut-être une bonne habitude de prendre l'habitude de te poser ces questions.

Un jour, il y a quelques années, je me suis brusquement demandé, pour la première fois de ma vie: « Peux-tu me dire pourquoi tu réponds toujours « Ça va bien, très bien, merci », quand on te demande comment ça va? »

C'était à peu près à l'âge d'or de l'école québécoise, quand « les intervenants auprès du s'éduquant » se posaient, eux, d'autres questions: « N'est-ce pas forcer la nature que d'enseigner au s'éduquant le maudit verbe être au passé simple, composé ou antérieur, la fonction du sujet dans la phrase, l'utilité de la phrase, et la différence entre le point-virgule et le point d'interrogation? Ne doit-on pas attendre que le s'éduquant en sente le besoin, qu'il en voie clairement l'utilité et le réclame instamment? » Dans la même veine, on se demandait si on ne brimerait pas la « créativité » du s'éduquant, en lui compliquant la vie avec ce Champlain qui aurait fondé autre chose qu'un pont à quatre voies.

Or donc, à peu près au même moment où je me posais ma question, un autre enseignant en posait une autre aussi sensée à son voisin de gauche. Ça se passait en mai, dans un auditorium rempli « d'intervenants » directs ou indirects auprès des génies en herbe à laisser pousser tels quels. Ces enseignants, on les avait tous « libérés » avant la fin de l'année scolaire, pour qu'ils aillent « se ressourcer ».

Cette année-là, le thème du ressourcement se lisait comme suit: « L'enseignant, un communicateur et surtout un facilitateur ».

Parmi les invités de marque, un maître en Sorbonne. Il avait pris la peine de traverser l'Atlantique pour venir informer les enseignants québécois sur deux écoles de pensée de pointe qui alors s'affrontaient chez lui. À quel sujet? Au sujet de la « sémiopulmonie structurale ». Les militants des deux tendances s'inspiraient tous des réflexions de Rabelais dans son Quart Livre. Mais comme Rabelais était mort avant d'avoir pu développer sa géniale intuition, on pouvait tirer de ses textes au moins deux interprétations rivales, sinon contradictoires. D'où l'impasse.

Le conférencier français devait d'ailleurs profiter de son séjour chez nous pour faire un stage dans la réserve de Kanesatake où, lui avait-on dit en France, vivaient encore des contemporains de Rabelais, desquels il pourrait sans doute tirer des informations de première main pour étayer les structures de sa vision sémiopulmonaire.

Tout cela est bien beau. Encore faut-il savoir ce que c'est, la sémiopulmonie, et structurée en plus. Le savant conférencier vous l'expliquait pourtant depuis déjà une demi-heure. À peu près tout le monde se flattait de comprendre, ou faisait semblant de comprendre.

Il se trouva tout de même un enseignant du secondaire 3, engagé par son école pour débayer, été comme hiver, la « voie allégée » qui est un cul-de-sac. Lui, il ne comprenait pas ou il ne voulait pas comprendre. C'est alors qu'il posa à son collègue de gauche, enseignant au cégep, lui, la question que toi aussi, je

l'espère bien, tu aurais dû poser si tu avais été là, conscient: « Qu'est-ce que ça mange en hiver, la sémiopulmonie structurale »?

Assis dans la rangée derrière ces deux Québécois, un collègue du conférencier français entendit bien la question. Il devait avouer plus tard que ce fut pour lui un choc culturel déterminant. Jamais en France n'avait-il entendu pareille question. Nous, au Québec, on la pose, ou du moins on la posait assez souvent il n'y a pas si longtemps. À cause de la structure de nos hivers, voyez-vous. Et aussi à cause de la structure de nos estomacs qui se refusaient à digérer n'importe quoi, et surtout pas de la sémiopulmonie.

Quand nos ancêtres pas si lointains se préparaient à passer leur huit mois d'hiver, ils se posaient la question des « provisions ». Et avant d'inviter la sémiopulmonie structurale à passer l'hiver chez eux, ils se seraient sûrement informés auprès du curé ou du médecin local. « Savez-vous, vous, ce que ça mange en hiver, la structuralomanie pulmonaire? » Tu comprends pourquoi? Si tu comprends, tu devrais aussi comprendre que la question posée par son descendant était non moins sensée. Sinon, on nage et placote en plein mystère sémiologique, avec des poumons en manque d'air.

Admettons. Mais sais-tu bien quel mystère tu soulèves quand, comme un coucou mécanique, tu poses à l'improviste, au premier innocent de rencontre, ta question suicidaire « Ça va bien? » Toi-même, le sais-tu, comment tu vas? Tu le sais suffisamment pour répondre: « Ça va très bien, merci »? Ah oui? Ça va bien, et même très bien? Es-tu donc menteur criminel ou inconscient non moins criminel?

Moi, tout ce que je peux désormais répondre, c'est: « Presque ». Et encore! Si on me posait des sous-questions pertinentes, j'en arriverais vite à me poser des questions mettant en doute mes convictions physiques, psychologiques et mentales.

Réfléchis un peu: un homme qui dit, plusieurs fois par jour et presque tout le temps, que ça va très bien, quel mot juste trouveras-tu pour le qualifier? A-t-il vécu, cet homme? Et vit-il encore? Ne s'est-il donc jamais posé de questions sur l'homme en général, et sur lui en particulier? Sur les sociétés en général, et sur la sienne en particulier? Sur la vie en général, et sur la sienne en particulier? D'où tire-t-il donc cette assurance qui l'amène à répondre, dix fois par jour, quand on lui pose la question d'une amplitude métaphysique: « Ça va très bien, madame la marquise »?

« Peut-être, peut-être », direz-vous, en entendant mes propos, moi qui ne suis pas agrégé, ni même diplômé du premier cycle de l'une ou l'autre des deux écoles structurantes susmentionnées.

Il n'empêche. Car, comme disait l'autre, plusieurs d'entre vous m'en voudraient de ne pas citer ici Aymery de Narbonne, ancêtre paternel de Victor Hugo. Et que disait donc cet Aymery qui, tout jeune encore, avait pas mal plus de couille qu'un Bourassa au sommet de sa gloire?

À peu près ceci: « Je suis pauvre autant qu'un moine pauvre, je n'ai pas de paille ni d'avoine. Je sais lire en latin et je suis bachelier. Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier quand il distribua les fiefs universitaires, les prix Nobel, voire même le prix Robert Cliche, les doctorats honoris causa, les rubans de la Légion d'honneur, les sièges à l'Académie et les Rocking Chairs du

Canadian Senate. Deux cennes noires couvriraient fort bien toutes mes terres, mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon coeur. J'entrerais dans Narbonne, sire, et je serai vainqueur. Après, je châtierai les railleurs... s'il en reste. »

Apprenez la suite par coeur, si jamais ce texte vous a davantage émus que les envolées lyriques, les défilements derrière écrans de fumée, les enfilades et enclades historiques de Robert Bourassa.

Ainsi donc, tout petit que je sois, je peux lancer un défi aux Goliaths de la structuration ; aux Ayatollahs de la mondialisation ; aux actionnaires de Gulf et du Golfe qui, mine de rien sur leurs terrains de golf, sèment la Tempête du désert pour en récolter les dividendes ; à la poupée Eltsine « qui fait maman! quand on la touche » à son Grozny ; aux terroristes de la Canadian Constitution et de la Canadian Yunité ; aux Prix Nobel de la paix Rabin bourrée de bombes mosaïques à fragmentation, ou de la paix Kessinger fertilisée au napalm ; aux maringouins de notre « société distincte » qui dégèlent une fois tous les vingt ans, début octobre 70 et fin octobre 94, pour venir fredonner sur « notre » Place du Canada, avec les moustiques Bourassa ou Johnson en sourdine, leur hymne nuptial envoûtant: « Canadien un jour, Canadian toujours » ; aux vidangeurs de notre « foyer principal de la survivance française en Amérique du Nord », avec leur tisonnier à dix branches égales ; aux « hautes instances décisionnelles » des gangsters du FMI. Quel défi, dis-tu enfin? Le suivant, que je te fais à toi aussi:

Prends l'habitude de répondre « presque », chaque fois qu'un inconscient te demandera comment ça va bien chez toi et ailleurs

dans le monde. Et tu verras la commotion cosmique que tu provoqueras dans les cellules de cet inconscient atteint du syndrome d'immunodéficience mentale, innocemment acquise peut-être, mais criminellement cultivée par le virus de l'habitude vicieuse. Tu lui couperas le souffle et, par le fait même, le sifflet, plus sûrement que si le Warrior Lasagne sous cagoule et sous le couvert sinistre de la nuit lui pointait son bazooka dret dans le nombril.

Qu'attends-tu donc pour le faire? Que les sondages d'opini-ON te répètent mille fois encore: « Tout le mONde le fait ; qu'est-ce que tu attends pour le faire? ON se prend pour un autre, peut-être? »

Sujets d'inquiétude

Grâce aux meurtriers qui, depuis Caïn, n'ont cessé d'investir dans cette recherche, et grâce aux descendants d'Abel qui eux aussi n'ont eu de cesse d'approfondir le sujet, avec l'aide de Sherlock Holme, d'Hercule Poirot, du lieutenant Colombo, du juge Bienvenue, des agents du KGB, de Scotland Yard, de la CIA et de la Gestapo, c'est aujourd'hui presque une certitude que « le meurtre peut nuire à votre santé ». Peut-être moins que le tabac, le crash, l'usage de la grammaire, la Formule I, le sucre, le sel ou la margarine, l'écran cathodique et le stress de la maudite job, mais tout de même.

Aujourd'hui, on s'inquiète, si un gars étrange s'introduit dans la résidence de Jean Chrétien avec un simple couteau, si le caporal Lortie se fraie un chemin avec une seule mitraillette pour aller s'asseoir à la place d'honneur dans le Salon de la race. On s'inquiète.

Beaucoup plus, en tout cas, que si Morgentaler gère de façon professionnelle sa morgue sanitaire, que si les Grandes Puissances, en cinq ans, jouent à la bourse cinquante millions de morts et que si le Québec, petite puissance, se paie chaque année le luxe de 30,000 avortements. La conscience internationale sait maintenant faire la distinction entre meurtre et meurtre, entre « Hiroshima mon amour » et Guernica. Sur ce point, large consensus: « Le meurtre, même s'il est moins dangereux que le tabac, peut quand même nuire à votre santé et à celle des autres ».

Les dermatologues, épidermistes et taxidermistes de luxe et de pointe, au lieu de nous abrutir vingt fois par jour à la télévision avec leurs diagrammes apocalyptiques des rayons UV, leurs crèmes et lunettes contraceptives, leur panoplie de vêtements, chaises et prothèses parasolaires, feraient mieux de s'inspirer de la philosophie facilement assimilable des suicidés: concentrer toutes leurs énergies pour que l'ONU et le G8 prennent enfin la seule mesure vraiment efficace: provoquer une éclipse totale et définitive du soleil.

Grâce à Dieu ou à un autre, cet exploit est maintenant à la portée de nos légitimes ambitions scientifiques contemporaines. Là, tu parlerais, et pas à travers ton chapeau et ta crème solaires! Et tu ne leurrerais plus les patients en phase terminale que nous sommes à peu près tous, membres actifs de la secte de l'Ordre du Temple Solaire comme les cadres d'Hydro-Québec, ou tout simplement membres honoraires aspirants comme la plupart de nos intellectuels « branchés » sur des navettes spatiales déjà en route pour Sirius.

7. QUE FÊTONS-NOUS AU JUSTE?

C'est maintenant devenu une tradition: au temps de Noël et de Pâques, les journaux, la radio et la télévision nous posent cette question.

Donnent-ils des réponses? Ni plus ni moins que les émissions de Second regard et d'autres émissions nous présentant un panoramique des religions, un panthéon aussi impressionnant que celui de la Rome antique où toutes les divinités alors connues se donnaient rendez-vous et le saint baiser de la Liberté-Égalité-Fraternité-Ouverture à l'autre. « Tous les dieux, hi sont gentils tout l'temps. » Et toi aussi, bien évidemment. Et tu t'en fiches éperdument, autant que les Romains visitant ces dieux aussi inutiles qu'hétéroclites et multiculturels. (De quoi inspirer les propagandistes ottawais dans leur propagande vantant les mérites du Canadian Multiculturalism, espérant ainsi se donner une culture.)

Tu as donc le choix, mais avec le détachement serein de notre chansonnier Claude Dubois: « La meilleure religion, c'est de n'avoir pas de religion. » Réflexion philosophique qu'aurait pu faire l'athée César présidant un sacrifice dans le Panthéon. Qui dit mieux? Karadzic, peut-être, au moment où il se signe pieusement et s'incline profondément pour baiser onctueusement et longuement les saintes icônes? Tu préfères peut-être la formule améliorée de Second Regard: La meilleure des religions, c'est un melting pot oecuménique de toutes les religions passées, présentes et à venir.

Peut-être. Chose certaine, ce panthéon romain n'est pas sans remuer les vieux rêves des archéologues et autres érudits, au souvenir du grandiose harem panthéonique de Salomon. Cet illustre roi qui fut sage et pieux au point que chaque jour, aujourd'hui encore, on pleure sa mémoire au pied du Mur des lamentations. Tout en rêvant de dynamiter la mosquée arabe érigée sur ses ruines pour y élever le deuxième temple de Salomon, que viendra inaugurer le Messie. Ce Messie consacrera ainsi la royauté du « peuple élu » en immolant trois cents boeufs et quatre cents génisses élevés casher par les Hassidim du Texas.

Le harem de ce grand roi, sage et pieux au point où ce n'est pratiquement plus permis ou même possible, comptait trois cents reines et environ sept cents concubines de luxe, nous disent les chroniques apparemment bien informées. Un haut lieu de l'unité dans la diversité, du multiculturalisme multicolore et polyglotte, d'une religion qui préfigurait l'ONU et la mondialisation des marchés.

Car ne vous imaginez pas que ce lieu de culte était financé par des bénévoles. La reine de Saba elle-même, au sommet de sa gloire, vint consulter la divine sagesse de Salomon et contempler à loisir son harem multiculturel dont la renommée était déjà parvenue aux sources du Nil et peut-être même jusqu'au Rwanda, à la Muraille de Chine et chez les bushmen d'Australie.

N'empêche qu'elle dut offrir à Salomon et à son harem des présents à en faire encore rêver plus d'un, plus d'une. Et d'autres que les archéologues et érudits vicieux. Imaginez: ces offrandes, si on les avait aujourd'hui dans les voûtes de la Royal Bank of

Canada, ce pays multicolore et multiculturel pourrait payer sa dette astronomique plus vaste encore que les trois Océans et les USA qui le ceignent, aménager somptueusement le Pôle nord et mettre le cap sur Sirius en navette spatiale, avec autre chose qu'un bras mécanique en guise de signe culturel distinct.

Bon. Je me suis quelque peu égaré en contemplant ces merveilles du présent et des civilisations passées. Pas autant, tout de même, que tu as pu le penser tout à l'heure. J'ai gardé un oeil sur le fil de l'histoire. Le fil, c'est « Que fêtons-nous au juste? » Que fêtait-on au juste dans le bordel-harem de Salomon, dans le Panthéon-marché aux puces de Rome, et aujourd'hui quand nous fêtons Noël et Pâques?

Pierre Desjardins, dans Le Devoir, édition du 22 décembre 1996, nous disait ce que nous ne devons pas célébrer à Noël. Quoi donc? À peu près tout, finalement tout. Quand il avait fini de passer en revue et de décortiquer les textes et les événements en rapport avec cette fête, tu n'avais plus de goût de fêter autre chose que les boules de ton sapin de Noël et la fée des étoiles au nez rouge, secourable aux ivrognes en ce temps béni de festivités religieuses, de partys-partouzes de Noël et de congés fériés.

Au sortir des mains de cet exégète-philosophe, l'Enfant Jésus avait été si bien lavé, frotté, récuré, déshydraté, « savonné », passé à tabac et bourré de résine aseptisée, qu'il n'était même plus relique: il était devenu momie et fin prêt pour les caves du Louvre, du Metropolitan Museum ou celles de notre célèbre Musée de cire. Ainsi remis à jour, il pourrait même être enterré dans le Panthéon athée de Paris.

Et l'exégète terminait ainsi son article décapant: « Par rapport à Jésus-Christ, nous serions donc actuellement en l'an 2001, et l'an 2000, tant attendu, aurait dû être fêté l'année dernière. Bonne année 1996 quand même... » Il aurait dû ajouter: « Joyeux Noël quand même! , si vous y tenez tant que ça, et si vous avez encore le goût de le fêter après ce que je viens de vous en dire. »

Tu penses que je charge et surcharge ce monsieur, gratuitement, par pure méchanceté? Remonte à la source purificatrice: Pierre Desjardins. J'imagine qu'il est repérable sur Internet.

Il ne s'agit pas ici de savoir si l'exégète a le droit d'examiner à la loupe et de passer au peigne fin les textes évangéliques pour y détecter peut-être bien des poux là où nous, les profanes, avons cru apercevoir des perles. C'est son droit fondamental, inscrit dans la Charte de l'ONU et la charte du Québec, comme d'ailleurs son devoir le plus strict, inscrit dans sa conscience. Comme c'est pour toi un droit et même un devoir, en tant qu'animal raisonnable et civique, de scruter à la loupe les oracles, les genres littéraires, les sorties et rentrées, les allées louches et les venues équivoques d'un juge Bienvenue en fonction ou d'un journaliste en demande.

Quand donc faire cet examen? Pas tout le temps, si tu es raisonnable et civilisé. Mais quand le juge Bienvenue revêt sa toge, s'assoit sur le trône de la Reine d'Angleterre, fait jurer à des innocents de ne pas dire ou faire n'importe quoi devant lui et la Cour, puis rend la Justice de façon on ne peut plus notoire et publique.

Pourquoi utiliser ici ta loupe et ton peigne fin? Parce que tu sais, ou devrais savoir depuis longtemps, qu'un jour ou l'autre ce pourrait bien être ton tour. Un jour ou l'autre, tu pourrais fort bien, dans cette comédie, jouer le rôle de l'innocent qui tombera « sous le coup de la Justice » de la Reine d'Angleterre, incarnée par son Honneur le juge Bienvenue ou par n'importe quel autre juge aussi honorable.

Si tu as eu la précaution élémentaire de faire dans tes loisirs l'exégèse de leurs jugements et comportements publics antérieurs, tu seras mieux entraîné à voir venir les coups bas de la Justice et, peut-être, à éviter les pires, quand la Reine d'Angleterre, Défenseur de la foi et des Boers, te citera en justice. Ou quand le Canada anglais demandera aux neuf perruques de sa Suprême Cour de te dire si toi, Tit-Cul Lachance, tu as le droit d'être québécois, plutôt que Canadian.

On s'entend peut-être là-dessus. Puisque c'est une question relativement simple. L'autre question relativement simple, c'est de savoir si l'exégète, à force de scruter son bébé à la loupe, finit par le prendre pour une momie et par le transformer réellement en momie.

Travail que font d'autres experts sur d'autres textes, les textes poétiques. Quand ils ont décortiqué À la claire fontaine avec les bistouris de la linguistique hormonale et structurale, après qu'ils l'ont ficelé aux bandelettes de l'histoire littéraire et de la civilisation occidentale, compté et disposé en tableaux comparatifs les noms, les adjectifs, les verbes avec leurs temps et leurs modes respectifs, lu et relu la correspondance du chanteur en cause, eh bien! la claire fontaine est à sec depuis longtemps, le chêne, sa plus haute branche

et même ses feuilles ont foutu le camp, avec, bien évidemment, le rossignol, incapable de survivre et à plus forte raison de chanter dans cet environnement « purifié ».

Il te reste, pour t'inviter à ne plus pleurer, le JE de cette chanson qui se demande, lui aussi, ce qu'il est venu fêter au juste auprès de cette maudite fontaine. « C'était quoi, donc? », qu'il se demande avec l'exégète ou le journaliste. N'aurait-il pas fait mieux de rester dans sa chambre à réviser le temps et le mode de ses verbes, à relire les grands maîtres de l'exégèse structuraliste ou postpostmoderniste, et puis inviter la Fée des étoiles à son party de Noël à Miami Beach ou à son « Noël des campeurs » à Saint-Isidore, en plein mois de juillet?

L'exégète le croit sûrement. Je le crois aussi. Mais pas pour les mêmes raisons que l'exégète-thanatologue qui, après avoir plongé ce rossignol digne de toutes nos pitiés dans cette fontaine claire comme de l'eau de roche, nous l'exhibe tout barbouillé, emberlificoté, méconnaissable, congelé raide et incapable de chanter pour le reste de sa sainte vie, je ne dis pas le tonitruant « Minuit, chrétiens » mais tout simplement « Ô nuit de paix! Sainte nuit! »

Impartiaux, ces exégètes, neutres comme des boutons à quatre trous? C'est à voir. Et ça se voit rapidement, sans l'aide de tes fameuses jumelles électroniques à quatre têtes chercheuses synchronisées. (Dis-moi donc, pendant que j'y pense et pour que tu ne l'oublies pas: tu te souviens sûrement, toi, du nom de ces fameuses soeurs jumelles qui, dès le sein maternel, s'étaient entraînées à la danse synchronisée? Hier encore, dans les piscines

olympiques, elles te suivaient de leur regard synchronisé, et, même sous l'eau, pattes en l'air et le nez pincé, te souriaient tout le temps avec une parfaite synchronie? Toi, alors, tu en perdais le souffle ; elles, jamais de la vie).

Bon. Quitte maintenant tes deux paires de jumelles et regarde bien en face ces exégètes, comme tu regarderais, de façon neutre et objective, les archéologues neutres et objectifs qui scrutent, interrogent et font parler les squelettes de la préhistoire. En vue de quoi? De faire avancer la science ou de faire avancer leur philosophie? Car, tout scientifiques qu'ils soient, ils en ont bien une, philosophie ; comme tout un chacun, neutre ou engagé, ingénieur de la NASA, cuisinier du G8, prix Nobel de biologie ou gardien de nuit dans un phare désaffecté. Laquelle?

Pour la plupart, le point de départ de leur philosophie, c'est que l'homme est un joli animal, produit de l'Évolution tout comme les dinosaures, les sauterelles, et les navettes spatiales. La matière seule, téléguidée par le Hasard qui fait bien ou ne fait pas bien les choses, a enfanté ces merveilles ou ces monstruosité.

Et le point d'arrivée de leur philosophie engagée? C'est la preuve par $a + b$ que ces squelettes humains, pas plus d'ailleurs que ceux des dinosaures, ne portent les traces d'une quelconque intervention ou manipulation autre que celles de la matière évolutive absorbée dans ses recherches scientifiques pures et désintéressées.

Autrement dit, et pour le dire de façon très claire: ils érigent un rempart de fémurs, de tibias, de côtes, de fragments de colonnes vertébrales, bref, de squelettes, pour interdire à Dieu de venir

mettre son nez ou même un grain de sel dans leur soupe neutre, dans leur bouillon scientifique impartial assaisonné aux ossements préhistoriques.

Combien d'exégètes dits neutres, scientifiquement objectifs, sont téléguidés dans leurs recherches par les dogmes de leur credo athée? Leur point de départ et leur point d'arrivée, c'est que la vie, l'enseignement et la mort du Christ n'ont rien à voir avec Dieu. Pourquoi donc? Parce que Dieu était déjà mort, bien avant la naissance du Christ: il était mort de toute éternité, comme il est maintenant bien prouvé, et pour l'éternité.

Et d'ailleurs, même dans l'hypothèse farfelue où il n'était pas déjà mort en l'an zéro, il n'aurait pas dû se faire homme. Pourquoi donc, je vous prie? Parce qu'eux, les exégètes, n'auraient jamais pensé à faire une telle chose. Et pourquoi donc encore? Par respect pour l'homme, monsieur. Pour lui laisser toute sa marge de manoeuvre, pour le laisser poursuivre, en toute spontanéité et liberté, sa marche exaltante vers le Néant, avec le maximum de chances d'y parvenir.

Le plus drôle peut-être, c'est que ceux qui s'auto-couronnent comme « aile marchante de l'Église », trouvent ça ben correct, « un bon pas dans la bonne direction », c'est-à-dire l'oecuménisme sans religion.

Vous penserez encore que je veux rire. Et vous aurez encore raison. Tout de même, puis-je encore vous demander un vrai service? Si jamais il vous arrive de découvrir, à l'aide de vos jumelles électroniques et synchronisées, un spécialiste des squelettes

préhistoriques ou un exégète officiel qui, in vitro ou in vivo, aient encore envie de rire ou même de sourire, par-ci, par-là, auriez-vous la générosité de m'appeler, à frais virés, au numéro 968-8795, code régional 418? J'en serai fort aise et vous en saurai gré. Car il y a longtemps que je le cherche.

Toutefois, comme d'autres vous le répètent et promettent vingt fois par jour, « aucun représentant n'ira chez vous et, grâce à nous, vous pourrez laisser une partie de votre héritage à votre p'tit neveu préféré », aux oeuvres du cardinal Léger ou à la fondation Morgentaler en faveur des enfants dans le monde qui ont des squelettes capables d'intéresser les archéologues et les exégètes impartiaux.

Oui, mais au printemps suivant, au cours de la Semaine sainte des chrétiens, d'autres exégètes ont cru bon de se poser et de nous poser à peu près la même question: « Que fêtons-nous au juste à Pâques? » Un exégète au service de Radio-Canada nous a offert à la radio une série d'émissions décapantes dont l'objectif était de nous restituer la momie du Christ à son état naturel, presque telle qu'elle était de son vivant, la momie.

Les paroles et les actions du Christ, les événements entourant son procès, sa crucifixion et sa résurrection, sont examinés à la loupe électronique. Mais sous quel éclairage? Sous l'éclairage des experts athées, des historiens de l'art, des romanciers religieux comme Gérard Messadié et Michel Tremblay, des neurologues, psychologues et cartographes, bref de tout un chacun, pourvu que ce tout et chacun utilisent une lampe à foyer sceptique, un éclairage

qui se tient à bonne distance de la momie, et que le cameraman soit immunisé contre le vertige de la foi.

Comme il se doit, l'exégète de service en cette Semaine sainte est assisté d'un animateur de service, un faire-valoir de comédie. Le rôle de cet animateur, comme dans les messages publicitaires où il y a toujours un innocent qui pose des questions stupides, est de jouer le rôle du stupéfait qui, toutes les deux minutes, tombe des nues entre les deux chaises des pauses publicitaires, et pose la question programmée par l'exégète avant d'entrer en ondes et en orbite.

Faut dire qu'il joue avec beaucoup de naturel et d'aisance son rôle d'animateur naïf, c'est-à-dire innocent. Ce rôle lui va comme un gant ajusté d'avance. On dirait, et je le dis, qu'il entend parler pour la première fois des Évangiles. Tout l'étonne, même le fait que Caïphe et Pilate, ça fait deux, ou que, à une époque aussi lointaine de tout et de lui en particulier, on pouvait écrire en hébreu, en grec et même en latin. « Chimène, qui l'eût cru? » Il est ignare, et crasse en sus. Ça s'entend et ça se sent même de chez moi, tout perdu que je sois aux confins de la civilisation, si loin des grands centres où « ça s' passe ».

Mais ce qui le rachète, cet animateur, c'est son heureux naturel. Très souvent, il s'indigne vertueusement d'apprendre que Jésus est venu prêcher l'amour, absolument rien d'autre, alors que lui, on lui a tout l'temps enseigné tout le contraire. Peut-être ; mais on n'aurait pas dû. Chose certaine, à l'âge raisonnable qu'il a ou devrait avoir, il aurait dû aller vérifier si l'Évangile lui dit autre chose que ce que lui en ont dit son professeur de la maternelle, son confrère de taverne ou de salon chic, Yvon Deschamps et les virtuoses du Samedi de

rire, le curé bouddhiste de sa paroisse ou l'exégète de service à Radio-Canada.

Quand mes élèves du cégep disaient être les innocentes « victimes du Système », qu'ils ne connaissaient ni les modes des verbes, sans pourtant se dispenser de les confondre, qu'ils ignoraient tout du sujet et de l'attribut, de la virgule, de « l'ortograffe », parce qu'ON ne leur avait pas enseigné ces choses, qu'est-ce que je pouvais bien leur répondre?

À peu près ceci: « Peut-être, peut-être. Ça s'est déjà vu, et ce serait à vérifier dans ton cas. Mais ce que je sais, de façon certaine, c'est qu'il existe bel et bien des dictionnaires et des grammaires ; que la bibliothèque de ton cégep compte environ 40,000 livres ; que la plupart de ces livres ont été écrits par d'autres que les professeurs qui, dis-tu, t'ont bien mal enseigné.

« Donc, à partir d'aujourd'hui, si tu ne prends pas ces moyens pour apprendre à parler et à écrire, pour apprendre ta langue autrement qu'un wawabalou, qui sera coupable: ton Système, ou le Système « des autres »? Désormais, tu es et seras le premier responsable de ton ignorance crasse, systématique. Que la crasse « des autres » ne te serve pas de vernis, de fard et de refuge! »

Paroles que blâmeraient sévèrement tous les urgentologues, événementologues, constitutiothanatologues et accidentologues, orthopsychologues et orthopédagogues *cool*, crasses et déviants à 180 degrés. Mais paroles que trouverait sensées et louerait n'importe qui, qui, dans n'importe quel domaine, a décidé de se salir les mains à l'ouvrage, plutôt que de se les imperméabiliser avec la crasse « des autres ».

L'animateur en cause, lui, après la série d'émissions qui l'ont si souvent fait tomber des nues, prendra-t-il la décision de s'instruire par lui-même de ces choses, à l'aide de grammaires et de dictionnaires élémentaires traitant de sa religion? En lisant les Évangiles, par exemple. Tu en doutes sûrement, pour peu que tu connaisses, pas nécessairement cet homme en particulier, mais l'homme en général, et surtout cette « race de monde ».

Pour parler franc: la plupart d'entre eux s'estiment très heureux d'avoir été mal informés de leur religion. Ils y voient une raison solide pour n'avoir pas à s'informer eux-mêmes de « cette affaire-là».

S'ils le faisaient, ils apprendraient peut-être que leur religion, ce n'est pas ce qu'ils en pensent et ce qu'en dit Pierre-Jean-Jacques à la radio, à la taverne ou dans les salons d'avant-garde. Car - quelqu'un de plus autorisé que moi l'a dit - « Ce qu'il y a d'embêtant avec la vérité, c'est que, si tu la cherches, tu la trouves. »

Et ça, c'est non seulement embêtant, mais même emmerdant pour tout un chacun. Car, l'ayant trouvée, tu te sentiras comme obligé de la faire, la vérité, ou du moins mal à l'aise de ne pas la faire. Et pour la faire, il te faudrait faire autre chose que lever le nez en l'air en sifflant avec le choeur des persifleurs et des serins cotés à la une.

« Qu'est-ce que la vérité, hein? », demanda le serin haut côté de Ponce Pilate. Puis, il s'en lava précipitamment les mains et la conscience, à l'eau de Cologne et à la pierre ponce. Comme d'autres, après s'être posé la même question sur le Christ, l'Évangile, Noël ou

Pâques, passent l'éponge humide sur ces choses embêtantes, et passent à autre chose de plus sérieux.

Une journaliste de Sept-Îles, branchée sur Red hot et Swing, « anime » le Vendredi saint à la radio locale. Elle trouve une autre façon aussi efficace de passer l'éponge sur le Vendredi saint de cette même année. Pour nous mettre et nous garder dans l'ambiance de ce vendredi, elle a composé un menu bien spécial: les cabrioles western de Wellie Lamothe, « Visa pour l'amour » de Luis Mariano, « J'ai le printemps qui m'chauffe la couenne » et « C'est à qui, le p'tit coeur après sept heures, hein? »

Une autre de ces journalistes « libérées » me dira, le 26 décembre de cette année de grâce 2004, à la même radio toujours bien informée: « Maintenant que Noël est passé, passons aux choses sérieuses. »

Ce qui veut dire, je pense, que bon nombre de ceux qui ont lu l'article de Pierre Desjardins et suivi les émissions de Radio-Canada sur le Jésus des exégètes et de l'animateur, sont repartis soulagés vers leurs « affaires courantes ».

Pourquoi soulagés? Parce qu'on leur avait prouvé ce qu'ils soupçonnaient et espéraient déjà: il n'y a pas grand-chose de sérieux à fêter à Noël ou à Pâques. Son party-partouze de Noël, ça, c'est important! Et ça vaut la peine qu'on commence à s'y préparer sérieusement, dès la chute des feuilles, alors que le Père Noël se pointe dans les centres d'achat avec sa Fée des étoiles au nez rouge, patronne bénévole des ivrognes.

8. LES PARIS SEREINEMENT DÉSESPÉRÉS

Interrogé pendant une heure par un journaliste belge, le scientifique Labori esquisse sa conception de l'univers et de l'homme. Son exposé est stimulant. Chez moi du moins, il stimule une foule de questions, la plupart sous forme d'objections. Car sa vision de l'homme et du monde m'agresse, dans mes profondeurs encore plus que dans mes surfaces.

Je suis mal équipé pour suivre ses démonstrations scientifiques ; comme celles de l'astrophysicien Hubert Reeves, elles me laissent pantois. Mais quand ils en tirent une philosophie, une conception de l'homme et de la vie, alors je me sens de plein pied avec eux, je veux dire en face d'eux, et je peux légitimement questionner leurs réponses.

Ce qui me frappe le plus chez Labori, c'est son déterminisme intégral. Il admet, avec d'autres scientifiques, qu'il semble bien y avoir quelque chose, « un mouvement », qui échappe à l'expérimentation et qui pourtant joue un rôle dans le cosmos. Mais cela admis, on revient à la seule observation scientifique scientifiquement vérifiable et quantifiable, et on nous y plonge tant et si bien que seul le processus de l'évolution purement matérielle a droit de parole. On oublie « le mouvement », et on se concentre sur la chaîne de montage en mouvement.

Que l'observation scientifique s'en tienne à cela ne fait pas problème: c'est son domaine de recherche légitime. Mais qu'on en tire des conclusions philosophiques ou religieuses, ou plutôt antireligieuses, c'est autre chose. Comme si seule la science pouvait

parler au nom de l'univers et de l'homme! Toute autre interprétation des données matérielles devient vite suspecte et non avenue. Si 1 et 1 font 2, il s'ensuit que toi et moi faisons la paire, ou un 2, sans plus? Compte bien, arrive jusqu'à deux, et tu ne pourras te tromper sur ton compte et sur le mien, sur ta valeur et sur la mienne: toi et moi, nous valons deux. La science a parlé, pour en décider ainsi.

L'homme, disions-nous avec Labori, est ce que les lois de l'évolution l'ont fait, sans plus. Ton cerveau est le résultat de milliards de causes scientifiquement combinées au cours des âges. Tu es le résultat de ces causes innombrables, et tu n'y peux rien. Ce qu'on appelle la liberté est un mot vide de sens: l'homme n'est pas libre, il ne peut rien décider: il est décidé.

Labori t'apporte ici l'exemple-preuve de ta naissance. Étais-tu libre de naître? Non. Pourtant, la naissance est le fait le plus important dans la vie d'un homme. Si l'acte de naître est hors de ton contrôle, il s'ensuit logiquement, scientifiquement, que tous tes autres actes sont également hors de ton contrôle. Quand tu dis oui ou non, des milliards de causes insondables t'amènent nécessairement, fatalement, à dire oui ou non.

Toi, pédant, tu penses avoir le choix, mais c'est une illusion: tes gènes, les civilisations antérieures, ton éducation, ton curriculum vitae, ton environnement physique et culturel, ta digestion, c'est tout cela qui dit oui ou non à ta place. Tu n'as pas plus de prise sur tout cela que tu n'en as eu sur ta naissance. Ta pensée et ta volonté sont donc déterminées, comme ton corps est soumis à la loi de la gravité.

Quand le suicidaire place le canon du revolver sur sa tempe et presse la détente, diras-tu qu'il était libre ou non de poser son geste? Rassure-toi: il n'était pas libre! En fait, ce n'est pas lui qui a pressé la détente: c'est un enchaînement implacable de causes qui échappent à son contrôle. On pourrait dire sans exagération que c'est le cosmos, le poids du Déterminisme qui ont pressé la détente.

Et ainsi de tous les gestes que tu poses ou ne poses pas, avec l'impression bien naïve, bien peu scientifique, que c'est toi qui presses la gâchette de ta volonté.

Une des conclusions les plus étonnantes que Labori tire de sa théorie infernale, c'est la suivante. Il a dit, au début de son exposé, que le pari de Pascal lui semblait « ordurier », sans préciser davantage. Son interlocuteur, après l'avoir entendu exposer sa conception du cosmos, de l'homme et de la vie, lui demande si lui, il fait un pari. Il répond que oui. Et voici ce pari.

Si on arrive à convaincre l'homme qu'il n'est pas responsable, ce sera l'avènement de la tolérance, de la fraternité universelle. Quand j'ai bien compris que l'homme devant moi n'est pas responsable de ce qu'il est, dit et fait, alors je ne peux pas lui en vouloir, je ne dois pas essayer de le contredire et encore moins de le persuader. Lui non plus, s'il comprend bien, il sait que je ne suis pas responsable. Alors pourquoi donc m'en voudrait-il? Et pourquoi diable lui en voudrais-je?

Toute agressivité, tout hostilité, tout conflit, tout désir de domination se trouvent ainsi désamorçés. Prendre conscience que nous sommes tous des inconscients et des automates, voilà la sagesse, voilà le moyen de vivre en paix avec soi-même et avec les

autres! La sagesse et la paix de deux roches placées l'une en face de l'autre. Pourquoi entreraient-elles en conflit? Tout l'effort de l'homme consiste donc à devenir tolérant comme le caillou A devant et envers le caillou B.

Parions donc, sans trop d'illusion quand même, qu'on arrivera enfin à faire comprendre ça aux hommes.

Le pari de Labori est à faire rêver. Mais moi, avant d'entendre Labori m'exposer son pari, si cette idée m'était venue en tête, j'aurais cru que c'était une réminiscence d'un de mes rêves sans queue ni tête, sans rime ni bon sens, comme il m'arrive régulièrement d'en faire. Un somnologue en tirera toutes les conclusions qu'il voudra. Moi, j'en tire la conclusion que je dois, et que je peux, à l'état de veille, être un peu plus lucide et cohérent que dans mes rêves sans rime ni bon sens.

Mais cette fois, j'ai devant moi un scientifique de réputation mondiale, et il me présente son pari comme une conclusion scientifique. Je me dis d'abord que j'ai dû mal comprendre ou mal le comprendre. Mais à la réflexion, le pari de Labori me semble parfaitement logique avec le reste de sa vision du cosmos et de l'homme. L'intelligence ne nous aurait été donnée que pour constater froidement, lucidement, humblement, objectivement, scientifiquement, notre dépendance absolue du cosmos en évolution et qui nous entraîne dans son évolution, dans son « mouvement ». Vers où? Vers le Hasard engendré par le Néant et promis au Néant.

Je ne dis pas amen! Labori, lui, dit amen! Ce qu'il me propose comme règle de vie m'apparaît comme le venin le plus mortel: le

coma, injecté avec la seringue de l'intelligence scientifique. La libération par le vide et l'indifférence totale. C'est du bouddhisme scientifique.

Une ascèse intellectuelle et morale héroïque, pour en arriver à me convaincre que je ne pense pas, mais que je suis pensé, que je ne veux pas, mais que je suis voulu, que je n'agis pas, mais que je suis agi. Sourions, mes frères, et donnons-nous la main pour une ronde fraternelle: nous sommes tous des irresponsables, des zombies en transit, manipulés par des milliards de causes aussi mystérieuses qu'impitoyables! Vue sous cet angle, « que c'est beau, c'est beau, la vie! »

Et on se demande par quel miracle cette vision des choses et de l'homme engendrerait la tolérance, plutôt que l'intolérance. Si l'autre n'est pas responsable de ce qu'il pense, dit et fait, et s'il en est de même pour moi, serons-nous plus respectueux l'un de l'autre quand nous aurons la claire vision de notre in-signifiante?

Au nom de quoi un irresponsable respecterait-il un autre irresponsable? Pour respecter, il faut qu'il y ait quelqu'un ou quelque chose à respecter, et quelqu'un ou quelque chose qui ait des raisons de respecter. Un caillou peut-il respecter un autre caillou? Un caillou n'a aucune raison valable de me respecter, d'être tolérant à mon égard quand je le heurte du pied ou qu'il me tombe sur la tête ; moi, parce que je suis conscient et libre de respecter ou de ne pas respecter, je peux être tolérant ou intolérant si un autre « irresponsable », mû automatiquement par le cosmos, l'hérédité, sa digestion ou l'environnement, me marche méchamment sur les orteils.

Dans une société humaine où plus personne n'est responsable, qu'est-ce qui décidera de faire ceci plutôt que cela? La loi du marché? La loi du plus fort? La loi sauvage de l'évolution dictée par le Hasard et sa concubine, la Matière première tripotée par Sélection naturelle?

Et dans cette perspective, l'homme lui-même est une matière première comme ses ancêtres dinosaures « qui ont rempli si longtemps la terre de terreur », à l'ère secondaire. Que nous soyons à l'ère quaternaire ne change rien à l'affaire: nous devons nous laisser agir par les lois aveugles de l'Évolution qui tout de même entrevoyait notre in-signifiance à travers celle des dinosaures.

Labori dit que notre mère l'Évolution est capable du meilleur et du pire: elle peut enfanter les dinosaures, ou enfanter les prix Nobel. Et demain, elle peut décider (?) d'abandonner ses expériences sur l'homme, l'envoyer au recyclage, et s'adonner à des recherches plus passionnantes à partir du matériau recyclé.

Labori en arrive à la conclusion sereine, scientifique, qu'il n'y a pas lieu de s'en attrister. D'autant plus que l'homme est une réussite plus que relative et que nous ne pouvons rien pour empêcher l'Évolution de faire ce qui, à elle, lui semble bon. Ce qui est, est ; ce qui sera, sera.

Toi, va ton chemin, et sois tolérant. Marche à ta guise, et laisse les autres marcher à leur guise. Tu n'as d'ailleurs pas le choix, puisqu'il n'y a même pas de guise possible.

J'entendais récemment un autre grand penseur me dire en souriant que le désespoir est la formule la plus sûre pour vivre en paix. - Plus scientifiquement sûre que la formule du suicide?

Hamlet aurait-il raison de douter de l'efficacité de ces deux formules?

Haguis-tu toujours par instinct de propriété?

Je glane quelques autres affirmations passionnantes dans l'exposé tonifiant de Labori. Il nous informe que l'hostilité entre les hommes est apparue avec le désir de propriété. Pour défendre le territoire qu'il revendiquait comme sien, le primitif s'est inventé des armes. Et comme preuve, Labori affirme, le plus sérieusement du monde, que c'est seulement avec l'apparition des armes qu'on trouve sur les squelettes des traces laissées par des armes offensives. Un peu comme si tu affirmais solennellement qu'avant l'invention de la roue, on ne trouve pas de traces laissées par des brouettes fossilisées dans le limon séché des plaines de l'Afrique. Probablement que ta soeur non plus n'a pas laissé de traces dans les strates de l'ère secondaire.

Qu'en penses-tu, même si tu n'es pas un paléographe ou un archéologue averti? Et si tu trouves un squelette âgé de 60,000 ans avec des marques sur le crâne ou le fémur gauche, iras-tu conclure que ce brave type, en défendant son territoire, a été agressé et tué méchamment avec un couteau de silex ou un tomahawk de granit?

Pourquoi ce brave homme n'aurait-il pu être agressé par un rocher qui lui est tombé sur le crâne, par un auroch ou un ours au tempérament impulsif qui n'avait pas encore appris la tolérance? Et quand il y a un tremblement de terre, n'arrive-t-il pas qu'on retire des décombres quantité de cadavres dont le crâne et les deux fémurs et même les côtes portent des traces certaines d'agression?

Faites avec les armes d'un locataire de l'étage supérieur qui défendait son territoire?

Et aujourd'hui même, mon frère, quand tu « hagnosis » quelqu'un pour le tuer, est-ce toujours pour l'unique et bonne raison qu'il marche comme un fendant sur tes plates-bandes en fleur, avec l'intention évidente d'en faire sa propriété? Si je « hagnosis » pour tuer ce chanteur ou cette chanteuse Red Hot, est-ce avant tout et uniquement parce qu'ils font ombrage à mes semis et m'empêchent d'écouter en paix le vol des bourdons butinant les fleurs de mon pommettier?

Les dieux, Labori et la guerre

De même, quand Labori me dit que les dieux engendrent la guerre. Parce que, fatalement, ils ont l'instinct de propriété, et leurs fidèles encore plus?

Il y a eu, il y a, et il y aura toujours des guerres de religion. Mais toutes les guerres sont-elles provoquées par les dieux? Croire que Staline, Eltsine, Poutine, les deux Bush, Karadzic, Hitler, Milosevic, Pol Pot, Attila, les Indonésiens ou les Rwandais, ont fait leurs massacres pour défendre l'honneur de leurs dieux respectifs, c'est comme dire que les milliardaires américains ou arabes ont accumulé leurs pétromilliards, les uns pour rendre hommage à Jésus-Christ, les autres pour la plus grande gloire d'Allah est grand et de son prophète Mahomet.

Si, chaque soir, dans nos villes modernes, bandits et policiers en viennent aux coups de pied ou de feu, c'est par conviction religieuse uniquement, et même surtout? S'il n'y avait pas de dieux, il n'y

aurait pas d'assassins, de voleurs et de violeurs, et donc, pas besoin de policiers en armes?

Vous voyez que Labori, tout comme le théologien Michel Tremblay, nous donne beaucoup de raisons de rêver tout haut.

Quand Labori pense au Christ

On demande à Labori ce qu'il pense du Christ. Il en pense du bien, et dit que c'est son ami. Pourquoi donc? Parce que Jésus a dit: « Aimez-vous les uns les autres. » C'est vrai qu'il l'a dit et qu'il en a fait le point central, « crucial », de son enseignement. Probablement, sûrement, parce qu'il te croyait et me croyait capables d'amour ou de haine, et pas prédéterminés, prédestinés à l'un ou l'autre, comme le prétendait tout à l'heure son ami Labori.

Mais Jésus a aussi enseigné autre chose, beaucoup d'autres choses que le Peace, Pot and Love.

Il aurait peut-être pu passer quelque temps inaperçu au milieu des hippies de Woodstock ou d'ailleurs. Mais il n'est pas passé inaperçu bien longtemps parmi les scribes et les pharisiens, Caïphe, Hérode et « son ami » Ponce Pilate.

Et s'il a été crucifié, ce n'est pas seulement, surtout, pour avoir dit « Aimez-vous les uns les autres ». Sa doctrine de l'amour des hommes dérangeait et dérange toujours, mais sa doctrine de l'amour de Dieu dérangeait et dérange encore beaucoup plus. Les hippies l'auraient couvert et tatoué de fleurs, s'il leur avait dit, en s'accompagnant à la guitare, qu'il les aimait bien, que tout l'monde il est gentil tout l'temps, et s'il les avait encouragés par ces paroles reconfortantes: « Faites l'amour, pas la guerre. »

Mais s'il leur avait dit: « Moi et mon Père, nous sommes Un », ou « Le mariage est indissoluble », ou « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous », ou « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous », que l'homme est libre de choisir la Lumière ou les ténèbres, et que s'il refuse de choisir la Lumière, c'est parce que ses oeuvres sont mauvaises... alors, alors, ces braves hippies l'auraient maltraité. C'est-à-dire? C'est-à-dire comme l'ont traité Caïphe et Ponce .

Un homme gentil, qui invite tout le monde à être un peu plus gentil et tolérant, peut avoir beaucoup de succès populaire. Mais Jésus n'a pas eu de succès populaire, ou du moins pas longtemps. Son plus grand succès populaire, spectaculaire, si on peut dire, ce fut sur la scène du calvaire.

Peu de succès auprès des « méchants », cela va de soi, mais aussi auprès des « gentils » hippies, tout disposés à le suivre quand il leur distribuait des fleurs et du pain, mais devenus subitement très hostiles quand il leur dit: « Si ta main te scandalise, coupe-la. Et si ton oeil te scandalise, arrache-le. » « Qui veut être mon disciple, qu'il se renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive », car « large est le chemin qui mène à la perdition, et étroit le chemin qui mène à la perfection », et moi, « je suis le seul Chemin qui mène à la Vérité et la Vie, puisque je suis la Vérité et la Vie. »

Ça, c'est difficile à digérer, pour moi, pour Labori et pour les gentils hippies en amour par-dessus la tête avec les fleurs, le pot, les p'tits oiseaux et ta soeur.

En somme, voir et admettre que le « bon Jésus », il est bien gentil, c'est facile, peu exigeant et peu compromettant. À peu près tout le monde en convient. Mais quand il dit tout le reste de ce qu'il avait à dire, et quand il est crucifié pour l'avoir dit, la foule de ses admirateurs et de ses amis se fait rare au pied de la croix. Un disciple sur douze est présent à ce rendez-vous d'amour qu'il leur annonçait depuis trois ans.

Et depuis deux mille ans qu'il l'annonce, on voit toujours aussi peu de ses admirateurs et « amis » à ce rendez-vous d'amour. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce n'est pas gentil de la part de ses amis et fervents admirateurs. Et on peut légitimement avancer l'hypothèse que ce n'est pas par tolérance qu'ils ratent ce rendez-vous avec leur gentil Jésus, leur bon ami.

Labori nous dit donc que Jésus est son ami parce qu'il a prêché l'amour. Mais en cours d'exposé, il nous dira que l'amour est une illusion, au même titre que la liberté. « Il n'y a que l'amour de soi », dit-il. Tout autre amour est un malentendu, fruit de l'ignorance, d'une évaluation non scientifique de notre condition de conditionné intégral.

Mais alors, si je comprends bien Labori, prêcher l'amour, c'est prêcher une illusion? Et on ne voit pas en quoi cette prédication rendrait quelqu'un estimable au point d'en faire ton ami. Si tu es conscient comme Labori, tu sais. Quoi au juste? Que tu ne peux aimer l'autre, et que l'autre ne peut pas t'aimer. Pas plus que tu ne peux parler d'amour quand le Hasard ou le Déterminisme amènent deux cailloux à se rencontrer et même à se fusionner dans la flamme amoureuse du haut-fourneau de l'Évolution.

Je crois donc pouvoir légitimement chercher à comprendre pourquoi Labori considère Jésus comme son ami « parce que Jésus a prêché l'amour ». Et si je ne comprends pas le raisonnement de Labori, est-ce parce que je manque de rigueur scientifique et de tolérance?

C'est une question qu'on peut se poser et bien poser aux autres, scientifiques ou non. N'ai-je pas le droit, tout déterminé et tolérant que je sois, de me poser des questions troublantes sur le cheminement de l'aventure nazie qui avait les plus chaleureuses bénédictions de presque tous les scientifiques allemands de toutes les disciplines scientifiques, ou sur celui du « Matérialisme scientifique » de Marx-Lénine-Staline, qui avait les bénédictions presque unanimes de l'intelligentsia européenne, ou sur le cheminement scientifique de Labori?

La doctrine de l'irresponsabilité est-elle déterminante au point que seul mon déterminisme intégral m'amène fatalement à me poser ce genre de questions? Et quand tu seras enfin devenu tolérant, toi non plus tu ne te poseras plus ce genre de questions dictées par ton ignorance crasse? Ton déterminisme t'interdit-il de répondre oui ou non à cette question uniquement dictée par mon déterminisme intégral, mais pas encore devenu suffisamment tolérant pour m'ajuster aux décisions aveugles de l'Évolution et aux conclusions scientifiques de Labori?

Le pari de « nos » Black Watch

Cette solution du défi serein et désespéré, sereinement désespéré, de Labori et de tant d'autres penseurs de pointe

empoisonnée, me rappelle un autre pari que Labori jugerait sans doute grossier, et que Prévert dirait sûrement stupide. Et cette fois, je parierais volontiers avec eux.

Je veux parler du défi ou pari de « nos » Black Watch. Ces zouaves font partie de notre épopée, au même titre que les zouaves pontificaux. Deux côtés d'une même médaille, les Black Watch étant à l'effigie de notre société distincte anglophone, et les zouaves, à l'effigie de notre société distincte francophone.

Les Anglais d'ici prennent plaisir à voir défiler leurs Black Watch, comme nous, nous avons été longtemps réjouis en voyant défiler nos zouaves en culottes bouffantes et notre saint Jean-Baptiste, rude prophète du désert, déguisé en mouton frisé. Ce n'est pas vrai, ou ce n'est plus tout à fait vrai, que nous vénérons ce genre de Jean Baptiste autant que les autres vénèrent toujours leurs Black Watch et leurs cornemuses nasillardes en érection.

Il est bien vrai que les Black Watch font encore la gloire des Anglais de McGill et du West Island et de « nos » francofunks sénateurs, Premier ministre ou Gouverneur général du Canada anglais. Mais les zouaves ont-ils droit à autant de vénération émue? Ne sentent-ils pas la boule à mite et le cani depuis assez longtemps?

C'est vrai ; mais il ne manque pas de substituts plus adaptés que ces charrettes à boeufs dans la race de monde engendrée par l'Inforoute et autres media électroniques: Céline Dion, les régiments de nos humoristes, nos téléromans, le défilé coloré et aguichant de la Gay Pride, Stéphane Dion, « nos » Expos, « nos » Canadiens, « nos » Warriors, Punks et Funks, Hell's Angels, Outlaws, Rock Machine, Banditos, Devil's Disciples, Joker's et autres Western, Eastern et Pan Americans.

Toujours est-il que lors de « notre » dernière fête nationale du Canada anglais, le régiment des Black Watch défila dans les rues de Montréal avec son rituel obligatoire en toutes circonstances: jupettes passées et repassées, flag au vent et cornemuses en érection. Si nous, nous rions presque toujours en revoyant, dans des films historiques, nos zouaves déguisés en clowns, il semble que ce n'est pas demain l'avant-veille du jour où les Anglais d'ici confondront leurs Black Watch avec d'autres clowns. Pari incertain.

Mais le pari des Black Watch, lui, n'a rien d'incertain. Il est proclamé sans défaillance par la devise de leur régiment. Traduite en français, elle dit clairement: « Plutôt mourir que ne pas se laisser tuer. » Ce qui prouve que « les sentiers de la gloire ne conduisent qu'au tombeau », comme le murmura Wolfe expirant.

Les émissions télévisées l'an dernier, pour nous faire revivre les faits d'armes de « nos » valeureux soldats pendant la guerre 1939-45, nous rappelaient justement une des entreprises les plus glorieuses de « nos » Black Watch. L'entreprise en question, c'était de monter à l'assaut d'une colline de la Normandie fortifiée et gardée par des Allemands qui, sur le front russe, en avaient vu bien d'autres.

Ladite colline au milieu d'une plaine aussi plate et dénudée qu'une vaste plaine de « nos » Prairies de « notre » Far Wouest, avant les semences. Qu'à cela ne tienne! Quand des Black Watch doivent mourir, il faut qu'ils meurent! Le glorieux régiment monta donc à l'assaut de la colline, flag et flaille au vent et au sons constipés des cornemuses en érection. L'officier allemand qui

racontait cette épopée n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles, même cinquante ans après avoir vu et entendu ça.

En quoi donc fut-ce un épisode glorieux de « ton histoire est une épopée »? En ceci: plus de 300 cadavres de zouaves-watch et de leurs cornemuses jonchèrent la plaine quand l'assaut prit fin. S'il n'y en eut pas plus de tués au son des cornemuses, c'est que les Allemands finirent tout de même par s'arrêter de tirer, écoeurés qu'ils étaient par ce massacre d'innocents, aussi bien sans doute que par les airs constipés des cornemuses.

L'officier allemand n'a pas ajouté ce dernier détail. Par souci de réconciliation, sans doute. Mais je sais qu'il y a pensé quand il a donné l'ordre de ne plus tirer sur les Black Watch mais sur leurs maudites cornemuses hystériques.

J'ai manqué la fin du reportage, en sorte que je ne peux vous dire si les survivants du glorieux massacre furent faits prisonniers, ou s'ils furent récupérés à temps pour pouvoir monter à l'assaut d'autres collines en mini-jupes, flaille au vent et sur l'air des cornemuses récupérées et encore utilisables. « Plutôt mourir que ne pas se faire tuer en même temps que sa cornemuse! »

Rodrigue - Chimène, qui l'eût dit, au subjonctif passé?

Chimène - Rodrigue, qui l'eût cru, au même temps du subjonctif?

Toi, tu as des doutes, peut-être, sur ce que je viens de te raconter, les larmes aux yeux et en me bouchant les oreilles pour ne pas entendre ces cornemuses qui me fendent toujours le coeur. Mais les archives sont là, disponibles en tout temps, en vertu de la loi sur

ton droit strict à une information aussi exacte que celle qu'on t'a donnée sur les jets et fesses de « nos » casques bleus en Somalie.

Le défi de Stéphane

En ce matin gris de juillet, après cinq jours de gris parfois souris mais le plus souvent rat, j'entends « notre » Stéphane Dion, en voyage Cheez Weez chez « nos » cowboys de « notre » Far Wouest pour promouvoir sa propre culture distincte et la Canadian Younité, me proposer un autre de ces défis glorieux qui font à la fois les grands hommes et les grands peuples. Hier, je voyais le film Lancelot, premier chevalier ; je n'ai donc pas de mal à faire le lien entre le chevalier Lancelot et les cowboys de Calgary que Stéphane me propose d'admirer.

Selon lui, Stéphane, si tu admires les joutes chevalines épiques que livrent ces valeureux cowboys contre les broncos démentiels de « nos » Prairies, tu es tout naturellement induit, ou, pour ainsi dire, mené par la bride, à penser à Hector tombant dans la plaine de Troie, à Cambronne dans la « morne plaine » de Waterloo, à Olivier et Roland dans la pénéplaine de Roncevaux, à Cyrano devant le terrain plat de la Porte de Nelle gardée par cent chevaliers assassins, à d'Artagnan chevauchant son cheval blanc dans les plaines de Normandie avec à ses trousses les chevaliers assassins du cardinal Richelieu, grand amateur, lui aussi, de liturgies chevaleresques.

Stéphane, lui, voit dans le cowboy épique sur son bronco dont on a préalablement étranglé les gosses pour le « booster », une vivante image de ce que devrait faire tout bon Québécois, citadin ou rural: relever avec un courage de cowboy un défi de même nature.

C'est-à-dire? C'est-à-dire tout faire pour se maintenir en selle une minute de plus sur le Canada anglais qui ne veut rien savoir de lui et qui renâcle, pète, rue et gesticule comme un rocker électrifié pour catapulter dans les estrades le cowboy enivré d'hystérie.

Hein, si le Québécois avait autant de couille que ces chevaliers de « notre » Far Wouest, il arriverait comme eux à se maintenir en selle une minute de plus et, qui sait et pourquoi pas? dix ans, un siècle ou un millénaire de plus, sur la Canadian Younité.

Et tout comme Stéphane, Jean Chrétien, Elliott-Trudeau, ce Québécois, même s'il est d'une origine plus modeste, ferait la preuve qu'il est digne d'une promotion. Laquelle? Celle de servir de monture aux superbes gars rouge cerise de la Royal Canadian Mountel Police, ce qui se traduit en français moderne et clair: la police montée à cheval sur la reine du Canada (dont la passion prioritaire est justement le cheval ou plus précisément ses juments).

Pour le Québécois de type héroïque, sa préoccupation principale, son défi épique seraient donc de tenir le coup, d'encaisser assez longtemps les coups au derrière sur le Canadian bronco en délire pour mériter l'honneur de servir de monture aux chevaliers rouge cerise qui ont assez de couille pour le monter et le dompter. Suffisamment, peut-être, pour qu'il arrive à se conduire comme un bon cheval quand il parade devant la reine au son des cornemuses et des chansons patriotiques de Céline Dion, Roch Voisine, Plume Latraverse, Diane Tell et autres cornemuses enregistrées et mobilisées pour célébrer la fête nationale du Canada anglais multiocéanique et multiculturel.

Que des jeunes qui pètent le feu tous azimuts, prennent un plaisir fou à se faire taper le cul par une moto lyrique, un VTT dernier cri ou par un bronco en démente, rien de mal à ça, et le spectacle peut en valoir la chandelle et les côtes cassées. Mais qu'on en fasse une parabole pour instruire tout un peuple et l'inviter à chevaucher des broncos fous de rage, à longueur d'année, et même pendant un ou deux siècles de plus, c'est tout autre chose, et beaucoup moins drôle.

Stéphane Dion ne pourrait-il pas descendre de son bronco épique pour utiliser ses deux jambes plutôt que les quatre sabots du bronco quand il escalade la colline parlementaire, soutenu par les hennissements constipés des cornemuses? Son prestige d'universitaire respecté et d'ambassadeur attitré de la réunification des Canadian multicultures y perdrait peut-être un peu au change, mais son épine dorsale, ses fesses et son équilibre mental y gagneraient beaucoup.

Somme toute, ne préférez-vous pas qu'on propose à votre admiration un brave type parcourant humblement son parterre de fleurs sur ses deux jambes, plutôt qu'un Terry Fox s'acharnant sur une seule jambe à relier Halifax à Vancouver? Héroïque, peut-être, cette ballade, mais est-ce un défi plus valable à proposer à tout un peuple que le défi de garder le nord avec ses couilles écrasées, triturées, malaxées et martyrisées par l'échine d'un bronco démentiel?

D'ailleurs, j'aimerais voir Stéphane Dion essayer ses couilles sur un bronco. M'est avis qu'il changerait d'avis. Il peut bien, debout devant un micro, s'enivrer d'un pareil défi. Mais se tenir en

selle sur un bronco aux gosses électrifiées, c'est tout autre chose. Pour citer ici Thomas More: « J'ai connu des gens si bizarres et changeants que, assis, ils ne voulaient plus soutenir les opinions qu'ils avaient défendues quand ils étaient debout. » Crois-tu sincèrement, toi, que Stéphane, assis sur un bronco aux couilles étranglées, défendrait la même thèse de la Canadian Younité que debout devant son micro multiculturel?

Quant à moi, ce n'est pas demain que j'abrègerai ma sieste pour assister en direct au défi relevé par un « Canadien français » au cours de ce même été 1996. Je dis au cours de l'été, car des semaines avant l'exploit et des semaines après, tous nos media ont fait durer le suspense. « Ce Canadien français qui fait honneur à tous les francophones et démontre bien que le Canada est probablement le plus beau et sûrement le meilleur pays au monde », quels furent donc son défi et son exploit?

Eh bien! il lui fallut chaque jour, pendant les quinze années normalement les plus productives de sa vie, sacrifier tous ses loisirs pour se consacrer à suivre un entraînement. En vue de quoi? De pouvoir un jour monter dans une navette spatiale américaine, puis, tout là-haut, manipuler et tenir en érection le fameux « bras canadien » dont on ne vantera jamais assez les mérites et sur lequel on compte beaucoup pour accoupler et souder là-haut toutes les cultures distinctes qui forment la Canadian Younité.

Car, si Saint Exupéry a eu raison de dire: « Aimer, ce n'est pas se regarder dans les yeux, mais regarder ensemble dans la même direction », que tous les Canadiens, de Halifax à Vancouver,

regardent souvent leur Canadian bras déployé en orbite, et nous l'aurons, cette Yonité qui fait déjà l'admiration de la planète.

Là-dessus, Bouthros-Bouthros Gali, Bill Clinton, Eltsine et les nonces apostoliques, bien que souvent en désaccord sur bien d'autres points, sont d'un avis unanime. « Donnez-moi une bonne raison, une seule, pour vouloir autre chose? Moi, je n'en vois pas, pas une seule, aucune, jamais. » Et il insistait donc, Daniel Johnson junior, quand il nous disait à peu près cela, avant, pendant et après la campagne référendaire qui, en définitive portait sur la question suivante: « Oui ou non, voulez-vous relever le défi de rester un siècle de plus en selle sur le Canadian bronco? »

Les défis du bras, ils sont multiples et variés. Trudeau levait souvent le bras, cassé au coude, avec son index aristocratique et sec pointé en signe de défi et d'injure bien sentie. Chrétien préfère se servir de ses deux bras pour faire la job à « un séparatiste qui se défile comme chômeur », dit sa compagne, interprète et défenderesse Sheila Copps.

Et que diriez-vous du gars, droitier de naissance et de tradition, qui, pendant dix ans, s'entraînerait à relever le défi de se brosser les dents en tenant sa brosse de la main gauche, avec sa main droite portée en visière pour se protéger les yeux de la pâte dentifrice? En vue de quoi? D'être un jour engagé par une agence publicitaire qui s'est mise en tête de convaincre tout un peuple que la pâte dentifrice Sheila est épatante: « Voici enfin la pâte dentifrice conçue pour le mieux-être des gauchers aussi bien que des droitiers. »

Et si, le jour de gloire arrivé, il réussit à le faire, direz-vous qu'il vous inspire le courage et une légitime fierté?

Et quand tout un peuple se brossera les dents du bras gauche, à cheval sur un bronco dément, en sera-t-il mieux préparé pour porter l'épée en vue d'autres exploits tout aussi glorieux?

Le défi d'un médecin

Chacun de nous, de mémoire ou en consultant son curriculum vitae, pourrait faire remonter en selle un certain nombre de ces défis idiots qu'il a plus ou moins brillamment relevés, seul ou avec le concours d'autres nombreux « intervenants », aussi innocents que lui et majoritaires avec lui dans les sONdages d'opiniON. Par modestie, je ne signalerai pas ici les miens. Ce qui pourtant ne me privera pas de munitiONs.

J'ai bien connu à Matane un médecin généraliste qui décida un jour de relever le défi de la spécialisation. Son rêve exaltant fut d'arriver à mettre, non pas Paris dans une bouteille, mais la moitié de ses concitoyens dans le plâtre. Matane en comptait alors environ 20,000. Qu'une partie de ton anatomie manquât d'allant, de souplesse et de ténacité à la suite d'une fracture des os, de crampes musculaires ou d'une cause interne plus vicieuse, ce spécialiste avait recours au plâtre. Ç'aurait été tout un défi de dénombrer alors les chevilles, les côtes, les orteils, les poignets, les genoux, fémurs et tibias, thorax, épines dorsales, abdomens et fesses, sans parler des cous et des têtes, qu'il avait remis sur le droit chemin grâce à ses gaines et corsets de plâtre.

Dans ses années de gloire, il suffisait de circuler une heure en ville pour croiser une bonne soixantaine de Matanais emplâtrés. En plus d'emplâtrer tous ceux qu'il pouvait, quand il déplâtrait ses impatients, il arrivait assez souvent que sa main, innocente ou

criminellement intentionnée, fracturât de nouveau (au subjonctif, cette fois) la partie plâtrée ou l'une quelconque des parties adjacentes. Ce que les guerriers et politiciens américains appellent « d'inévitables dommages collatéraux ». Pouvait-on charitablement l'en blâmer? Son acharnement professionnel ne permettait-il pas à son équipe d'assistants de gagner honnêtement leur vie, de se maintenir en selle, au lieu de tomber en chômage?

Le défi du poteau

À Sept-Îles, cette fois, je fus témoin d'un autre défi et d'un autre exploit. Un gars, sûrement aussi bien intentionné et énergique que Stéphane Dion, mais qui n'avait pas, lui, l'excuse aggravante d'une formation universitaire, se dit un jour: « Pourquoi ne pas <faire vivre à ma peau une expérience nouvelle » comme me le conseille la publicité, donner un sens nouveau à ma vie, un plus, un objectif capable de mobiliser toute ma créativité et de canaliser mon surplus d'énergie dont j'en ai à revendre. (Prends en note que c'est lui qui parle, pas moi). Arrêter de zigonner une p'tite vie, et finir par performer, kâlisse de tabarnak! Battre un record Guinness? Pourquoi pas? Mais lequel? »

Et il finit pas trouver. Seul ou avec l'aide d'un orienteur professionnel, d'un politologue, d'un constitutionnaliste, d'un thanatologue, d'un astrologue, d'un psychologue, d'un urgentologue ou d'un événementologue? Je ne sais. Je ne sais pas tout.

Il aurait sans doute pu s'inscrire au stampede de Calgary, monter un bronco et s'y maintenir juché plus longtemps que tous les autres débiles additionnés. Il décida plutôt de monter dans un poteau à Sept-Îles et de s'y maintenir en selle ad vitam presque

aeternam. S'il relevait son défi, la gloire en retomberait en primeur sur ses concitoyens, qui les premiers l'auraient soutenu de leurs conseils et de leurs généreuses contributions ; seulement après, sur les autres francofunns.

Il se fabriqua donc un taudis et, pour la suite de son odyssée, il n'eut pas de mal à obtenir des autorités municipales compétentes toutes les autorisations requises. Ce n'était peut-être pas une entreprise aussi rentable et aussi féconde en « fierté » que « Les olympiades gay » que réclamait alors Montréal, mais tout de même cela contribuerait à diversifier l'économie de la région.

Puis, notre futur champion monta installer son taudis, dans la pelle d'une grue municipale et avec le concours bénévole des alpinistes d'Hydro-Québec. Ce fut presque au sommet d'un poteau planté du côté pair de la plus ancienne rue de Sept-Îles.

Quand l'intronisation fut terminée, le trône ressemblait, en plus gros et mieux meublé, à une cache d'où l'on peut « caller » l'original, sans être ni senti, ni vu, ni connu. Le record précédent était de deux mois. Il ambitionnait de faire beaucoup mieux, si les autorités de la ville, plus compétentes et moins susceptibles que celles de la ville du recordman en titre, toléraient de sentir sa présence et ses selles en haut du poteau.

J'ai perdu le fil de son odyssée. Consultez votre guide Guinness, et vous verrez bien si, à l'index analytique, aux mots poteau ou selles, on vous renvoie à la page 315 ou à une autre, et si on signale à la page appropriée que le recordman en titre est un Septilien, un alpiniste du Wisconsin ou un francofunn agrégé en sciences politiques et toujours en selle à Ottawa.

Le défi de la pizza

Un autre défi relevé a dû vous impressionner et vous stimuler un jour ou l'autre. Il s'agit d'un autre gars de notre Far Wouest qui pourrait donner « de grandes et utiles leçons », comme dirait Bossuet après avoir écouté un discours de Stéphane Dion. Que fit-il donc de si mémorable et de si exaltant, ce recordman? Une pizza, mais à faire crever d'envie tous les fabricants, publicistes et vendeurs de pizza fédéraliste. Sa pizza à lui, si on ne me trompe pas, il l'étala dans l'une ou l'autre des vastes plaines de « notre » Far Wouest.

Mais avant de l'étaler, il avait dû, tout comme le cosmonaute « canadien français », consacrer tous ses loisirs, pendant quinze ans, à recueillir les fonds nécessaires à la fabrication, au transport et à l'étalement de sa pizza plus, super, et même super-plus-extra, bref, une pizza Guinness.

Quand elle fut en place, on eût dû (avec deux accents graves), déployer et faire se tenir au garde-à-vous pas moins de cinq cents outre-mangeurs, anonymes ou pas, pour en délimiter la circonférence aux yeux des inspecteurs Guinness et de la multitude au bord des larmes comme devant la fosse d'un être cher, d'un sénateur, d'un maffioso ou d'un tueur à gages de renommée internationale comme Kessinger.

Après la confirmation du prix par les experts et les photos souvenir, on aurait pu découper la pizza avec une scie mécanique tenu fermement par « le bras canadien » suspendu à un hélicoptère de la Royal Canadian Army, pour en distribuer une bonne pointe aux quelque huit cents spectateurs sympathiques. Et il en serait

resté suffisamment pour célébrer la victoire du Canada sur La place du Canada of Montreal au dernier référendum québécois, ou encore pour récompenser les organisateurs libéraux de Sheila Copps quand elle fut réélue et blanchie de ses promesses électorales intempestives. Il l'eut donc, son record Guinness. Et, vingt ans après, on chante encore sa gloire dans « nos » Prairies, entre deux stampedes de Calgary.

En haut, la piscine, les gars!

Vous parlerai-je d'un autre défi relevé par un architecte? Fut-il « canadien français » ou tout simplement québécois, encore une fois je ne sais pas tout, et ce n'est pas mon rôle de tout vérifier: les historiens sont là pour ça.

On avait confié à cet architecte le défi de faire les devis d'une aile de sept étages devenue nécessaire, vu l'accroissement des effectifs du collège de Ste-Anne-De-La-Pocatière. C'était là un défi honnête et suffisamment exigeant pour un architecte qui aspire à la gloire.

Mais notre architecte voulut en rajouter, s'imposer un défi supplémentaire. Le défi porta sur la localisation de la piscine à intégrer dans ses devis. Était-il un ancêtre ou un proche parent de Stéphane Dion? Toujours est-il qu'au lieu de prévoir que sa piscine serait au sous-sol ou au rez-de-chaussée de l'aile - comme un gars peu ambitieux comme vous l'aurait sans doute décidé -, il décida, lui, de la monter plus haut qu'un cowboy lancé en orbite par un bronco électrique, et de l'installer au septième étage.

Puis, il demanda à son contremaître et à tous les corps de métier de relever avec lui ce défi. Ce qu'ils firent, avec toute leur

conscience professionnelle. Le résultat, c'est que, depuis maintenant quarante ans, tous les corps de métiers ont été régulièrement mobilisés pour calfeutrer ou calfater la maudite piscine, ou du moins pour essayer de rendre imperméables tous les étages inférieurs. En vain: l'eau chlorée ne tient pas en selle plus longtemps que Stéphane Dion ne pourrait s'empêcher de couler et ne parviendrait à maintenir en place ses antennes paraboliques d'ambassadeur de l'Younité, sur la selle du bronco qui pourtant lui inspire ses paraboles patriotiques multiculturelles.

Ya rien là, mon gars!

À peu près à la même date que « l'érection » de la piscine de la Pocatière, et à Matane encore, un autre architecte relevait un autre défi stimulant. Lui, il fit d'abord enlever six pieds de terre à l'emplacement d'une autre aile publique à construire. Après quoi, il dessina patiemment, on peut même dire courageusement, les plans de l'aile à naître et à faire surgir de terre. Puis, il donna le feu vert à tous les corps de métiers pour les grandes manoeuvres, comme l'architecte en amont l'avait si bien fait.

Tout le monde, cette fois encore, travailla consciencieusement, certains même avec beaucoup de courage et beaucoup d'heures supplémentaires non rémunérées, et l'architecte consciencieux ne négligea ni ses conseils, ni ses encouragements, ni ses rondes de surveillance.

Mais voilà qu'il y eut une chute, sinon fatale, du moins fort humiliante pour l'architecte et pas mal coûteuse pour les contribuables que vous êtes, peut-être.

La chute, c'est qu'un ouvrier, faisant une ronde d'adieu émue autour de son édifice terminé, constata tout bonnement qu'il y avait six pieds de terre de trop tout autour de l'aile qui ressemblait au Titanic deux heures après avoir frappé la maudite banquise. L'ouvrier fit donc part de son étonnement, voire de son inquiétude.

Et alors, mais alors seulement, comme par magie, tous les corps de métier, y compris le corps et l'esprit de l'architecte, se rendirent à l'évidence: on avait bel et bien enlevé six pieds de terre de trop pour les fondations! Il faudrait donc maintenant en enlever six pieds tout autour de l'édifice pour le rendre fonctionnel, éviter les inondations certaines, aussi bien que pour ne pas perdre certainement la face devant les générations à venir. Une autre solution, ç'aurait pu être de déplacer l'aile à un endroit plus propice. On y a peut-être pensé, mais ce ne fut pas retenu. Ils n'ont pas dit pourquoi.

« Six pieds de terre? Ya rien là: J'ai déjà vu ben pire », se dit l'architecte à lui-même avant de le redire à son contremaître. Demain, tu fais venir trois bulldozers et deux chargeuses avec une douzaine de trucks, et tu verras ben, mon p'tit gars, que dans une semaine ou deux, tout sera rentré dans l'ordre. »

Pour rendre justice à la clairvoyance de l'architecte, bulldozers et flotte de camions finirent, bel et bien, en effet, après deux semaines et des milliers de tonnes de terres évacuées, par remettre les choses de niveau.

Ce beau défi bien relevé te fait rire? Peut-être pas, si tu es docteur en sciences politiconigoastrologiques ou tout simplement détenteur d'un baccalauréat en événementologie existentielle, en

structuralisme sémiopulmonaire ou en postmodernisme à l'énergie solaire.

Moi, j'en ris, comme en riraient Panurge et l'architecte des pyramides. Entre autres bonnes raisons, parce que j'y vois une parabole du défi que me propose Stéphane Dion enfourchant son bronco et m'invitant à l'assister dans ce défi de le chevaucher de Halifax à Vancouver. Sous prétexte que ce genre de défi élève et tient en selle tout un peuple.

Pensez-vous que d'Artagnan, tout héroïque qu'il fût, serait monté avec Stéphane Dion sur ce bronco? Et les saints martyrs canadiens? Et le Petit Prince? Et Tit-Cul Lachance? Et Bozo-les-culottes mettrait-il ses culottes en gage pour jouer à cette loterie? Ne s'inquiéterait-il pas pour ses bretelles, ses boutons de culottes, ses culottes elles-mêmes et son bozo lui-même?

Et toi, relèveras-tu le défi de répondre objectivement à ces questions, pourtant fort simples et que tout homme normal doit se poser, s'il veut se tenir en équilibre sur la selle du bon sens? Au lieu de s'enfler la tête, de faire le fendant, et se croire en route vers la gloire si, monté là-haut, il prend un plaisir vicieux à se faire taper le cul aux hennissements lyriques d'un bronco mort de rire et aux applaudissements de feu Diefenbaker et de tous les ministres canadien, fort réjouis de voir un autre de ces francofunus débiles épingle ce défi épique à son front déjà ceint de fleurons glorieux. Ouf! Wow là!

Un défi rentable

D'autres « Canadiens français » se sont entraînés toute une sainte vie pour pouvoir un jour, peut-être, « mieux servir les leurs ».

Beaucoup y parviennent, modestement, quand on les nomme sénateurs. Quelques-uns d'entre eux seulement réalisent pleinement leurs rêves humanitaires quand on leur offre le plus haut échelon de service, c'est-à-dire celui de Gouverneur général du Canada anglais.

Alors, comme Roméo dit Leblanc, ils hésiteront quelques minutes - le temps d'aller se peigner -, consulteront leur conscience, leurs proches et les organisateurs locaux de leur parti, et finiront tout de même par accepter, « pour se rendre aux vœux exprimés par mes concitoyens et céder aux nombreuses pressions qu'on a faites sur moi pour que j'accepte de servir à ce poste qui m'honore et qui honore surtout, à travers mon humble personne, les Canadiens français de toutes origines, de toutes races, de toutes langues et de toutes les tendances politiques, religieuses ou sexuelles confondues. »

Ouais! Mais un jour il leur arrivera - c'est là mon vœu sincère - ce qui est arrivé au directeur du Canard enchaîné pour avoir relevé, lui, le défi de la Légion d'honneur. Ses journalistes en chœur lui firent entendre que cet honneur les déshonorait tous. « Mais, je ne l'ai pas demandée, cette Légion d'honneur! » protesta-t-il humblement comme un Gouverneur général canadien-français. Et l'un de ses journalistes, fidèle à la tradition du journal et surtout au bon sens, lui répondit: « Peut-être pas. Mais vous l'avez méritée. C'est pire. »

Moi, je n'ai pas encore mérité de relever un défi presque surhumain comme celui de faire l'homélie aux funérailles nationales de Jeanne Sauvé. Et vraisemblablement personne ne prévoit

m'inviter à remplir cet office lugubre, ni même à m'offrir un laisser-passer pour le dernier banc de la cathédrale, quand les cloches, les feuilles d'érable en berne, les canons bilingues en choeur et les cornemuses en érection signaleront au monde stupéfait que Roméo Leblanc, « ce distingué Gouverneur général du Canada anglais et dévoué serviteur des siens, vient de mourir après une longue maladie dite de l'hernie sénatoriale, supportée avec courage dans le prolongement d'une longue vie toute consacrée au mieux-être des siens et à l'unité nationale. Dieu sauve la reine, et sauve aussi ses sujets de Halifax à Vancouver! »

Et on entonnera le Ô Canada, un p'tit boutte en français et tout le reste en anglais, comme au stade olympique chaque fois que « nos » Expos américains veulent bien, pour nos beaux yeux, relever le défi de la balle et la câlisser dans les estrades du fond aux applaudissements de leurs sujets en délire.

Je terminerai par un épisode émouvant. Celui de la mort d'un Québécois, probablement fédéraliste, à en juger par le genre d'hommage qu'on a cru bon de lui rendre. En effet, Brian Mulroney a porté sur lui un jugement aussi louche qu'un défi à la Stéphane Dion: « C'était un fils du Québec et un grand serviteur du Canada », a dit Brian. Là, tu parles, en respectant la tradition!

En effet, de 1760 à 1976 environ, ceux des « nôtres » que les autres ont jugés grands, ce n'était évidemment pas parce qu'ils avaient servi le Québec, mais parce qu'ils avaient été les fidèles serviteurs du British Empire ou, à tout le moins, du Canada anglais.

C'est pourtant en 1999 que Brian Mulroney a rendu cet hommage inspiré par le Rapport Durham. Ce qui prouve que

Stéphane et Brian ont tous deux la même conception servile de ce que doit être un grand Québécois. Qu'aujourd'hui pour demain, il prenne fantaisie à l'un de ces deux-là de décéder, le survivant pourra dire fièrement de lui: « fils du Québec, il s'est mis énergiquement au service du Canada ». Que dire de plus juste et de plus beau pour rendre justice à un grand Québécois?

9. DE L'ANGELOPHOBIE À L'ANGELOMANIE

C'est peu dire que les anges sont objet de suspicion pour les croyants modernes « éclairés » à l'électricité. Les protestants les ont toujours tenus à respectueuse distance, et dans leur spiritualité, ils leur accordent la même importance qu'un catholique accorde quotidiennement à sainte Cunégonde.

Les catholiques « éclairés » de ces derniers temps, « adultes dans la foi et aile marchante de l'Église », comme ils se disent, ont la vive démangeaison d'en faire tout au plus des boules multicolores pour agrémenter leur sapin de Noël. Et pour la plupart des chrétiens « ordinaires », les anges ont sensiblement la même efficacité et emprise sur leur vie spirituelle que l'âne et le boeuf de leur crèche de Noël archéologique. C'est charmant et sympathique, voire *cool* et *cute*, et ça fait partie du décor de leur enfance, avec le Père Noël, les camions Tonka et le petit renne au nez rouge. Ce sont de gentilles statuettes de plâtre bleu et rose saupoudrées de sucre phosphorescent.

J'ai omis de dire que la plupart des exégètes de pointe deviendront volontiers agressifs, si tu as l'audace de suggérer devant eux que les anges ne sont peut-être pas des figures de style, des symboles équivoques et naïfs des attributs de Dieu, mais des êtres aussi réels que saint Pierre, qu'un exégète, ou tout bonnement vous et moi.

Que l'archange saint Michel soit autre chose que la voix mystérieuse de Dieu parlant à la conscience, ça les fait d'abord sourire, puis ça les pique au vif. Ils réagissent comme réagissaient

les théologiens à gage quand Jeanne d'Arc leur disait qu'elle avait vu saint Michel et qu'elle l'avait entendu lui parler. Jamais exégète n'entendit-il, ou même souhaita-t-il entendre, la voix d'un ange. Alors, pourquoi elle, sortie du fin fond des campagnes, bien loin de « là où les choses se passent »? On le lui fit bien voir et entendre. Quoi donc? Qu'elle était une hallucinée dangereuse, à brûler au plus sacrant pour mériter l'unité nationale au profit des Anglais.

Je ne crois pas trop m'avancer en disant que Jeanne d'Arc, devant un tribunal de théologiens et d'exégètes modernes, recevrait la même sentence qu'elle reçut devant le tribunal de théologiens présidé par l'évêque Cauchon en personne, surveillé de près par les Anglais et les Bourguignons. Une paysanne illettrée voir et entendre ce que ne voient pas, ce que n'entendent pas, ce que ne veulent ni voir ni entendre les théologiens diplômés et officiels, comment est-ce possible?

« Admettre que les anges existent réellement, qu'ils puissent même peut-être exister, c'est déjà nous demander beaucoup (trop). Si en plus vous prétendez qu'ils peuvent et veulent jouer, et jouent effectivement, un rôle réel dans la vie d'un chrétien éclairé, adulte dans sa foi, là vous exagérez. Au point que vous devenez dangereux, très dangereux.

« Si on ne peut vous empêcher d'y croire, on peut et on doit mettre les autres croyants en garde contre de pareilles lubies et superstitions qui discréditent les chrétiens éclairés, c'est-à-dire « l'aile marchante de l'Église. » Une Église moderne en marche ne doit pas s'encombrer des anges, pas plus qu'elle ne doit s'encombrer des saints, de la Vierge et de la Présence réelle. Purifions notre foi,

nom de Dieu! Et une foi purifiée ne voit plus d'ange, n'entend plus d'ange, et, en conséquence, ne croit plus aux anges. »

Si vous pensez que je « pousse un peu fort », beaucoup trop fort, poussez vous-mêmes votre enquête. Consultez sur ce point, au hasard de vos rencontres, cinq évêques en service ou cinq exégètes de pointe.

On peut, je crois, raisonnablement affirmer que la plupart des chrétiens ont développé, face aux anges, de l'indifférence ou, plus justement, une espèce de tiédeur passive, autrement dit une piété qui est de la pitié condescendante. C'est difficile à exprimer, comme les Limbes et ton subconscient. Chose certaine, ils n'en pensent rien de bien caractérisé comme tes émotions face au pissenlit, au clair de lune, voire même face à ton chat quand il s'installe en majesté sur ta table. Mais savoir à quoi il pense alors, ton chat, c'est aussi difficile à définir par des mots ou à mettre en musique que ce que pensent la plupart des chrétiens quand il leur arrive de penser aux anges ou d'en parler.

L'angélomanie, par contre, est fort populaire. Bon nombre de sectes contemporaines mettent les anges à leur menu. Les librairies spécialisées dans l'ésotérisme *cool* et baba te proposeront sur les anges autant de bons livres que sur l'astrologie, la Pensée positive, le Nouvel âge, la méditation transcendantale, le voyage astral ou les régimes alimentaires et spirituels anorexiques.

Et, suspendus aux pare-brise des automobiles, tu verras autant d'anges que de fers à cheval, de Mickey Mouses, de pattes de lapin

synthétiques, de pin up cambrées à te couper le souffle et d'oursons ou pandas aux sourires politiquement corrects. Voir dans ce fétichisme babeurre un « renouveau spirituel », un retour en force de la religion, c'est comme prendre pour des signes d'amour pour toi les mamours des Canadiens venus en pèlerinage à Montréal la veille de ton référendum.

La caractéristique commune à ces deux formes de dévergondage pseudo-spirituel, c'est de favoriser une spiritualité qui favorise tout, sauf l'essentiel. Les angelophobes se servent des anges, ou plutôt les éliminent, sous prétexte de mieux saisir le Christ, le Père et l'Esprit.

Mais, curieusement, le Christ purifié qu'ils nous proposent, c'est le Verbe désincarné. Ils purifient le Christ de son humanité, ou purifient son humanité de sa divinité. Ainsi, ils le dépouillent efficacement à la fois de son humanité et de sa divinité. Ou bien ils glorifieront sa divinité au point d'oublier son incarnation ; ou bien ils glorifient son incarnation au point d'obnubiler et de nier sa divinité.

En isolant les deux composantes de la Personne du Christ, on dénature les deux. Ce qui était complémentaire devient antagoniste. Le vrai Dieu-vrai Homme perd à la fois son humanité et sa divinité. Sa divinité se dilue et se perd dans les mirages troubles du IL Universel, n'importe qui-n'importe quoi. Et son humanité ne signifie plus que ce que peuvent signifier les humanités de Pierre, de Jean et de Jacques, quand elles sont malaxées, rendues polyvalentes, pour donner la « belle personnalité » ON, la personnalité Pierre-Jean-Jacques.

Pratiquée sur l'homme, la même opération esthétique donne une conception de l'homme à la fois faussement spirituelle et faussement charnelle. Ou bien la chair étouffe l'esprit, ou bien l'esprit stérilise la chair. L'intellectuel pur, désincarné, sera aussi anormal, monstrueux, que l'homme réduit à sa seule composante charnelle. Les deux monstres se valent en déséquilibre, en fausseté. L'ange devient la bête, et la bête se prend pour un ange libéré.

Il est non moins évident que l'angelomanie a pour but, ou du moins pour résultat fatal, de détourner de l'essentiel. L'essentiel étant Dieu donné dans son Verbe incarné. Exalter le Père au détriment du Fils et de l'Esprit, c'est dénaturer aussi efficacement le Père que le Fils et l'Esprit. Exalter les anges en oubliant ou excluant le Père, le Fils et l'Esprit, c'est dénaturer et les anges, et le Père, et le Fils, et l'Esprit.

Or, je vous le demande, connaissez-vous beaucoup d'angelomanes fervents qui vénèrent en même temps la Trinité et le Verbe incarné? L'arbre les empêche de voir la forêt, ou mieux encore: deux plumes d'anges en plastique, bien plaquées et tenues sur les paupières, leur masquent l'arbre.

Comme d'autres consacrent une telle énergie à capter et imiter les murmures du Saint Esprit, qu'ils en oublient le Père et le Fils. D'autres se servent du Verbe incarné pour oublier celle qui l'a incarné. D'autres peinent à se donner un Christ « purifié », pour éviter la compagnie des anges et des saints. Comme on peut exalter la tête, pour oublier tout le reste. Et tout le reste, pour oublier sa tête et la perdre.

La façon idéale de tomber dans l'incohérence, porte d'entrée sur la démence, c'est précisément l'incapacité, ou le refus, de tenir compte de l'ensemble qui donne leur sens, le bon sens, aux parties composant cet ensemble. C'est le propre des hérésies, de toutes les formes de l'extravagance, de sélectionner une partie du tout, puis de s'en faire un tout, un absolu.

Et la branche isolée, retranchée du tronc, devient bois mort, stérile et stérilisant. Par exemple, l'homme réduit à ses besoins économiques, ou à ses besoins de production et de reproduction, ou à son besoin d'appartenance à une culture, à une histoire, à un pays, à son pays. L'hérésie qui consiste à nier ces besoins ne vaut guère mieux. Les deux genres de mutilation se valent en efficacité stérilisante, asphyxiante.

Au début de son livre Orthodoxy qu'il écrit dans les années 1930, Chesterton signale que pendant des siècles on pouvait, du moins en Occident, partir de ce fait magistral, fracassant: la Chute de l'homme, le péché de l'homme. Pour chercher ensuite comment on pouvait le relever, le remettre debout, et le remettre en marche. La majorité des hommes, avec leur sens commun, admettaient alors l'existence du péché qui donne la mort.

Mais, constatait Chesterton, le péché est devenu un sujet de risée, autant, sinon plus, que la résurrection des morts qui provoqua l'hilarité des auditeurs athéniens quand saint Paul y fit allusion devant eux. Il est non moins certain qu'aujourd'hui à l'ONU, le réformateur qui parlerait du péché comme cause majeure des malheurs de la planète et de l'humanité, éveillerait les mêmes rires ou sourires de pitié bien informée, raffinée et informatisée.

Alors, quel autre point de départ choisir pour faire consensus, ou du moins pour rallier une majorité, sur une notion solidement admise? Chesterton proposait la folie. De son temps, si on ne croyait plus au péché, on croyait encore à l'existence de la folie, et on s'entendait encore pour dire que la folie est une catastrophe.

Dans son livre, Chesterton se proposait donc de passer en revue les grands courants de pensée de son époque, avec l'objectif de montrer en quoi ils couraient à la folie, comment ils l'attrapaient et s'y arrimaient pour en faire le moteur de leur pensée.

C'est grâce à ces grands penseurs qu'on a vu les inventions de ces Elohim, motorisées cette fois, traverser en trombe les plaines et escalader les montagnes de l'Europe, en vue « des lendemains qui chantent » Auschwitz ou les goulags. Relayées, plus tard, ces superbes idéologies folles, par le capitalisme scientifique sauvage, le FMI qui saigne à blanc les pays déjà exsangues, et par la Mondialisation des marchés qui mondialise tout, sauf le travail pour les travailleurs.

Chesterton convaincra-t-il ses contemporains plus que saint Jean Baptiste qui, lui, prêchait la conversion? Ni moins, ni plus.

Mais les générations ont passé depuis 1930. Et la notion du péché, du mal moral, est devenue une notion tout bonnement préhistorique. Parfois, on l'excave, pour alimenter des spectacles hauts en sons et lumière, comme les procès de Nuremberg, la guerre du Golfe, le tribunal international de la Haye, le procès de O.J. Simpson, de Milosevic et de Pinochet, ou la loi anti-Hell's Machines et Rock Joker's.

Mais dans ces circonstances solennelles, si les juges, les juristes, les avocats de la poursuite et de la défense, les accusés et la foule des spectateurs soulevaient dans ces débats la notion du péché, ils soulèveraient un « rire inextinguible » comme celui qui secouait autrefois le tribunal et les trônes de l'Olympe, demeure des dieux farceurs.

Si on fait semblant de croire qu'il y a encore des criminels, si même on fait mine de s'en indigner, de là à admettre que le crime soit aussi un péché, il y a une marge, océanique. Que bien peu se risqueraient à franchir. « Criminel, peut-être ; pécheur, sûrement pas! »

Pourquoi donc? Parce que, voyez-vous, s'il peut y avoir encore des crimes, il ne peut plus y avoir de péché. Et pourquoi donc encore? Parce que le criminel enfreint une loi humaine ; un pécheur devrait, lui, enfreindre une loi divine. Or, la loi humaine existe parce qu'il y a des hommes suffisamment éclairés et sains pour décréter, au nom de la tribu, que ceci est bien ou que cela est mal pour la tribu.

Une loi divine supposerait, elle, l'existence d'un Dieu suffisamment éclairé et moralement sain pour statuer sur le bien et le mal moral. Or donc encore, ce Dieu ayant perdu même le droit d'exister, comment diable lui reconnaître un droit quelconque à pratiquer le Droit? « Nos affaires d'hommes, nous les réglons entre hommes, comme des hommes, des vrais! »

Autrement dit, l'homme moderne, ton collègue et associé, s'arroge encore le droit de décréter qu'il y a encore des crimes et des

criminels, mais il interdit au Dieu préhistorique de dire qu'il y a encore des péchés et des pécheurs.

Reste la folie comme critère de discernement. Mais ce critère n'est-il pas devenu aussi insipide et inopérant que celui du péché? En 1930, Chesterton croyait qu'on pouvait encore s'en servir pour juger si une doctrine, c'est-à-dire un système de pensée et d'action, était folle à ligoter ou digne de confiance. Aujourd'hui, peut-on encore le croire?

Certes, un homme, dans ses relations avec lui-même et les autres, peut encore se demander en son for intérieur et dans sa chambre à coucher, si ce qu'il pense, dit ou fait, est sensé ou insensé. Mais s'il doit se prononcer publiquement sur des questions importantes, lui permettra-t-on d'affirmer que ceci est sensé et que cela ne l'est pas?

Pour lui donner cette permission, il faudrait qu'on admette généralement que la folie, ça existe, et que c'est une maladie suicidaire et homicide. Pouvait-on démontrer à l'intelligentsia européenne que le marxisme-léninisme-stalinisme-maoïsme était une folie aussi furieuse que le nazisme? Et toi, peux-tu démontrer aux raëliens que leur laboratoire d'Elohim, c'est un laboratoire dément? Et qui d'entre vous se serait senti de taille à convaincre les disciples de l'Ordre du Temple Solaire ou du Heaven's Gate que leur grand départ pour Sirius ou ailleurs en navette spatiale dans le sillage d'une comète, c'était une aventure aussi folle que tu le crois peut-être?

Convaincre un insensé qu'il est fou, n'est-ce pas aussi difficile que convaincre un singe qu'il est singe et fait des singeries? Si ton

collègue de travail, avant, pendant et après son *burn out* durement acquis en travaillant comme un innocent, se prend pour Dieu ou, plus modestement, pour Napoléon, Duplessis ou le cardinal Léger, quel argument lui apporteras-tu, assez fort pour ébranler sa conviction et le convaincre de sortir de sa cellule ronde hermétique et capitonnée, où il tourne obstinément en cercles vicieux?

Toi, tu es peut-être convaincu qu'il est fou raide, qu'il est urgent qu'il se donne du large et prenne le large. Mais le fou, lui, croit dur comme acier inoxydable que le plus borné, le plus fou des deux, n'est pas du tout celui que tu penses. Et je te plains, si tu t'obstines à déraciner chez lui cette certitude qui est le fondement même de son être éclaté, de sa folie existentielle.

Après des heures, des semaines d'argumentation serrée, tu verras que le résultat le plus net de tes efforts, c'est que tu as pris l'habitude toi aussi de tourner et de penser en rond.

Et ne trouveras-tu pas beaucoup (une majorité?) de tes collègues des sciences pures ou même des sciences humaines pour te prévenir que la folie, c'est sérieux, qu'on ne peut jamais savoir où ça commence, où ça finit, ni même où ça se tient? Et qui peut dire que l'univers mental d'un fou n'est pas plus juteux, coloré et « trippatif » que ton monde mental à toi, hein?

Bien. (Entendons-nous!) Et si, à l'échelle locale, régionale, nationale et internationale, tu vois la folie à l'oeuvre, encensée, honorée, glorifiée, hissée en tête des sondages d'opiniON et des palmarès, ne te sentiras-tu pas gêné de faire appel à ce qui te semble sensé pour endiguer l'Océan de la folie?

Pour qui te prends-tu, toi, pour prétendre qu'ON peut être fou? Quel poids a ton petit oui comparé au nON majoritaire? Pour prétendre qu'une chandelle a raison contre la nuit? Qu'une noisette a plus de poids de réalité et de saveur que les grandes oeuvres à la gloire du Néant? Qu'un carré de tulipes en couvre plus large que les espaces infinis des multinationales? Qu'une hirondelle fait le printemps, et qu'un duo de grive des bois et de fauvette est plus musical qu'une mélodie des Hell's Angels et des rockers puissamment électrifés?

Le péché de l'homme, la folie des hommes, il faudrait beaucoup d'aveuglement et de perversion pour ne pas les voir à l'oeuvre tout au long de l'histoire humaine. Et pour ne pas les voir à l'oeuvre dans le présent, et pour croire qu'ils n'ont pas un brillant avenir, il faut non moins de perversion et d'aveuglement. Pour ne pas voir le mal, il faut être profondément mauvais. Et pour ne pas voir la folie, il faut être consommé en folie, tout regarder à travers le microscope de la folie.

Un philosophe, assis dans sa hutte de branchage, ou l'ermite, juché au sommet de sa colonne dans le désert, pouvaient jadis voir et mesurer les espaces infinis où le mal et la folie se donnaient carrière. Il suffisait de réfléchir, l'espace d'un matin.

Aujourd'hui, quel philosophe ou guide des peuples serait assez téméraire pour se hisser au sommet de la Tour Eiffel, de l'Empire State Building, ou tout simplement sur le toit de sa maison, pour proclamer que deux et deux ne font pas trois ou neuf? Chesterton prévoyait que ce temps viendrait, et Baudelaire prédisait déjà que bientôt la grammaire serait aussi méprisée que l'intelligence. Les

deux espéraient qu'ils ne verraient pas ça de leur vivant. Nous, nous l'avons vu de notre vivant, mon frère.

Aujourd'hui, lire ton journal favori ou écouter les messages électroniques venus de tous les azimuts pour remplir la caisse vide de ta télévision et remplir les trous entre les messages publicitaires, cela peut te procurer une matière à réflexion. Peut-être pas plus riche que celle de l'ermite désertique, mais pour ainsi dire plus tangible, lancinante, obsessive et imposante. Si imposante qu'elle impose le silence, au sens où elle empêche le silence, tue le silence, et impose le règne du bruit affolant, qui affole, bref, qui rend fou, pour le dire sans détour fédéraliste, électoral ou homélitique.

Après coup, après que la folie a porté ses coups bas et produit ses fruits insensés, ON commence à voir que c'était fou. Et alors ON s'exclame: « Comment ça s'est fait qu'ON a pu penser ça, faire ça et laisser faire ça?! Où don qui étaient, les gens sensés?! »

Eh oui! ON s'indigne, après coup. S'indigner avant et pendant, autrement dit quand c'est l'bon temps, c'est manquer de tolérance et d'ouverture d'esprit. C'est se prendre pour un autre. Quel autre? Pour celui qui pense que si la folie existe, il est possible, et bien préférable, d'y penser avant de tomber dedans tête première.

Ce qui suppose que tu croies encore, entre autres choses sensées, à la règle de trois, et à la table de multiplication par deux. Ceux qui se contentent de dénoncer la folie après coup, lorsque le vent de l'opini-ON a tourné, font la preuve que leur dénonciatiON est fort sujette à cautiON. Elle n'a d'autre fondement que les sillONs du vent de l'opini-ON. Ce que Péguy a chanté en alexandrins carrés avec rime à la clé:

Seule vous le savez, nos révolutions
 Ne se mettent debout que quand le crime est fait.
 Quand le meurtre est acquis et quand il est parfait,
 Alors nous soulevons nos déclamations.

Tant que le crime est là, tant que le meurtre est maître,
 Nous couchons à ses pieds nos résignations.
 Tant que Satan est dieu, tant que Satan est prêtre,
 Nous plions à ses pieds nos génuflexions.

(Ève)

Tant que commerce des « nègres » favorise le mieux-être et la prospérité des marchands et des colons; tant que fument les fours crématoires embaumant l'Europe... ; tant que les goulags colonisent la Sibérie... ; tant qu'Israël colonise la Palestine et que nos Juifs de Montréal marchent vers Jérusalem... ; tant que les Serbes massacrent en ex-Yougoslavie et les musulmans au Darfour... ; tant que les belles grosses polyvalentes outremangeuses anONymes et les examens dits objectifs abrutissent tout un peuple... ; tant que se prépare et se commet le génocide au Rwanda, au Combodge, au Timor et au Zaïre... ; tant que l'alliance italiano-judaïco-hellénique-allophone canadien crie à notre racisme... ; tant que les conventions collectivistes imposent la loi du minimum... ; tant que le boucher Morgentaler... ; tant que Madame Daigle défile pour protester contre la violence après avoir fait évacuer son enfant par les avorteurs américains... ; tant que M. Bourassa professe que l'électricité suffit à faire de nous une « société distincte » comme celle du China Town et de Terre-Neuve... ; tant que M.

Chrétien chante solennellement en joual devant le Sénat de France: « Le Canada va rester ensemble! »... ; tant que les parents se cherchent de nouveaux « chums », et que leurs enfants du hasard se cherchent des parents identifiés comme tels... ; tant que le « T'sé zveux dire, stie » tient lieu de langue maternelle... ; tant que deux ou trois font n'oeuf... ; tant que l'odeur des défilés gays draine 400,000 sympathisants dans les rues de Montréal, de Toronto ou de San Francisco; tant que l'on tient à couronner le plus bel homme de l'année et la plus belle pin up de l'univers... ; tant que les grandes et moyennes puissances tiennent à faire l'étalage de leurs arsenal dissuasif lors de leurs grandes fêtes; tant que les Moboutou et Marcos, avec l'appui empressé et intéressé des « Grandes Puissances », se milliardisent à même leurs peuples raides pauvres... ; tant que l'on peut penser jeune en pensant Pepsi... ; tant que ton char consomme soixante kilomètres au gallon... ; tant qu'ON peut applaudir « nos » Expos made sur mesure in USA ; tant que « Ton histoire est une épopée » faite de ce genre de brillants exploits...

Bref, tant que tu dors du sommeil des cONs, la folie veille à ton chevet et te prend en charge à ton réveil. Et toi, tu prends ton char, pour aller chercher le nord, non pas à Val-d'Or, mais en Floride, dans les rues gaies de San Francisco, sur les plages précolombiennes d'Acapulco ou sur les plages pédophiles de la Thaïlande. À moins que tu ne sois déjà parti en navette spatiale pour les forêts vierges de Sirius. Bon voyage, quand même!

10. PEUPLE ÉLU . ET LA SUITE

Le premier homme était-il un Juif? Je ne serais pas surpris que les Juifs intégristes le pensent, comme d'autres pensent qu'il était un demi-Aryen ou un Américain.

Mais alors, s'il était juif, tous ses descendants, circoncis ou pas, seraient juifs? Ce qui poserait un sérieux problème d'exégèse aux rabbins de Jérusalem et d'ailleurs: sans la circoncision, un homme peut-il être un homme, un vrai, un descendant d'Adam? Est-ce l'acte de la naissance ou l'acte de la circoncision qui fait entrer un homme dans le club de l'humanité?

En novembre 1997, les rabbins d'Israël eurent à résoudre un tel problème d'exégèse et de conscience. Un Juif, venu du Canada multiculturel, je crois, voulait se marier en Israël selon le rite religieux juif. Oui, mais était-il bien circoncis? Il fallait vérifier. Seules les traces de sa circoncision attesteraient qu'il était un vrai fils d'Abraham et d'Adam.

Et comme ce bon Juif s'objectait à faire vérifier le bon état religieux de son pénis par un tribunal de rabbins, on était dans une impasse comme celle des territoires palestiniens occupés par les Israéliens et celle du tombeau d'Abraham occupé par les Palestiniens.

Si l'homme, le premier et tous les autres, a été créé « à l'image et à la ressemblance de Dieu », être Juif, Palestinien, Cayen ou Polynésien, n'entraîne pas de discrimination positive ou négative. Du moins, pour l'essentiel. La nourriture casher, le pagne ou le kayak ne sont ni plus ni moins importants que la jupette écossaise, la barbe mosaïque ou sikh, les yeux en amande, les nez épatés ou les bouches et omoplates en coeur.

La Bible ne laisse pas entendre qu'Adam était Juif. Quant à Abraham, « le père des croyants », nous savons par la Bible qu'il n'était pas juif. En conséquence, sa « semence » ne l'était pas non plus. Et pas nécessaire d'être propriétaire de son tombeau et de ses hypothétiques cendres pour le considérer comme son père spirituel. Les musulmans et les Gaspésiens chrétiens peuvent donc le revendiquer pour leur père, avec ni plus ni moins de raison que les Juifs.

Ce qui ne justifie ni les uns ni les autres de décharger leurs mitraillettes dans le dos des vivants, en hommage à Allah est grand, ou par respect pour les cendres d'Abraham et à la barbe de Moïse, comme le fit dans la mosquée d'Hébron, il y a quelques ramadans, ce bon juif extrapieux et superplus orthodoxe.

Le lendemain, il allait se cogner la tête sur le Mur des lamentations, non pas en signe de repentir, mais pour s'excuser auprès de Moïse et d'Abraham pour avoir tué seulement une cinquantaine de ces minables résistants à l'occupation de la Palestine. Et la conscience internationale, comme on l'appelle, ne vit là rien d'autre qu'une énième occasion d'inviter pieusement les Israéliens à la modération: « Nous vous prions humblement de ne

pas utiliser une violence plus grande que celle requise par les circonstances ».

La foi, toujours, partout, a donc besoin d'être défendue par la raison. Car toujours, partout, cette raison veut enfermer la foi dans ses moules, ou lui interdire de jeter un regard dans ses moules. Si on peut dire que tout homme a le devoir de vérifier de près la solidité des moules de l'athéisme, du matérialisme scientifique, prosaïque ou extatique, des partis et du Parti, des multinationales, du G8, des courtiers et des banquiers, du FMI et du OMC, le croyant a le même devoir de vérifier si sa foi est mise en boîte ou en fiole par les lubies et les moeurs des croyants illuminés.

Ce qu'ils ont fait faire à Dieu

Les Juifs ont fait dire à Yahvé qu'il leur avait dit d'exterminer hommes, femmes, enfants et bétail occupant la future Terre promise, pour y installer le peuple élu dans un environnement casher, propre propre, digne de Yahvé et des Juifs. Leurs prophètes ont essayé - mal leur en prit! - de leur faire comprendre que le Dieu des Juifs était aussi le Dieu des autres.

Ce que les premiers chrétiens eux-mêmes eurent du mal à digérer. Et lorsqu'ils commencèrent à comprendre, ils voulurent quand même garder la circoncision comme signe distinctif et indélébile des croyants. Il fallut le premier concile pour que la Pentecôte produise ce qu'elle avait promis: entre autres choses, libérer de la circoncision sanglante de la chair et de l'incirconcision légaliste du coeur.

Ces premiers chrétiens comprirent plus vite qu'ils avaient tout profit à se libérer des sacrifices de brebis et de boeufs et des pierres

du temple de Jérusalem. Aujourd'hui, le sang des animaux égorgés est considéré par la plupart des croyants pour ce qu'il est: un rite barbare qui fait injure aux animaux, aux hommes et surtout à Dieu.

Que Salomon ait fait égorger trois mille boeufs pour célébrer la dédicace de son temple ne prouve bien qu'une chose: que ce temple méritait bien d'être rasé. pour être remplacé par quelque chose de plus spirituel. Et si les Juifs orthodoxes d'aujourd'hui rêvent de détruire la mosquée trônant sur les ruines du deuxième temple pour y construire leur troisième temple qui accueillera le Messie gravissant les marches du temple sur un tapis rouge fait d'une rivière de sang de boeuf, cela aussi fait la preuve que l'homme doit rêver d'autre chose.

Vouloir rebâtir le Temple et, en attendant, se lamenter face au mur en ruines du deuxième, ce sont là des projets et des attitudes qui témoignent d'une conception étriquée et raciste de Dieu. Que tout Juif pieux et tout homme resté humain pleurent à Auschwitz, c'est un beau geste de fraternité. Et rien n'empêche que ce soit aussi un beau geste d'amour de Dieu et des hommes.

Mais si jamais son église paroissiale est détruite par le Ku Klux Klan ou les Rock Heavy Machine, et si la basilique de Saint-Pierre croule lors d'un bombardement ou d'un séisme, le chrétien des âges à venir aura peut-être quelque bonne raison de s'apitoyer devant ces ruines. Chose très certaine, s'il met un lien de nécessité entre ces édifices matériels et sa foi, c'est que sa foi repose sur l'archéologie et la minéralogie, bien plus que sur Dieu.

Les chrétiens qui ont vu un lien de nécessité entre l'Empire romain ou britannique et le christianisme, entre la royauté ou la

bourgeoisie et l'Église, entre le glaive des conquistadors et Jésus-Christ, pourraient voir aujourd'hui le même lien nécessaire entre les égorgeurs d'Allah et Allah lui-même. Tous ces gens ont vu ce qu'ils voulaient bien voir: un Dieu à la triste image et ressemblance de leur cupidité, de leur cruauté et de leur stupidité. Leur foi détraquée étouffait leur raison, et leur raison orgueilleuse et bornée, stimulée par leurs vices, étranglait leur foi.

La foi, comme tout le reste, a besoin du contrôle de la raison

La foi des croyants, même détraqués, est-elle à l'origine de tous les massacres? Il suffit de rappeler que César, pur athée, a massacré à loisir, qu'Hitler et Staline n'étaient pas des enfants de choeur, pas plus que ceux qui assassinent la nuit dans nos rues et ruelles, ou en plein jour dans les conseils d'administration de la United Fruit Company et autres multinationales, de la CIA ou de la maffia. Ici, la raison te dira encore que le foi n'est pas en cause, mais la froide lucidité anthropophage de l'homme.

La raison te dira aussi qu'il est pour le moins impertinent d'interdire à Dieu d'exister au nom de la raison, de la pureté et de l'autonomie de la race humaine, comme le fait l'athéisme militant. Ce dogme athée est le plus intransigeant et orgueilleux de tous les dogmes. C'est au nom de ce dogme que l'athée rejette tous les dogmes. Ce qui demande réflexion. La raison est justifiée de s'interroger sur le rôle qu'on veut lui faire jouer dans cette négation purement arbitraire érigée en dogme.

Les Juifs, peuple élu?

Cette même raison ne voit pas au nom de qui et de quoi on pourrait interdire à Dieu de confier un rôle particulier à un individu ou à un peuple. Une fois admise l'existence de Dieu, par définition radicalement différent de l'homme en intelligence, en puissance et en tout, il est bien raisonnable de lui laisser une marge de manoeuvre pour le moins aussi large que celle que l'homme se croit autorisé à se donner à lui-même quand il choisit une personne ou un peuple.

Après quoi, il reste à examiner à quelle fin la personne ou le peuple est choisi, de même que le bon ou le mauvais usage que ces élus feront de ce choix. Car tout est possible, ici comme ailleurs où la liberté de l'homme est engagée: le meilleur et le pire.

Que le peuple juif ait été choisi pour maintenir au milieu des hommes la plus haute idée qu'ils puissent se faire de Dieu, apparaît clairement, si on passe en revue les mythologies et les religions. Sans l'acharnement farouche, intransigeant et sauvage des Juifs à leur monothéisme, l'humanité aurait pris n'importe quoi comme Dieu, hier et aujourd'hui: les veaux, l'économie, les singes, la Bourse, les rats, le soleil, les superstars de la finance ou de la boxe, le CA animal ou le Surmoi diplômé, la race, ou tout bonnement « Être bien dans ma peau, j'adore ».

Cette conception de plus en plus purifiée de Dieu, les prophètes et une foule de Juifs pieux l'ont développée. Et c'est devenu le bien commun de tous les hommes. Ce n'est pas de l'archéologie, mais de la biologie spirituelle, une sève d'une étonnante fécondité. Le nier serait de l'aveuglement raciste ou du racisme aveugle.

Mais l'aveuglement et le racisme, on les trouve aussi chez « le peuple élu ». Les meilleurs des Juifs n'ont cessé de dénoncer cet aveuglement, cette réduction, cette mise en conserve de Dieu, cette commercialisation, cette Alliance prise comme un prétexte pour négliger l'essentiel, la charité, l'amour de Dieu et des hommes, au profit de la bagatelle pieuse et des mille clauses légalistes.

Comme aujourd'hui celle d'interdire au nom de Dieu la circulation des automobiles dans les rues de Jérusalem ou d'y photographier quoi que ce soit, le jour du sabbat. Ou l'interdiction faite à Dieu de guérir un malade le jour du sabbat. Ou la permission qu'on se donne de faire crucifier un innocent, pourvu qu'on descende son cadavre de la croix avant le début du saint sabbat. Et cette autre pratique non moins pieuse de laisser un blessé mourir le long de la route de Jéricho, pourvu que le blessé soit un Samaritain ... ou un Palestinien.

Nous n'avons fait qu'obéir aux ordres...

Qu'au nom de leur élection divine, les Israélites se soient crus autorisés à faire le vide des autres peuples pour coloniser la Terre promise, c'est une autorisation que se sont donnée beaucoup d'autres peuples, avant et après eux. Et pour les mêmes motifs criminels. Les nazis aryens, les Américains, les Romains, les Japonais, les Turcs et les Cambodgiens, les Russes et les Espagnols, les Serbes, les Indonésiens et les Hutus, entre autres, n'ont pas raisonné autrement

Certains, et c'est le cas tout particulièrement des Juifs, l'ont fait en justifiant leurs crimes et leurs génocides pieux par l'invocation de la volonté et de l'ordre exprès de Dieu. Mais leurs textes sacrés

justifiant ces holocaustes ont été écrits bien après ces pieux holocaustes. Et pas nécessaire d'être athée pour penser qu'alors le scribe juif inspiré s'inspirait de lui-même, plutôt que de Dieu. Il faisait intervenir Dieu, pour justifier sa propre inspiration et l'inspiration criminelle de ses ancêtres.

« Nous n'avons fait qu'obéir aux ordres », disaient aussi les têtes qui avaient inspiré et exécuté le génocide des Juifs dans les années 40. Tous les Juifs de la planète disent aujourd'hui que c'est là une excuse criminelle. Et pas nécessaire d'être circoncis pour le dire avec eux.

Mais si l'excuse d'avoir obéi aux ordres n'est pas valable pour les exécutants de la « solution finale », en quoi serait-elle plus valable pour les autres génocides, qu'ils aient été ordonnés par Yahvé, Staline, César, Himmler, les dirigeants d'Israël, le Congrès américain, John A. Macdonald, Eltsine, Milosevic ou Pol Pot?

Un certain Yahvé aussi abominable que criminel

Est-il blasphématoire de penser que si Yahvé a inspiré aux Juifs de passer au fil de l'épée ou du couteau, hommes et femmes, enfants et bétail des peuples vaincus ou à vaincre, ce Yahvé vaut en qualité divine le Dieu Allah qui inspire aujourd'hui ses pieux fidèles de passer au fil du rasoir ou aux dents de la tronçonneuse les hommes, les femmes et les enfants, s'ils ne portent pas la sainte barbe ou le voile d'Allah?

Un humain moyennement honnête ferait-il confiance à l'un de ses bons amis qui lui inspirerait d'aller égorger le voisin d'à côté pour occuper son terrain, sous prétexte que ce voisin cultive du

chiendent et des pissenlits, alors qu'on pourrait en lieu et place y cultiver des carottes, du muguet et des tournesols?

Et si c'était un Dieu qui te donnait un tel ordre, n'aurais-tu pas raison de le considérer encore plus criminel que toi? Car toi, il t'arrive parfois d'avoir envie d'en tuer un ou plusieurs, mais tu t'en abtiens, j'imagine, bien que tu ne sois peut-être pas encore consommé en vertu comme un Dieu se doit de l'être.

On pourrait dire, et on l'a dit, pour excuser Yahvé, qu'il donnait de tels ordres à son peuple élu « parce que ce peuple était encore grossier, charnel et sanguinaire ». Cette excuse, elle aussi, est criminelle. On n'éduque pas des gens sanguinaires en leur ordonnant de prendre assez souvent des bains dans leur propre sang et, de préférence, dans le sang des autres. Si eux, ils n'ont pas encore eu le temps de se dégrossir, de s'humaniser, lui, Yahvé, il a eu toute l'éternité pour le faire. Et je me crois autorisé à ne pas lui faire confiance à l'ère des avions, si, à l'âge des charrettes à boeufs, il avait les moeurs d'un SS, de Staline, de Pol Pot, d'Oussama ben Laden et de Karadzic réunis.

Ou bien ce Dieu avait des moeurs horribles, ou bien ses exécutants avaient des moeurs horribles. Que l'un fût divinement pieux, et que les autres fussent *cashèrement* fidèles, ne change rien à leurs moeurs barbares. La piété et la fidélité ne sont pas ici des circonstances atténuantes, mais doublement aggravantes.

Ou bien cette haine est à mettre au compte de Dieu, ou bien elle est à porter au compte de ses « élus ».

Si je la porte au compte de ses « élus », alors j'ai une explication sensée. Aussi sensée que si je mets au compte des Conquistadors ce qu'ils ont fait dans leurs colonies, et au compte des Américains ce qu'ils ont fait aux Amérindiens de leurs Middle et Far West. Sans oublier de mettre au compte en banque des colonisateurs blancs les profits qu'ils ont retirés en exploitant à la canne à sucre ou au coton les vingt millions de leurs esclaves « nègres ».

Et qui m'interdira de porter au compte de banque des nazis les revenus qu'ils ont tirés des dents en or scientifiquement extraites des futurs gazés d'Auschwitz, en disant qu'ils ne faisaient qu'exécuter les ordres venus d'en haut? Ce n'est pas le moment de porter ici des gants blancs ou une conscience internationale blanchie à la chaux diplomatique ou casher.

Mais si je porte ces bonnes actions juives, nazies, espagnoles, staliniennes ou américaines, au compte de Dieu, alors je peux m'interroger sur la valeur morale de ce Dieu. C'est non seulement une possibilité, mais un devoir.

Même quand tu fais alliance avec un homme pour aller à la chasse aux papillons, tu as vérifié au préalable, d'une manière ou d'une autre, si cet allié n'a pas la bonne habitude, dans ses autres loisirs, d'égorger des enfants avec un rasoir, et si par hasard il ne porterait pas ce rasoir dans la poche gauche de son pantalon quand il marche derrière toi au milieu des épervières et des marguerites, tout en portant aussi innocemment que Brassens un filet à papillons sur son épaule droite.

On trouve de tout dans la Bible

Un chrétien, dans son héritage judéo-chrétien, est donc confronté à ce Dieu Yahvé aux moeurs staliniennes. Dans la Bible, il y a tout autre chose que ce Dieu sanguinaire ; mais il y a aussi ÇA. Et ce ÇA pose problème.

Certains, comme Jack Miles, dans son livre Dieu. Une biographie, soutient que ce Dieu, bien que distinct de l'homme, a évolué comme tout homme le fait normalement. Et l'évolution normale de l'homme, c'est de passer d'une connaissance confuse de lui-même, et de ses instincts plutôt agressifs d'origine animale, à une meilleure compréhension de sa personnalité et à une meilleure maîtrise de ses instincts animaliers.

Dieu aurait évolué en ce sens, surtout à cause des résistances rencontrées chez son peuple élu. Il ne s'attendait pas à devoir traiter avec un partenaire aussi coriace. Les résistances de son allié l'amènèrent donc à s'interroger de plus en plus sérieusement sur ses propres instincts et sur sa façon d'agir.

Comme il était tout de même de bonne foi, il rajusta son tir, apprit à composer, à devenir de plus en plus raisonnable, à laisser de plus en plus de corde à son partenaire. Celui-ci en profita pour en faire de plus en plus à sa tête dure.

Au point que Dieu, au terme de son évolution biblique, en vint à la conclusion que le mieux à faire pour lui, c'était de ne plus intervenir pour donner des ordres à son peuple. Ce qu'il fit. Désormais, sa politique extérieure, comme celle d'un mari frustré, serait celle de la non-intervention et du silence. Il laissa donc son peuple élu en faire à sa tête. Ce que fit ce bon peuple, jusqu'à la catastrophe inclusivement.

D'après son biographe Jack Miles, Dieu aurait donc raté sa vie. Et Dieu seul sait maintenant ce qu'il fera de son éternité.

L'étude de Jack Miles n'étudie pas le Dieu de l'Incarnation. Elle se limite à l'étude du Yahvé des Juifs. Elle tient peu compte, même dans le Bible des Juifs, de livres comme ceux des psaumes, de la Sagesse ou des prophètes, qui présentent Yahvé autrement que comme un Dieu à la recherche de son Moi, jaloux, autoritaire, irascible et volontiers sanguinaire à l'égard des autres peuples, et même à l'égard de son peuple élu.

À l'émission Bouillon de culture, où l'on présentait cette biographie de Dieu, Bernard Pivot, très impressionné et même énervé, disait que cette étude ébranlait dans ses fondations, bouleversait de fond en comble, la conception que jusqu'ici l'on se faisait de Dieu. Pour un croyant judéo-chrétien, y avait eu l'avant Jack Miles ; il y aurait désormais l'après Jack Miles. Une révolution qui, semblait-il, éclipsait celle de la création et celle de l'Incarnation.

Les Juifs et les chrétiens pensaient avoir tout vu de Dieu, ou presque, et voilà que cette biographie de Dieu leur apprend brusquement qu'ils n'ont rien vu, ou presque. Et ce qu'ils ont vu, c'est précisément ce qu'il ne fallait pas voir. Ce qui demande encore réflexion.

Et l'une des premières réflexions à faire, c'est de se demander si cette thèse est bien une biographie de Dieu, ou tout bonnement une autobiographie de Jack Miles. Si c'est Dieu qui a évolué dans la prise de conscience de sa pensée, de ses paroles et de ses oeuvres, ou Jack Miles qui a fait un bon bout de chemin dans la prise de

conscience de sa propre évolution, en prenant pour prétexte celle de Dieu.

Ce qui me rappelle une anecdote que raconte Chesterton dans The Everlasting Man:

L'une de mes premières aventures, ou mésaventures, de journaliste, c'est un commentaire fait sur Grant Allen, qui venait d'écrire un livre sur L'évolution de l'idée de Dieu. J'avais fait remarquer qu'il serait beaucoup plus intéressant si Dieu écrivait un livre sur l'évolution de l'idée de Grant Allen. Et je me souviens que l'éditorialiste s'était objecté à cette remarque, en disant qu'elle était blasphématoire ; ce qui, évidemment, me parut plutôt amusant. Le comique de la chose, c'était, bien sûr, qu'il n'avait jamais porté attention au titre du livre qui, lui, était réellement blasphématoire. Ce titre, traduit en anglais, voulait dire: « Je vais vous montrer comment la notion insensée de l'existence de Dieu a progressé chez les hommes » . Ma remarque était pleine de piété et d'à propos: elle proclamait l'existence d'une intention divine jusque dans ses manifestations apparemment les plus obscures et dénuées de sens.

Ce jour-là, j'appris beaucoup de choses, y compris le fait qu'il y a un phénomène de pure acoustique dans beaucoup de ces espèces de révérences agnostiques. L'éditorialiste n'avait pas vu ce fait, parce que, dans le titre du livre, le mot le plus long venait au début et le mot le plus court, à fin ; alors que, dans mon commentaire, le mot le plus court venait au

commencement et provoquait chez l'éditorialiste une espèce de choc.

J'ai observé que si, dans une même phrase, vous mettez un mot comme Dieu avec un mot comme chien, ces mots abrupts et anguleux affectent les gens comme des balles de pistolet. Que vous disiez que Dieu a créé le chien, ou que le chien a créé Dieu, ne semble pas en cause: à leurs yeux, ce ne semble être là qu'une de ces stériles disputes entre théologiens trop subtils. Mais dès lors que vous commencez votre phrase avec un long mot comme celui d'évolution, tout le reste passera sans difficulté. Tout probablement, l'éditorialiste n'avait pas lu le titre au complet, car c'était un titre passablement long, et il était un homme passablement occupé.

Si la remarque est valable pour le mot évolution, elle l'est tout autant pour le mot biographie. Si tu annonces à ton lecteur qu'il va lire une biographie de Dieu, tu le mets dans l'heureuse obligation de s'attendre à ce que le personnage, vu sous l'angle de la biographie, devra fatalement évoluer de sa naissance à sa mort. Qu'il ait trouvé le titre de son livre avant de l'écrire ou après l'avoir écrit ne change rien à l'intention de l'auteur ; mais elle change la vision de son lecteur.

Que Jack Miles connaisse toutes les langues anciennes du Moyen-Orient et qu'il s'appuie sur une étude très scientifique et apparemment objective des textes bibliques, ne dispense en rien le lecteur d'avoir lui aussi le sens critique, avec ou sans l'aide des langues anciennes ou modernes. N'importe quel biologiste ou

astrophysicien pourrait te démontrer, preuves scientifiques à l'appui, que ce que tu pensais être jusqu'ici, n'a pratiquement rien à voir avec ce que tu es réellement. Tu pourrais alors subir une évolution, accélérée en révolution.

Reste à savoir si ta révolution serait aussi objective, lumineuse et progressiste que celles du nazisme, de Hitler et de Staline, des Khmers rouges, de Luc Jouret ou de Morgentaler, qui tous proposaient une vision toute nouvelle, révolutionnaire, de l'Homme et de toi tout particulièrement.

Jack Miles admet volontiers qu'on puisse étudier la Bible en adoptant une tout autre méthode que celle de la biographie de Dieu pris comme personnage littéraire. Il n'empêche que sa méthode l'amènera à vouloir faire entrer Dieu dans sa méthode, pour que la méthode donne les résultats escomptés au départ.

Et si toute bonne biographie présente fatalement les hauts et les bas du personnage mis en scène, et se termine fatalement par le silence qui suit sa sortie de scène, il était fatal que le personnage Yahvé, tout comme le tien, passe par plusieurs états d'âme plutôt contradictoires au cours de sa vie divine et soit réduit au silence quand tombe le rideau.

Yahvé aurait peut-être pu choisir une autre sortie que celle du silence, mais la Bible, d'après la lecture linéaire, chronologique, qu'en fait Jack Miles, ne nous parle que de cette sortie silencieuse, après nous avoir présenté un Dieu improvisant sa vie, ses états d'âme et ses réactions, au fil des réactions imprévues des autres acteurs de la pièce, le peuple juif en l'occurrence.

Et puisque la biographie évolutive de Dieu s'appuie sur ses états d'âme successifs tels que consignés dans la Bible, je prends ici, entre mille disponibles, une des interprétations que fait Jack Miles de ces états d'âme divins:

« Le SEIGNEUR Dieu fit pour Adam et sa femme des tuniques de peau dont il les revêtit. » Comment entendre ces mots, sinon comme l'expression d'un regret de son regret? Après avoir promis Ève aux douleurs de l'enfantement, et Adam au labeur des champs, pourquoi leur épargner maintenant la gêne de faire leurs vêtements? Pourquoi, sinon parce que, pour parler très simplement, il a du remords?

Peut-être. Mais, « pour parler très simplement », je ne dois pas être le seul à voir qu'il y a ici au moins une autre interprétation possible, probable, et probablement plus juste.

Une mère ou un père, après avoir puni leur enfant, un médecin après avoir « puni » un patient, pourront avoir des gestes qui ressemblent à celui du SEIGNEUR Dieu ici. « Pour faire passer la pilule », comme ils se disent intérieurement. Parce qu'ils auront du remords d'avoir donné la fessée, ou prescrit et pratiqué l'amputation d'une jambe? Le remords est-il la seule explication plausible à leur geste de « réconciliation »? Et, dans la plupart des cas, est-ce vraiment une explication plausible?

Biographie de l'homme préhistorique

J'ai déjà lu une autre biographie portant sur un autre personnage mystérieux: le fameux homme préhistorique. Dans Clefs pour la poésie, les deux auteurs sérieux, Yves Peres et Day

Lewis, avaient longuement étudié les états d'âme des hommes préhistoriques, à la recherche d'une clef expliquant comment diable était née la poésie. Et eux aussi en étaient arrivés à une hypothèse, « la seule possible ».

Notre mot poésie vient d'un mot grec qui signifie à la fois faire et créer. Et si nous cherchons comment apparurent les premiers poètes, l'hypothèse la plus vraisemblable est qu'ils ont été empêchés de fabriquer des objets utiles comme leurs compagnons, et qu'ils furent amenés à découvrir quelque autre moyen de manifester leur instinct créateur et de venir en aide à leurs camarades.

Eh! bien, qu'est-ce qui a pu empêcher ces hommes de prendre une part normale à la vie de la communauté? Il n'y a qu'une réponse possible: ils n'avaient pas la vigueur physique nécessaire. Seuls les hommes les plus robustes pouvaient espérer survivre en luttant contre les rigueurs du climat et la férocité des bêtes. Un homme mutilé à la chasse, par exemple, un aveugle ou un infirme de naissance, étaient inutiles à la communauté, peut-être un fardeau ou un danger pour les autres. Mais ces gens-là désiraient vivre tout autant que les autres ; et pour justifier leur existence, ils inventèrent une nouvelle façon d'être utile ; ils n'étaient pas assez forts pour chasser, pour fabriquer des objets, pour travailler la terre ; aussi firent-ils, à la place, des « images » des choses ; ils gravèrent la forme des bêtes fauves sur les parois de leur caverne ; ils composèrent des récits de chasses victorieuses, et des incantations magiques pour régler l'action du soleil, de la pluie, pour obtenir une bonne moisson. Ce faisant, ils firent naître une puissance nouvelle: la faculté d'imaginer.

Donc, quand tu te demanderas pourquoi diable Shakespeare eut un jour l'idée d'écrire de la poésie, pourquoi Léonard de Vinci et Picasso ont décidé de faire de la peinture, tu sauras désormais que la « seule réponse possible », c'est qu'ils étaient des handicapés, mais voulaient tout de même se rendre utiles aux autres membres de la tribu plus costauds, et, en conséquence, plus pratiques-efficaces-rentables. Tu en apprends des choses sur les hommes préhistoriques et sur tes contemporains, en lisant les auteurs sérieux!

Jack Miles, lui, adopte ici la seule hypothèse du remords. Il a besoin de ce remords de Dieu pour étayer sa thèse que le SEIGNEUR Dieu est un personnage qui fait souvent un ou cent pas en arrière, parce qu'il s'est trompé de direction, ou parce qu'il change d'idée en cours d'exécution, ou parce qu'il prend soudainement conscience d'avoir été le mauvais jouet de ses impulsions mal contrôlées, ou tout bonnement parce qu'il a décidé de boire désormais son lait, où, quand et comme ça lui plaît.

Beaucoup d'autres biographes préhistoriques aiment nous interpréter les émotions et les intentions des peintres qui ont décoré les grottes préhistoriques. Et, à partir d'un fémur daté d'un million huit cents ans au carbone 14, ils reconstruisent la psychologie et la religion de son propriétaire, ainsi que celles de l'ours qui a sûrement dévoré ce qui entourait ledit fémur. Mais il vaudrait mieux pour toi que leurs savantes conclusions te laissent perplexe, rêveur, ou que, tout bonnement, elles cultivent en toi le sens du ridicule, c'est-à-dire le sens du bon sens.

On nous montre, à l'émission Les mystères de la Bible, un archéologue biblique qui découvre, sur les bords du Lac de Tibériade, une barque assez bien conservée. Et il se demande, rêveur: « Ne serait-ce pas là la barque dans laquelle Jésus est monté avec ses disciples? » Tout de même, il n'ose pas conclure, lui, mais se contente de dire: « C'est là un autre des nombreux mystères de la Bible. » - Peut-être, peut-être », réponds-tu sans remords.

Ce qui ne devrait pas t'empêcher de te poser une autre question plus utile: « Vaut-il vraiment la peine de fouiller les bords du Lac de Tibériade, du Fleuve Saint-Laurent, voire même le fond de ta cave ou le fin fond de ton grenier, pour en exhumer des choses étranges, des artefacts, des pièces d'archéologie, dont la plupart te plongeront en plein mystère? Vaut-il vraiment la peine de quitter ceux qu'on aime pour aller faire tourner sur ton nez ce genre de ballons mystérieux en forme de fémur ou de barque, partout où la chance te permettra d'en découvrir? »

J'aimerais connaître ta réponse, pour savoir si tu es aussi responsable de toi-même que ton lointain ancêtre l'était de son fémur, et si je peux monter en canot avec toi, même par temps calme.

J'aimerais aussi que Jack Miles se pose sur Dieu, ou pose à Dieu, le genre de questions que se posait Jésus quand il voyageait en barque avec ses disciples, ou que Marie de l'Incarnation se posait en traversant l'Atlantique. Certes, un savant doit se poser beaucoup de questions ; un homme ordinaire aussi. Mais un choix s'impose, parce que la vie est brève, et aussi parce que les inutiles questions-ballons sont pour le moins aussi nombreuses que celles utilisées par

les savants qui lancent leurs ballons à réponses multiples pour alimenter leurs sondages d'opinion et en même temps pour mousser les subventions nécessaires pour leurs travaux de recherche.

Il est maintenant « scientifiquement prouvé », comme on dit, que les hypnotiseurs et les psychologues peuvent, avec leurs questions et surtout avec leurs réponses, martelées à satiété et beaucoup plus, te convaincre, que tu le veuilles ou non, que dans le passé tu as fait ceci ou cela, et avec telle intention ; que dans le présent, que tu le veuilles ou non, tu as telle ou telle intention ; et que dans le futur tu feras ou ne feras pas ceci ou cela, et que tu le feras avec cette intention-ci, mais pas avec celle-là.

Penses-y, la prochaine fois que tu auras encore l'intention de te faire hypnotiser, de consulter l'astrologue Jojo ou ton psychiatre qui n'entend pas à rire, mais qui peut fort bien se moquer de toi comme de l'an quarante ou quarante mille avant Jésus-Christ.

Il est non moins « scientifiquement prouvé » que toi ou moi, ou n'importe qui d'aussi sensé, si on peut nous amener, par une « méthode scientifique » quelconque, à nous répéter cent fois par jour: « Je suis un autre », nous finirons, un jour ou l'autre assez prochain, par nous prendre pour un autre: Elvis Presley, Napoléon, le Cardinal Léger, ou « le père des peuples ». Et nous ne manquerons ni d'admirateurs ni d'adeptes fervents. Si c'est cela que tu ambitionnes, vas-y. Et un jour, ce sera sûrement ton tour. Surtout si on t'a déjà convaincu que tu as un tempérament de « battant ».

Est-ce Dieu qui est horrible?

Même après la biographie de Jack Miles, on peut donc légitimement se demander si la cruauté et le racisme dont témoigne la Bible, témoigne contre Dieu ou contre les Hébreux. « Les peuples horribles se donnent des dieux horribles », a dit C.S. Lewis. Les peuples, et aussi les individus. Des conceptions horribles de Dieu, vous en trouverez abondamment chez les croyants, et aussi chez les incroyants.

Nos athées québécois Yvon Deschamps et Michel Tremblay se font de Dieu une représentation aussi horrible que celle des conquistadors ou des égorgeurs d'Allah est grand. Et en écoutant les conversations de tavernes ou de salons distingués, tu obtiendras des renseignements de première main sur la conception horrible de Dieu et de l'homme que se font beaucoup de tes contemporains pourtant civilisés et aussi bien diplômés que les cadres d'Hydro-Québec encadrés par Jo Di Mambro et Luc Jouret ou les Elohim de Raël. Ces documents te fournissent aussi des renseignements précieux sur la biographie spirituelle évolutive de ceux qui te les fournissent.

Les Hébreux, peuple élu, étaient-ils un peuple cruel? Leur histoire sainte ne permet pas de douter qu'ils l'étaient tout autant que tout autre peuple passé, présent et à venir. Ni plus, ni moins que les Israéliens d'aujourd'hui, les marchands d'esclaves des grandes puissances chrétiennes ou islamiques de jadis, ou même que les Américains d'aujourd'hui, pourtant reconnus et admirés comme les gardiens des vertus morales planétaires (c'est pourquoi il y a six millions d'Américains en prison?), du Père Noël Coca-Cola et du pétrole. N'étaient-ils pas élus, ces Hébreux? Ni plus, ni moins que

les Cambodgiens au gracieux sourire de lotus, les Serbes vénérateurs des saintes icônes, les Rwandais et les anciens Sioux, Chéyennes ou Apaches du Middle West et leurs assassins.

Et chez tous ces peuples, tu trouves des gens aux conceptions horribles, et d'autres gens aux conceptions moins horribles, voire honnêtes, humaines, tout bonnement bonnes. Pour apprécier un individu ou un peuple, tu dois donc chercher à voir ce qu'ils ont d'horrible et ce qu'ils ont d'admirable. Si tu cherches uniquement l'horrible, tu peux être sûr que ta recherche sera très fructueuse. Et quand, à la fin de ta vie de recherche, tu remettras à la postérité ton rapport extrêmement bien documenté, tu auras pourtant la certitude que dans ce domaine tu n'as fait que signaler des pistes pour d'autres chercheurs à venir et mieux équipés.

Si c'est plutôt le moins horrible ou l'admirable qui te passionne, tu feras une récolte non moins abondante.

En privilégiant un angle de vision qui annule ou fait abstraction de la vision de l'ensemble, on dénature cet ensemble. Seule une vision globale permet de rendre justice aux détails aussi bien qu'à l'ensemble. Si tu étudies l'homme en te limitant à ses racines raciales, ou à ses besoins économiques, ou à ses relations sociales, ou à ses relations sexuelles, tu obtiens une caricature de l'homme: l'homme aryen, l'homme économique communiste, l'homme rouage de la société de production et de consommation, ou tout simplement l'homme rouage de son sexe et fier de participer aux Olympiades Gay.

Le Dieu de la Bible peut être soumis à la même vision en entonnoir, celle du microscope, celle des spécialistes des différents champs (ou camps) de concentration. Tu creuses ton puits à la verticale, ou tu fais entrer tout l'horizon dans le champ de vision de ton pipeline. Ta recherche scientifique aura pu te fournir une imposante documentation « objective » sur l'économie babylonienne, égyptienne, inca, polynésienne ou martienne.

Pourtant, l'homme réel, préoccupé d'économie, mais aussi, surtout, de bien d'autres choses plus importantes à ses yeux, t'échappera, sinon totalement, du moins pour l'essentiel. Mais avec le célèbre professeur Cocon de Prévert et les célèbres professeurs qui analysaient l'homme avec la grille scientifique nazie ou stalinienne, ou celles du FMI ou de l'OMC, tu pourras dire: « Mes calculs sont justes ; donc, ce sont les lièvres (ou les hommes) qui sont faux. »

Les « spécialistes » les plus pointus en arrivent très souvent à ces conclusions largement ouvertes sur l'absurde. Et toi, qui n'es pas spécialisé en calcul, on te dira de t'acheter une calculatrice et d'apprendre à regarder les lièvres, l'homme ou Dieu, sous le seul bon angle pointu de la spécialisation. J'exagère. Un peu. Beaucoup moins, en tout cas, que les spécialistes en fermentation dans leur cocon hermétique, c'est-à-dire sans porte de sortie ni soupape de secours.

Cela dit, on peut dire sensément, il me semble, que ce qu'il y a d'horrible en Yahvé est à porter au compte de ses fidèles. Les Juifs ont fait porter à Dieu ce qu'ils portaient dans leur propre coeur. Ils

lui ont fait dire ce qu'ils voulaient bien entendre. Ils lui ont fait faire ce qu'ils avaient fait, faisaient ou voulaient faire.

Ils méprisaient et haïssaient les Moabites, les Assyriens, les Cananéens ou les Philistins, tout comme les Israéliens pieux de Jérusalem ou de Montréal méprisent ou haïssent, au nom du même Yahvé, les Palestiniens ou Québécois d'aujourd'hui. En conséquence très logique à leurs yeux, ils ont fait dire à Dieu que lui aussi méprisait et haïssait tous les autres peuples, y compris les Québécois francophones à venir.

Je me crois donc autorisé à faire un discernement dans la Bible, comme partout ailleurs, entre la part de Dieu et la part de l'homme, sans oublier la part du diable. Entre les crimes de David et les bonnes actions de David. Entre la spectaculaire sagesse de Salomon et son non moins spectaculaire bordel multiculturel, multidisciplinaire et multireligieux. Entre Isaïe et les deux rois Hérode, voyez-vous. Entre la tendresse de Tobie et d'Osée et les invitations au djihad de leurs contemporains. Entre le Dieu murmurant au coeur des psalmistes et le Dieu ébranlant le Sinaï. Entre le Dieu faisant sauter Israël enfant sur ses genoux et le tenant pressé tout contre sa joue, et le Dieu ordonnant de passer au fil de l'épée les enfants des « races impures », indignes de la circoncision. Entre l'ouverture d'esprit et de coeur du livre de Jonas et la fermeture d'esprit du Lévitique ou du Livre des proverbes à la queue leu leu, et la fermeture de coeur imprimée dans beaucoup d'autres textes bibliques non moins mal « inspirés ».

Je fais ce discernement, en attendant qu'on me prouve que je n'ai pas raison de le faire, sous prétexte que je dois respecter Dieu et respecter tout ce qu'on lui a fait dire ou faire.

Je trouve donc dans la Bible, parallèles ou mêlés aux courants troubles, bourbeux et ensanglantés, des courants d'eau pure et bonne à boire. Des eaux pures et vivifiantes, comme on n'en trouve nulle part ailleurs. Un Dieu, pur comme il n'en existe aucun autre. Et d'une pureté qui n'a rien à voir avec la stérilisation, l'évanescence indéfinie, la réduction à l'état de théorème ou de syllogismes bien huilés. Un Dieu sensible au coeur. Et le coeur est aussi réel qu'un théorème ou une belle équation algébrique purifiée de toute sensibilité, d'imaginaire et de vie.

Cette eau pure se trouve dans toute la Bible, de l'Éden jusqu'à la ruine de Jérusalem, sous forme de source, de filet d'eau et parfois de torrents et de fleuves.

En même temps, on peut dire qu'il y a eu purification de cette eau. Par exemple, les Juifs les plus sensibles à Dieu, comme d'ailleurs tout chrétien qui évolue normalement, ont pris une conscience de plus en plus vive que ce Dieu était le Dieu de l'Amour. Ce qu'il souhaitait avant tout, c'était la pureté du coeur, et non la pureté de la race, du prépuce, des mains et des cruches.

Le Dieu d'Isaïe et des autres prophètes bien inspirés, croyait et disait, avant Jésus, que la circoncision du coeur était de beaucoup plus importante que la circoncision du pénis. Que la femme non circoncise pouvait aimer Dieu d'un amour aussi pur que son mari en règle avec la circoncision. Qu'adorer Dieu en son coeur était plus utile que se rendre au temple pour l'adorer. Que le temple du

coeur était plus sacré que les Saints Temples de Salomon et d'Hérode. Que des égorgements de brebis, de colombes et de boeufs ne pouvaient en rien purifier un coeur orgueilleux, cupide, débauché et cruel. Et que Dieu avait en horreur ces horreurs.

En même temps que d'autres Juifs continuaient de penser que c'était très bien de vendre et d'égorger des boeufs dans le Temple, et qu'on pouvait assassiner un innocent, pourvu que, avant et après, on se soit pieusement lavé les mains à l'eau pure, et la conscience à l'hypocrisie casher. Et pourvu qu'on descende son corps de la croix avant le début de la Pâque.

Le Christ est le couronnement de cette ascension vers un Dieu purifié. Couronnement de cette lente et pénible montée de l'âme qui s'arrache à une conception asphyxiante de Dieu, et qui libère à la fois le « peuple élu » et tous les autres peuples. Avec lui meurt la religion charnelle et raciste. La religion de la Loi fait place à la religion de l'Amour. Le Dieu d'un peuple devient le Dieu de tous les hommes.

Le Dieu Yahvé apparaît enfin tel qu'en lui-même, tel qu'il a toujours été, si on le débarrasse de tous les vices, leurs vices, que les hommes lui avaient gratuitement prêtés.

Contrairement à ce que pense Jack Miles, ce n'est pas Dieu qui a eu besoin des hommes pour se découvrir de plus en plus lui-même. Ce sont les hommes qui ont eu besoin de lui pour le découvrir tel qu'il est éternellement, et aussi pour découvrir qui ils sont eux-mêmes dans le temps, et tels qu'ils pourraient et peuvent être, dans le temps et pour l'éternité.

Le Messie tel que rêvé

Il est beaucoup question du Messie dans la Bible. Et la conception qu'on s'est faite de lui illustre bien la conception qu'on se faisait de Dieu. Ici encore, on peut dire que les Juifs ont rêvé d'avoir un Messie à leur image et ressemblance, plutôt qu'un Messie à l'image de Dieu.

Tous les peuples, à un moment ou l'autre de leur histoire, ont rêvé d'un envoyé, d'un libérateur, d'un Messie. Que ce Messie fût Genghis Khân, Attila ou Gandhi, George Washington, Churchill, Hitler, Billy-Two-Rivers ou Galganov. Le Canada anglais a vu en Trudeau et Chrétien des messies capables de « remettre le Québec à sa place ». Et ce n'est pas Stéphane Dion qui croira indigne de poursuivre leur oeuvre messianique.

Mais on peut dire que le peuple juif a cultivé le culte du Messie avec une insistance toute particulière. Ce qu'ils ont souhaité, tout au long de leur longue histoire, c'est un Messie temporel qui ferait la guerre aux autres peuples impurs, les vaincrait, les exterminerait ou les réduirait en servitude, aménageant ainsi une Terre promise casher, où Yahvé pourrait venir prendre son repos en toute tranquillité parmi des gens bien.

Ils en rêvent toujours, et leur vision du Messie est toujours aussi terre à terre, charnelle, matérialiste, qu'au temps de leur splendeur. Et si leur vision du Messie a peu évolué, on peut en conclure que leur vision du Dieu qui leur enverrait ce genre de Messie n'a pas de quoi réjouir les autres peuples « non élus », c'est-à-dire tous les autres, voués à la réprobation. Les autres peuples pourront sans doute venir à Jérusalem pour adorer l'Éternel dans

son troisième Temple, mais à la condition de reconnaître que les grâces de l'Éternel se répandent d'abord en torrents impétueux sur Israël, pour, ainsi « purifiées », se diviser en rigoles irriguant les peuples « non élus ».

En somme, les autres peuples pourraient venir prier à Jérusalem le Dieu des Juifs, à peu près aux mêmes conditions que les Palestiniens d'aujourd'hui peuvent venir travailler en Israël. La télévision nous informe assez bien de ces conditions.

Suffisamment, en tout cas, pour savoir que si jamais l'Éternel donne aux Israéliens pieux le Messie dont ils rêvent, toi et moi prendrions une sage décision en décidant de prier désormais l'Éternel dans notre chambre ou n'importe où ailleurs, plutôt que dans le troisième Temple de Jérusalem où prêcherait un Messie du genre Khomeini, Mordecai Richler, Galganov, Morgentaler ou Nikel Hamelinne.

Le Messie réel

L'étonnant, le prodigieux, le miraculeux, c'est qu'à travers ce peuple « à la nuque raide », au cœur incirconcis, matérialiste et borné, peuple à la fois extrêmement brillant et spectaculairement aveugle, Dieu ait pu préparer l'avènement de son Fils qui serait le vrai Messie des Juifs et de tous les autres. Un Messie qui incarnerait, au sens strict, ce que les prophètes et les âmes juives les plus pures avaient pu désirer.

Son royaume serait celui de l'amour, offert à tous, sans limitations de frontières ou de races, sans puissance temporelle, accueillant tous les hommes et plus particulièrement les petits, les humbles, les pauvres, les malades et les malheureux, tous ceux que

tiennent pour inutiles les Puissances et surtout les Grandes Puissances. Un Messie assumant la race juive, mais aussi tous les autres hommes, puisqu'il serait l'Homme.

D'autant plus humain qu'il naîtrait d'une race humaine aussi profondément rebelle et méchante que toutes les autres, et qu'il serait reçu par tous les hommes ni mieux ni moins bien que les siens n'avaient traité son Père. On continuerait à tuer ses envoyés, comme les Juifs avaient tué tous leurs prophètes, de préférence à Jérusalem, leur ville sainte. Jusqu'à la fin des temps, il serait scandale pour les Juifs et folie pour beaucoup de non-Juifs.

Péguy a pu dire que ceux des païens qui étaient d'une admirable droiture morale n'ont pas eu le Dieu qu'ils méritaient, alors que nous, nous ne méritons pas le Dieu que nous avons. Si c'est vrai des païens et des chrétiens, c'est aussi vrai des Juifs. Jésus dira à ses concitoyens que ceux de leurs ancêtres qui étaient justes ont désiré voir et entendre ce qu'eux ils voyaient et entendaient: le Verbe fait chair, l'Emmanuel, Dieu parmi les hommes, Dieu fait homme.

Ce que ces justes voyaient et entendaient de Yahvé avait de quoi les réjouir et en même temps les laisser parfaitement insatisfaits. Ceux qui n'étaient pas justes et n'étaient pas intéressés à l'être, avaient aussi de bonnes raisons d'être insatisfaits. Mais eux, ils auraient dû être insatisfaits d'eux-mêmes et de ce qu'ils voulaient voir et entendre de Dieu, en lui réclamant un Messie à la poigne de fer, à l'épée haute et utilisant les autres peuples comme marchepied ou escabeau pour ses pieds et surtout pour les leurs.

Ces justes et injustes de l'Ancienne Alliance ressemblent étrangement, sans distinction de races, aux justes et aux injustes qui voient et entendent aujourd'hui le Verbe incarné. Car, tout de même, on peut le voir, si on ne se fait pas aveugle volontaire ; et on peut l'entendre, si on ne se fait pas sourd volontaire. « Dieu n'est pas aimé », gémissait une sainte. Aujourd'hui, une sainte israélienne, québécoise, rwandaise, cambodgienne, palestinienne ou serbe, a d'aussi bonnes raisons de gémir. Sur elle-même, sur les siens, et sur tous les autres.

Ce qui veut dire que, jugées au critère de l'essentiel, celui de l'amour de Dieu et des hommes, toutes les races ont de très bonnes raisons de gémir. Toutes élues, toutes appelées à aimer Dieu et les hommes. Et toutes répondant, tantôt, un peu, tantôt passablement, et tantôt par: « À mort! À mort! Crucifiez-les! » Parfois, à la suite d'un procès bidon ; le plus souvent, sans aucune forme de procès. Il y a de quoi gémir, mais pas en priorité au pied du Mur des lamentations, mais au pied de la croix des crucifiés et de tous ceux qu'on traite comme on traite ceux parqués derrière les barbelés de la bande de Gaza ou étranglés dans les filets des multinationales.

Libération sans cesse à recommencer

On comprend aussi que les saints et les mystiques, à l'intérieur de la Nouvelle Alliance dans le Verbe incarné, aient à faire le même travail de libération et de purification qu'ont fait les prophètes et les mystiques de l'Ancienne Alliance. Toujours, partout, c'est l'essentiel qui est le plus menacé, qui est le plus bafoué, par les individus et par les peuples. Toujours, partout, s'impose le besoin de

renouveau, c'est-à-dire de changer l'homme en profondeur. Et le renouveau n'a jamais fait défaut.

Mais tantôt, c'est un renouveau qui a pour objectif d'éliminer l'essentiel ; tantôt, le rénovateur croira que, pour obtenir l'essentiel, il faut multiplier les clauses de la Loi. Tantôt, on coupera le pommier pour planter à sa place le poteau en acier poli ou en béton armé de l'athéisme, du nazisme, du stalinisme ou du capitalisme. Tantôt, on suspendra au pommier quantité de gadgets ronds en plastique rouge, en croyant stimuler par là la sève du pommier à pommes rouges.

L'athée devrait sentir le besoin urgent de regarder son poteau, pour ainsi se rendre compte qu'il s'agit bien d'un poteau stérile. Le croyant doit éprouver un besoin non moins urgent de regarder son pommier, pour vérifier quel genre de choses rondes sont suspendues à ses branches et quelle sève coule sous son écorce.

C'est beaucoup demander à l'athée de regarder assez longtemps et attentivement son poteau pour en arriver à la conclusion parfaitement rationnelle qu'il s'agit bien d'un poteau stérile, promis au néant ou au recyclage écologique.

C'est également beaucoup demander à un croyant de regarder assez longtemps et attentivement son pommier pour constater quelles pommes sont des pommes et quels gadgets ronds de plastique rouge ne sont pas des pommes.

Ces deux opérations supposeraient que l'on donne priorité à l'essentiel. Ce qui est beaucoup demander à des hommes longuement et durement entraînés à courir après les « affaires courantes ». L'essentiel, lui, est urgent, mais il ne court pas à

l'horizontale de par les rues, ni à la verticale pour grimper les barreaux de la gloire. C'est pourquoi on le dépasse facilement, hypnotisé et happé par les tourbillons de tout le reste qui court tout l'temps très vite, trop vite pour qu'on ait le temps de l'arrêter, en s'arrêtant.

Mais on voit parfois des athées faire la découverte de leur poteau métallique bien poli, et décider de le remplacer par un pommier. Et on voit aussi parfois des croyants faire le ménage de leur pommier, pour constater que les pommes comestibles sont rares. Parce que leur pommier manque de sève, la sève de l'essentiel qui est: amour de Dieu et amour du prochain. Ces deux découvertes surviennent habituellement à la suite de tornades ébranlant les poteaux pourtant coulés dans le béton armé et les pommiers pourtant bien enracinés dans leurs habitudes.

Athée ou croyant, tu as donc de quoi occuper utilement ta prochaine insomnie à regarder fixement ton poteau ou ton pommier, au lieu de la consacrer à compter des moutons qui courent à l'aventure. Mais il vaudrait mieux les contempler, non pas pendant les heures creuses de tes insomnies, mais pendant tes heures pleines de travail.

Dans le monde spirituel, les mystiques et les saints, éveillés à l'essentiel, attachés à l'essentiel, jouent le même rôle que les poètes et les artistes de tous genres dans le monde intellectuel. Sans les mystiques et les saints, la religion devient insipide ou criminelle. Sans les artistes, une société s'ankylose, se dessèche, se transforme

en insectes industriels ou fainéants. Elle devient une société de mandibules agressives ou de poux repus.

De même, une religion privée de prophètes, de visionnaires contemplant l'essentiel, privée de saints vivant pour l'essentiel, devient une religion de conquistadors, d'honorables millionnaires pieux et de punaises de sacristie, un panthéon aussi glacé et congelant que le Panthéon parisien. Le panthéon des casuistes rivalisant avec celui de l'athéisme.

De là-haut

Le mont des Béatitudes fournit un bon promontoire pour une vue d'ensemble sur l'Ancienne et la Nouvelle Alliance. Jésus y propose un idéal de vie spirituelle propre à combler de béatitude les prophètes et tous les justes de l'Ancienne Alliance, aussi bien que tous leurs alliés, les justes de tous les temps, de toutes les races passées, présentes et à venir.

L'Homme-Dieu qui proclame ces Béatitudes n'est pas couronné d'éclairs comme sur le Mont Sinai. Ceux qui l'écoutent sont assis dans l'herbe fraîche d'un printemps qui ressemble au premier printemps du monde ; ils ne se tiennent pas terrorisés à l'entrée de leurs tentes plantées dans la pureté minérale et hostile des sables du désert.

Pour avoir accès à ce nouveau Royaume, les multiples prescriptions et clauses de la loi mosaïque deviennent caduques, inopérantes. Et les lois chrétiennes à venir devront s'inspirer de ces Béatitudes, être considérées comme des tuteurs au service de la plante, et non comme des gaines de glaise séchée corsetant, asphyxiant la tige, les feuilles et les fleurs.

Quant aux récompenses promises par ces Béatitudes, elles n'ont rien à voir avec les bénédictions sous forme de puissance matérielle, de victoires militaires éclatantes, de terres conquises sur les « impurs » et lessivées casher, de banquets aux viandes grasses, de milliers de boeufs à égorger pour faire la fête, de gros lots à la loterie ou à la Bourse, et de gloire à la une dans les gazettes et les palmarès.

Les sacrifices désormais exigés consisteront à sacrifier ses vices adultes, et non pas à égorger des brebis et des boeufs d'au moins trois ans.

Tous les peuples et tous les individus sont invités dans ce Royaume, et tous ils seront des élus à part entière, s'ils le veulent. Et tous, ils seront considérés, non pas comme des sujets, mais comme des fils.

Et les plus estimés parmi ces fils seront ceux qui n'auront pas pris la première place, mais la dernière, celle de serviteur. Car ce Messie lui-même met toute sa gloire à servir. Les Béatitudes ne sont rien d'autre que l'amour de Dieu et du prochain mis en acte.

Ce bref rappel des Béatitudes fait voir la distance entre les mythologies, les religions multiples, et ce Royaume, mais aussi entre le Mont Sinaï où tonne l'Éternel, et le Mont des Béatitudes.

Si on mesure cette distance suffisamment pour en prendre conscience, il se produira nécessairement un choc, ou mieux un électrochoc. Et l'on sera forcément amené à se poser des questions sur son poteau métallique athée ou sur son pommier de croyant.

Cet idéal des Béatitudes est-il un rêve d'illuminé, ou illumine-t-il au contraire ce que tout homme porte en lui de meilleur? Sa vie est peut-être en contradiction radicale avec cet idéal, mais l'homme devrait se faire violence pour affirmer, après une réflexion suffisamment prolongée, que cet idéal ne le concerne en rien et qu'il ne trouve rien en lui-même qui aspire à ce que cet idéal devienne réalité, en le vivant.

Et tout chrétien qui se remet en mémoire active ces Béatitudes, reçoit, ou du moins devrait-il recevoir, un électrochoc capable de secouer et détacher les colifichets spirituels collés et suspendus à son pommier. Et l'électrochoc sera toujours aussi violent, jusqu'à la fin de sa vie, si c'est chaque matin qu'il gravit le Mont des Béatitudes pour aller entendre ce discours que le Messie, chaque matin, prend la peine de reprendre expressément pour lui.

Et curieusement, ceux-là qui ont pris au sérieux ces Béatitudes, en contradiction très voyante avec ce que pensent et vivent les hommes quand ils courent tout l'temps après tout le reste, sont devenus les plus humains des hommes, les plus estimables des hommes. Et, somme toute, les hommes les considèrent comme les plus dignes d'être honorés, et respectés.

De là à les imiter, il y a une marge, très large. Du moins verra-t-on que la marge à combler n'est pas entre le rêve et la réalité, mais entre le vice et la vertu, entre ce que l'on est malheureusement et ce qu'on devrait et pourrait être, pour son propre bonheur et celui des autres.

Si les hommes décidaient de vivre cet idéal, ce serait une révolution radicale - et, pour une fois, sans effusion de sang -, le début d'un monde totalement nouveau. Et dans ce nouveau Royaume, chaque homme saurait qu'il est passé des ténèbres à la lumière, avec la rectitude et la joie de l'aveugle-né quand il voit, et voit ce Messie qu'il voit. Celui qu'il entrevoyait et désirait du plus profond de ses ténèbres: « De profundis clamavi ad te, Domine: des profondeurs, j'ai crié vers toi, Seigneur, ma lumière et mon salut. »

Pour désirer un autre genre de Messie que celui-là, il faut se faire violence, ou du moins préférer tout spontanément la violence, sa propre violence, instinctive ou supposément télécommandée par Dieu.

Rit-on dans la Bible?

« Et faisons un troisième et dernier pas », comme me l'écrivait un de mes élèves télécommandé.

Jack Miles, dans sa biographie de Dieu, a laissé dans l'ombre ou l'oubli beaucoup de traits psychologiques du caractère de son personnage. Il s'est limité aux grandes étapes, ou strates, ou cassures, de sa prétendue évolution. C'est pardonné. La vie est brève, et il faudrait plus que la durée normale d'une vie pour remonter tous les méandres de la pensée de Dieu et pour explorer tous les labyrinthes où cette pensée dissimule ses éternels dessins.

Parmi les continents inexplorés par Jack Miles, il y a celui du comique dans la Bible ou, plus précisément, le comique, l'humour,

chez son personnage principal. La matière ne manque pourtant pas: à lui seul, le Livre de Jonas fournit des exemples fort passionnants de situations et de réactions cocasses-comiques. Et on peut croire que cette matière est d'un intérêt capital pour connaître une personne en profondeur. C'est dans ces moments d'innocence qu'un homme se révèle le mieux, quand il se détend, s'abandonne vraiment comme un vrai bon naïf, en toute candeur et spontanéité.

Je m'étonne que Jack Miles n'y ait pas pensé. C'est peut-être qu'il pense écrire un autre livre portant, celui-là, sur l'évolution et les contradictions, les reprises et la dilution du rire de Dieu dans un silence éternel m'effraie.

Ou peut-être pense-t-il, ce saint homme, avec beaucoup d'autres personnes par ailleurs aussi pieuses que feu Khomeini, ou toutes dévouées au Produit national brut, que Dieu n'a jamais ri dans le passé, qu'il ne peut sûrement pas rire en les regardant dans le présent, et qu'il ne rira jamais aux larmes dans le futur. Mais pourquoi donc? Parce qu'il ne le peut pas. Et même s'il le pouvait, il ne devrait pas. Un Dieu éternel, tout-puissant, autrement dit un Bon Dieu, ça ne doit jamais rire.

Je ne sais pas ce que tu en penses, toi. Mais je peux bien te demander si toi, tu connais un bon gars, en dehors des périodes où il a le visage sous cagoule de plâtre, qui ne peut pas rire, qui ne veut jamais rire, pas même dans sa barbe, sous prétexte que ce n'est pas sérieux, que ça ne s'fait pas, si on tient à conserver son rang et mériter d'être invité aux funérailles nationales de celui-ci ou de celle-là.

Rire, même quand c'est le bon temps, c'est aussi indécent que boire sa Molson au goulot quand on est invité à la table de la Reine d'Angleterre, du Lac Supérieur, du Lac Saint-Jean et du Fleuve Saint-Laurent. Ce serait aussi choquant que de voir un pape fumer sa pipe en plâtre rouge à la télévision ou un Président des USA arriver avec sa canne de tabac à cigarettes aux galas du G8.

J'ai dit que la matière comique ne manquait pas dans la Bible. Et se demander si Dieu peut rire, s'il a ri et rira, c'est être ramené par un détour plaisant à se demander si, quand Dieu rit dans la Bible, c'est lui qui rit pour son propre plaisir et détente, ou si c'est le scribe bien ou mal inspiré qui a pris sur lui de le faire rire. Autrement dit, quelle est la part de Dieu et quelle est la part du scribe dans le rire biblique? Le rire, aussi bien, et peut-être mieux que tout le reste, nous plonge au coeur même de ce phénomène mystérieux qu'on appelle l'inspiration.

Les exégètes et les théologiens n'étudient jamais l'inspiration sous cet angle ou à partir de cette matière pourtant première. Convaincus que si eux-mêmes ils riaient, souriaient, ou même entendaient rire ou à rire, leurs études et leurs conclusions manqueraient de sérieux. Qu'ils rient ou sourient une seule fois dans les 500 pages du tome I de leur oeuvre exégétique, et tout le reste de leur oeuvre exégétique se trouvera définitivement discrédité. Aux yeux de leurs confrères exégètes, de leurs lecteurs pieux, et aux grands yeux de tout ce qui fait autorité dans les autres disciplines dites sérieuses, elles.

Ils s'imaginent ceci: un mathématicien, en tant que mathématicien, doit s'interdire le rire quand il avance vers la conclusion d'une équation algébrique à dix inconnues. De même, le chirurgien, quand il raccorde vaille que vaille les fils de ton cerveau entré en collision ou en collusion avec la navette aérospatiale de Jo Di Mambro. De même encore, l'astrophysicien occupé à dénombrer les éclats projetés, Dieu seul sait où dans l'univers, par le Big Bang.

Moi, l'exégète, je pèse déjà bien peu dans la balance des scientifiques sérieux. Imaginez ce qu'ils penseraient et diraient de moi dans les congrès internationaux interdisciplinaires, si, en me penchant sur Dieu ou sur l'homme que j'ausculte, j'allais dire que parfois je les entends rire, et que même il m'est arrivé de les voir rire. (« Même il m'est arrivé quelquefois de manger/ Le berger », disait en riant dans sa barbe, lui, le lion de la fable.)

N'étant ni exégète ni théologien, moi, il ne m'est pas interdit de rire, ni d'entendre à rire, ni de voir Dieu rire quand il rit. Qu'il rie sous sa propre inspiration, ou que ce soit le scribe inspiré qui rie à sa place, c'est à voir ; et c'est très intéressant et utile à voir et à entendre. Mais ce n'est pas ici le moment d'en discuter à fond de train.

Je sais qu'Isaïe est un des hommes les plus estimables qu'il t'ait jamais été donné de connaître. Et quand Isaïe me dit, au nom du SEIGNEUR Dieu, qu'un jour ou l'autre le « Bon Dieu » rasera au rasoir la barbe mosaïque compressée en galette casher des scribes et de bien d'autres, je sais qu'il a pu dire ça sous le coup de sa propre inspiration aussi bien que sous le choc de l'inspiration divine.

Et quand il ajoute que le même Bon Dieu, avec le même rasoir, rasera en plus le poil des pieds de ces vilains poilus, je ris comme un bon innocent. Sans me demander si je dois au préalable demander à un exégète spécialisé dans les langues du Moyen-Orient ou à un théologien reconnu comme faisant partie de « l'aile marchante de l'Église », si j'ai bien raison de rire, et si c'est Dieu ou Isaïe qui manie le rasoir avec la même enivrante allégresse que le barbier Chaplin dans The Great Dictator.

Le peuple juif, élu mais normal, savait rire et aimait rire. Rabbi Jacob en soit témoin! Le plus souvent, ils laissaient les plus constipés de leurs compatriotes en bigoudis aller se balancer au pied du Mur des lamentations ou au sommet des montagnes dominant la Mer Morte. Eux, ils s'en balançaient, et allaient danser, avec Rabbi Jacob ou la mariée d'un soir, leur thikedi-bigoudi-didi, aïe!

Les trois divins visiteurs qui vinrent annoncer au Père Abraham (béni soit son nom!) que Sarah tomberait enceinte, se sont rendus compte que Sarah qui écoutait en cachette, avait ri. Et pour cause! Son Seigneur et maître Abraham, comme elle le dit, et comme dirait Ferron, avait passé depuis belle lurette « l'âge de la bagatelle ». Et elle-même, Sarah, avait l'âge d'une arrière-arrière-grand-mère, en plus d'avoir été stérile pendant tout l'âge de la bagatelle. N'empêche que les trois divins visiteurs, qui n'étaient sûrement pas des exégètes, lui ont dit: « Tu as ri! - Non, je n'ai pas ri, que je vous dis! - Si, si, tu as ri! »

Et les trois saints visiteurs la quittèrent, probablement pour aller rire tout leur soûl et en boire un bon coup, hors de la vue d'Abraham et des exégètes. Sarah, elle aussi, dut se remettre à rire,

et cette fois, pas en catimini mais aux éclats, quand ses visiteurs furent hors de portée. Quant au scribe qui a écrit ce petit sketch, on peut croire que c'était un bon gars, dans la lignée d'Isaïe ou de Rabbi Jacob Funès. Qu'il ait écrit inspiré par Dieu ou inspiré par son bon caractère, ne change rien à l'histoire.

Les Juifs avaient aussi la bonne habitude de Rabelais, de Sol et de Raymond Devos, de jongler avec les mots et les situations pour en tirer matière à élévation spirituelle, ou du moins aérienne. Leurs voisins philistins avaient un dieu qui n'entendait pas plus à rire que le dieu des multinationales (In God we trust). C'était Sire Baal, grand-père de Baal-Moloch, dieu d'airain trônant en majesté au centre ville de Carthage, et réclamant pour ses divines entrailles chauffées à blanc, lors des grandes fêtes religieuses ou civiques, un festin d'enfants jetés vivants dans sa grande gueule, cynique et vorace comme une multinationale.

Ce dieu terrifiant, les Hébreux, par un procédé linguistique innocent, le transformèrent en Béalzébuth (ou Béalzéboul, à ton choix). c'est-à-dire « Le Baal ou le Seigneur des mouches ». Et tu aurais dû circonvenir longtemps un Juif circoncis et y mettre un fort prix, pour l'amener à prononcer correctement le mot Baal comme toi tu le prononces. Tu comprends? Tu comprends au moins que toi, tu devrais insister plus longtemps et payer encore plus cher pour amener Lord Elliott-Trudeau ou son bras canadien, Jean Chrétien, à changer le mot séparatisme pour celui de Québécois souverainiste.

Toujours est-il que ce Béalzébuth me donne à penser que le nom du roi Chodorlahomor dont parle la Genèse est plus

probablement l'invention d'un linguiste humoriste, animal rare disparu depuis longtemps. On a beau être un bon roi païen, il n'est pas facile de porter un tel nom toute sa vie, même chapeauté d'une couronne. Nabuchodonosor, passe encore, si on peut dire! Mais Chodorlahomor... Pourquoi pas Homordanslechaudron?

Quand ils ne jouaient pas avec les mots pour se moquer de leurs ennemis, les Hébreux inventaient des situations, « des faits historiques » propres à les ridiculiser. Les peuples du désert, ancêtres de tous les Arabes et tout particulièrement des Palestiniens, étaient nés de « la semence » d'Abraham, mais, pour ainsi dire, via la fesse gauche, c'est-à-dire via Agar sa servante, et non pas via Sarah, la grand-mère des Hébreux. Et ce saint Père Abraham, après avoir bel et bien mis Agar enceinte, l'avait sacrée dans le désert avec son jeune enfant Ismaël, un pain et une cruche d'eau. Faut l'faire! Et il l'a fait. Supposément sur l'ordre de Yahvé.

Il faut dire qu'il l'a fait, poussé dans le dos par l'arrière-arrière-grand-mère Sarah qui avait pris du toupet et du pic après avoir enfanté Isaac. Maintenant, elle n'entendait plus à rire et se montrait aussi acariâtre et méchante que sa collègue Héra, épouse du divin Jupiter.

Ce comportement inhumain d'Abraham et de Sarah est-il attribuable à Dieu ou à leur propre inspiration? Et que les Arabes, et tout particulièrement les Palestiniens, soient nés via Agar, et, soient, en conséquence divinement inspirée, des races inférieures destinées dans le plan divin à être soumises à la race supérieure, aux descendants légitimes de « la semence d'Abraham », est-ce une invention de Dieu ou des Hébreux? Je vous le demande. Mais je

vous conseille de ne pas aller le demander aux gars comiques involontaires qui se balancent au pied du Mur des lamentations.

À leur entrée dans la Terre promise, les Israélites eurent à éliminer beaucoup de peuples non élus. Entre autres, les Moabites et les Ammonites. Ces derniers étaient pourtant leurs cousins, puisqu'ils avaient pour ancêtre Lot, neveu d'Abraham. Mais les Hébreux, après les avoir passés au fil de l'épée ou de la fourche à sept branches, s'en lavèrent les mains, en disant que cet holocauste était justifié par l'origine impure des trépassés. Raisonnement qu'aurait fort bien compris Himmler ou Milosevic. Ces trépassés étaient bien nés de Lot, mais dans des circonstances pour le moins scandaleuses.

En bref, Lot, après avoir échappé à la bombe nucléaire qui détruisit Sodome et ses chers Sodomites, se réfugia dans une grotte de la montagne avec ses deux filles. Et là, mesdames et messieurs les jurés, ces deux filles saoulèrent leur père et s'unirent à lui pendant qu'il divaguait dans son trip en chantant « Stone, le monde est stone ». Les deux charmantes jeunes filles devinrent donc enceintes et donnèrent naissance à deux beaux petits garçons qui engendrèrent, en temps utile, les Moabites et les Ammonites.

Au moment où le scribe inspiré écrit cela, les foutus Moabites et Ammonites ont été rondement et proprement éliminés, et Lot éliminé de la mémoire des hommes depuis environ mille ans. Mais le scribe l'a ressuscité et l'a fait engendrer dans ces circonstances cocasses, pour ne pas dire bouffonnes, parce que cette bouffonnerie servait bien la cause du génocide. Est-ce que Dieu a ri ou s'est posé

de sérieuses questions en lisant ce récit? Je le demande à Jack Miles.

Ce cher Balaam

Et avant de sortir de cette parenthèse de l'humour de Dieu ou de ses scribes, je tiens à rappeler un épisode de la Bible raconté dans Les Nombres. Ce n'est pas en lisant ton Prions en Église que tu tomberas sur cet épisode. « Quand on prie Dieu, on ne rit pas. » Qu'ils te disent. Tiens-toi-le pour dit. Et n'aie jamais envie de rire, pas même en catimini ou dans ta barbe rasée de frais, quand, au début de la cérémonie eucharistique, on te prie de chanter, dans un bel élan communautaire: « L'important, c'est la rose. L'important, c'est la rose. L'important, c'est la ro-o-se, crois moi. »

Pas plus que tu ne dois avoir envie de rire quand Jean Chrétien, devant presque tous les pays et les ONG de la planète réunis pour signer un solennel traité interdisant les mines antipersonnel, déclare: « Désormais, tous les petits enfants de la terre, au lieu de sauter en l'air sur une mine en courant dans les champs, pourront, dis-je, désormais, grimper dans les arbres sans crainte de sauter sur une mine. » Que les poseurs de mine antipersonnel dans les arbres se le tiennent pour dit!

L'aventure de Balaam racontée dans Les Nombres, a un objectif très sérieux: celui de faire comprendre que « le peuple élu », au moment d'affronter ses redoutables adversaires, a toutes les bénédictions de Dieu, et que les autres peuples ont toutes ses malédictions.

Jusque là, il n'y a pas de quoi rire. Mais beaucoup d'épisodes du récit relèvent de la farce, bien plus que de la chronique historique. Balaam, présenté comme le « voyant », le porte-parole de Yahvé, est invité à venir rencontrer Balac, un des rois ennemis, pour qu'il maudisse l'armée d'Israël. Balaam se demande s'il doit y aller. Et Yahvé se le demande aussi: trois fois, il changera d'avis en quelques jours. Finalement, il dit à Balaam d'y aller.

Balaam se met donc en route, monté sur une ânesse. Sans soupçonner que Dieu vient tout juste de changer d'avis et se prépare à faire de lui un âne soumis au bon vouloir divin d'une ânesse. Trois fois, l'ânesse refusera d'avancer parce que l'ange de Yahvé lui bloque la route, « son épée nue à la main ». L'ânesse voit l'ange, mais Balaam le « voyant » n'y voit goutte. Après la première vision, l'ânesse fit ce que tu aurais fait: « elle se détourna du chemin et alla dans les champs ». Et Balaam fit lui aussi ce que tu aurais probablement fait: « et Balaam frappa l'ânesse pour la ramener dans le (droit) chemin. »

« Qu'à cela ne tienne! », se dit l'ange. Et que fit-il? « Alors l'ange de Yahvé se tint dans un chemin creux entre les vignes, où il y avait une clôture de chaque côté. »

Que fit l'ânesse? « Voyant l'ange de Yahvé et son épée, l'ânesse se serra contre le mur, et pressa contre le mur le pied de Balaam, et celui-ci la frappa de nouveau. »

Et que fait l'ange portant toujours son épée nue à la main? « L'ange de Yahvé passa plus loin et se tint dans un lieu étroit où il n'y avait pas d'espace pour se détourner à droite ou à gauche. »

Et tu te demandes si l'ânesse et Balaam en ont soupé de cette comédie? Eh bien! oui: « L'ânesse, en voyant l'ange de Yahvé, se

coucha sous Balaam, et la colère de Balaam s'enflamma, et il frappa l'ânesse de son bâton. »

C'en est trop, du moins pour l'ânesse. Elle prend la parole, peut-être bien au nom de Yahvé, mais sûrement au nom du bon sens: « Que t'ai-je fait, pour que tu m'aies frappée à trois fois? » Balaam lui répondit - sans même prendre le temps de se demander pourquoi son ânesse parlait, et en une langue, ma foi, très châtiée - : « C'est parce que tu t'es jouée de moi ; si j'avais une épée dans la main, je te tuerais à l'instant. »

On peut voir qu'il en avait assez, qu'il en avait marre, qu'il avait son maudit voyage, qu'il en avait assez vu, même s'il ne voyait pas l'ange et « sa large épée aux éclairs meurtriers », aurait dit Victor Hugo.

Mais l'ânesse, qui semblait prendre plaisir à parler comme du monde, au lieu de braire comme un parfait bilingue, dit à son maître qui avait pris le mors (ou le mort?) aux dents: « Ne suis-je pas ton ânesse, que tu as toujours montée jusqu'à présent? Ai-je l'habitude d'agir ainsi envers toi? » Et Balaam, impulsif mais honnête homme, dut répondre: « Non. »

La comédie, ou plus précisément la farce, aurait pu durer encore longtemps. Mais Yahvé décide d'intervenir (il aurait pu le faire avant, il te semble), et fait enfin voir à son « voyant » Balaam le fameux ange que l'ânesse commençait à connaître comme si elle l'avait tricoté. Et que dit l'ange de Yahvé? Il dit, en somme: « Remercie ton ânesse: sans elle, tu étais un homme mort. » Et Balaam se confond en excuses: « J'ai péché, etc. »

Mais moi, tel que je me connais, avant de me confondre et fondre en excuses déplacées, j'aurais demandé des explications à l'ange de Yahvé et, via lui, à son propriétaire. « Cette nuit, tu m'as dit d'y aller. Ce matin, je suis parti pour y aller. Je n'ai pas changé d'idée en cours de route. Pourquoi toi, as-tu encore changé d'idée quand le jour fut venu? C'est déjà pas mal difficile à digérer de te voir jongler avec le oui et le non comme si c'était des ballons que tu fais tourner sur ton nez pour t'amuser. Et que dire, si, juste pour rire, tu te sers d'une ânesse et d'un ange invisible pour me bouffonner pendant que je suis en route pour accomplir ta dernière sainte volonté, même si je me doutais bien que ce ne serait pas le dernier de tes ordres divins qui se changerait en contre-ordre divin?

« Sans être Jack Miles, il me semble que tu évolues à une vitesse qu'on s'étonnerait de trouver chez un homme à la volonté aussi mouvante qu'un nuage nimbus ou une queue d'ânesse. Je dirai plus, je dirai mieux: mon ânesse, somme toute, me semble avoir des idées mieux fixées que les tiennes, SEIGNEUR Dieu! Et comme je ne suis pas un exégète, je vois parfois des anges, mais je ne les vois pas quand tu les rends invisibles aux yeux des mortels. Et contrairement aux exégètes, je me crois autorisé à te louer quand tu fais de bonnes farces, et à prendre tes farces pour des farces plates quand elles sont aussi plates et insipides qu'une casquette de glaise ou de gruau en galette casher. »

Voilà à peu près ce que j'aurais dit, et sur quel ton!, et bien avant de me confondre, confire et fondre en excuses pieuses et connes.

La suite du récit n'est pas moins cocasse. Balaam finit tout de même par se rendre chez Balac, là où il serait rendu depuis longtemps sans les volte-face ou volte-fesses du SEIGNEUR Dieu. Balac le supplie à chaudes larmes de maudire les armées d'Israël. Lui, Balac, tout incirconcis qu'il soit, il a de la suite dans les idées. « Fort bien, dit Balaam, mais il faudrait tout de même que je les voie, ces armées. Je ne peux quand même pas lancer mes malédictions à l'aventure, comme ça, dans l'air, comme un astrologue. »

Et quand il les voit, que fait-il? Il les bénit une première fois, en termes plutôt brefs et passablement vagues, tout de même. Ce qui met Balac en maudit, et même en tabarnak de bordel et de mille tonnerres de Brest!

Puis, s'étant ressaisi, Balac se dit: « On n'est peut-être pas à la bonne place pour tirer des malédictions. » Et Balac dit donc à Balaam: « Viens avec moi à une autre place d'où tu verras l'ennemi ; tu en verras seulement l'extrémité, sans le voir tout entier ; et de là, maudis-le-moi, tabarnak! » Mais Balaam, une deuxième fois, bénit toute l'armée d'Israël, et cette fois, un peu plus longtemps et en termes plus explicites, bien qu'il en vît « seulement l'extrémité ».

Qu'aurais-tu fais à la place de Balac? Va donc savoir! Lui, il proposa à Balaam un marché, un compromis honorable: « Si tu ne veux pas le maudire, au moins, par Chodorlahomor! arrête de le bénir! » Après quoi, « Balac mena Balaam sur le sommet du Phogor qui domine le désert », un observatoire idéal. Et cette fois encore Balaam y va d'une bénédiction, en trois strophes bien enlevées, alors que la deuxième bénédiction s'était limitée à deux strophes.

« La colère de Balac s'enflamma contre Balaam et il frappa des mains. » Et rien n'empêche de croire qu'il frappa en plus du pied au derrière de Balaam qui lui tournait toujours le dos en contemplant le désert et attendant l'inspiration.

Qu'à cela ne tienne! Balaam se lança dans une longue bénédiction inspirée en faveur d'Israël, en y adjoignant, pour faire le bon compte qui fait les bons amis, des malédictions bien senties à l'égard de ces bons rois païens qui l'avaient pourtant reçu à bras ouverts et en déroulant pour lui le tapis rouge chaque fois que Balaam s'était déplacé d'un observatoire à un autre.

Puis « Balaam s'étant levé, se mit en route et s'en retourna chez lui ; Balac s'en alla aussi de son côté. »

Cette conclusion, trop brève à mon goût, me laisse sur mon appétit. J'aurais tout de même bien aimé savoir si Balaam s'en est retourné chez lui à pied ou sur son ânesse. Si c'est sur son ânesse, l'ange de Yahvé lui tendit-il encore trois embuscades? Yahvé changea-t-il trois fois d'idée pendant que Balaam s'en retournait fier de lui? Sans compter que j'aimerais bien savoir si l'ânesse continua à pratiquer la langue qu'on lui avait apprise. Et si oui, finit-elle par décrocher un diplôme d'exégète des langues du Moyen-Orient?

Ainsi finit la comédie. Je suis bien loin d'avoir lu toutes les homélies faites sur ce texte par les saints Pères de l'Église, et plus loin encore d'avoir lu les commentaires que les exégètes en ont tirés par les cheveux ou par les pieds. Et ça m'étonnerait que le curé conscrit pour prononcer l'homélie lors des funérailles nationales de Trudeau, de Jean Chrétien ou de Claude Ryan, utilise

ce texte pourtant savoureux et plein de leçons. Il pourrait, par exemple, demander à ses auditeurs si, d'après eux, c'est Dieu lui-même qui a demandé à ces trois-là de haguir et parfois même de maudire les Québécois. Ou si, bien au contraire, c'est de leur propre chef, inspirés par leurs propres malice et perversité, qu'ils ont fait les actions honteuses dont tu te souviens peut-être.

J'en conviens, sans fausse modestie: là n'est peut-être pas la morale la plus importante qu'on puisse tirer de cette fable aux moeurs plutôt burlesques. L'essentiel pourrait bien être de se poser des questions. Les suivantes:

1^o Quand le Dieu de la Bible rit ou se fâche, est-ce lui qui rit ou se fâche? Se peut-il, au contraire, que ce soit le scribe inspiré qui se fâche ou rie à sa place?

2^o Quand Dieu bénit Israël et maudit tous les autres, se peut-il que ses bénédictions et malédictions lui soient inspirées par quelqu'un d'autre qui prend sur lui de le faire bénir ses ancêtres et de lui faire maudire ceux qu'ils ont exterminés?

3^o Quand Dieu change d'idée ou d'état d'âme, est-ce bien lui qui en change, ou son scribe, ou son exégète, ou Jack Miles qui changent de chemise selon leurs propres états d'âme?

4^o Un Dieu ou un scribe qui rit, est-ce scandaleux pour Dieu ou, au contraire, pour les exégètes sérieux comme une tête de pipe en plâtre?

11. LA PAGE BLANCHE

« Avoir la foi, c'est signer une feuille blanche et permettre à Dieu d'y écrire ce qu'il veut. »

Mon Bulletin paroissial me dit que cette réflexion a été signée par saint Augustin. Il me faudrait du temps, et peut-être bien beaucoup, pour vérifier si saint Augustin a bien dit cela. Ce que je peux faire, sans recherche préliminaire, c'est essayer de voir ce que j'en pense, l'écrire moi-même et signer.

À première vue, la réflexion m'étonne. Et pour mieux dire, sans le contexte qui sans doute l'éclaire, elle me semble assez discutable pour que je ne mette pas ma signature sous celle de saint Augustin. Un saint consommé en sainteté n'est pas plus autorisé qu'un novice en sainteté ou un fieffé pécheur, à signer des formules frappantes, si elles frappent un peu partout, au hasard de la brume hasardeuse.

Un saint, par exemple, n'a pas le droit de signer tous les proverbes, entre autres celui qui soutient que « deux têtes valent mieux qu'une », ou cet autre, non moins égaré, qui affirme depuis des siècles que « vite et bien ne vont pas bien ensemble. » L'inventeur de ce dernier proverbe n'était sûrement pas un gars « vite vite sur ses patins », et il devait porter trois grosses têtes molles qui ne valaient pas une seule tête normale.

Ce deuxième proverbe, un saint équilibré aurait bien raison de ne pas le signer trop vite, ou de le signer en s'imaginant que Dieu va remplir ce ballon creux. Quant au premier, s'il le signe tête baissée,

c'est qu'il utilise sa tête comme un autre innocent l'utilise. Ça ferait deux innocents, saints ou non, qui travaillent vite. Quant à savoir s'ils travaillent bien et mieux que deux têtes de Turc ou de pipe, c'est à vérifier par le fruit de leurs têtes, et non par le fait qu'ils sont deux têtes plutôt qu'une.

C'est entendu: la foi transcende la raison. Ce qui ne veut pas dire qu'elle l'annule. Elle propose des réalités que la raison ne peut comprendre avec ses seules lumières. Mais avant d'accepter ces réalités, la raison humaine a dû se demander si elle avait de bonnes raisons de les accepter.

Signer un livret de chèques en blanc et les distribuer aux premiers venus et aux autres qui suivront, c'est faire un acte de foi. Mais ce sera un acte de foi idiot, si je ne sais rien du premier venu et des autres à qui je donnerai mes chèques en blanc.

Je ferai un acte de foi intelligent, si je donne un chèque en blanc à une personne dont j'ai de très bonnes raisons de croire qu'elle en fera un usage honnête qui n'entraînera pas ma ruine. De même, faire un acte de foi en Dieu, sans savoir au préalable qui est Dieu, c'est la ruine non seulement de la foi, mais aussi de l'intelligence.

« Si vous ne me croyez pas à cause de ce que je vous dis, croyez-moi à cause de mes oeuvres » dit Jésus aux Juifs. Tu crois, après avoir entendu ou après avoir vu. Abraham, Moïse, la Vierge Marie et les apôtres ont cru, après avoir entendu et après avoir vu. Quand ils ont cru, ils n'avaient pas tout entendu et tout vu. Mais ils

en avaient suffisamment vu et entendu pour faire un acte de foi sensé.

Je sais, Jésus dit ailleurs: « Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu. » Ils n'auront peut-être pas vu, mais au moins auront-ils dû entendre parler de la chose ou de la personne auxquelles ils ont décidé de croire. Autrement, tu croiras n'importe qui ou n'importe quoi, croyant ainsi augmenter ton potentiel ou ton carburant de foi.

« Avoir la foi, c'est signer...etc. » Ce qui n'a de sens que si, avant de signer pareil document, j'avais déjà la foi en Dieu. L'acte de foi a précédé la signature. La foi, ce n'est donc pas ta signature ou la mienne. Et l'acte de foi lui-même a été précédé de quelque chose qui le justifiait. Sinon, il serait un acte aussi insensé que l'acte de penser que je ferais en m'interdisant de penser. Sinon, aussi bien demander à un robot de signer, de sa propre autorité, pendant ton sommeil, tes pages blanches destinées à Dieu ou à n'importe qui d'autre. Ce qui est une grave offense au premier commandement qui est d'aimer Dieu de toute ton âme, de toutes tes forces et aussi de toute ton intelligence.

Dieu, apparemment, sûrement, ne met pas sa gloire à être aimé par des imbéciles en blancs, pas plus que par des plages blanches de sable blanc.

Dieu pourrait bien te demander un jour: « Combien faut-il de chats pour en faire trois? » Question de vérifier si, avec ta seule tête, tu peux calculer vite et bien, sans la deuxième calculatrice de ton voisin de gauche qui lui aussi a une tête calculatrice.

Répondrais-tu alors: « Je ne comprends rien à votre question, mais je vais quand même signer une feuille blanche et vous laisser le soin d'y écrire votre réponse à vous. Et à l'examen de mathématiques, si on me pose la même question, je remettrai au correcteur ma feuille blanche, signée, après avoir tout de même pris soin de mentionner au préalable que je suis « Non-fumeur ».

Tu aurais foi, toi, à un gars qui ferait ce que tu viens de dire et de faire? Peut-être bien. Mais alors tu ferais mentir l'autre proverbe qui t'est cher: « Deux têtes valent mieux qu'une. » Car une tête vide, ça vaut bien deux têtes vides. Et vice versa. Ce peut être une gloire de faire mentir un proverbe, c'est-à-dire de faire la preuve qu'il ment. Mais si, pour faire cette preuve, tu dois toi-même faire le con et penser que ce sera moins con si vous le faites à deux ou même à cent, où est ta gloire?

Tu ferais alors ce que tu as vu faire par plus d'un million de Québécois lors de notre premier référendum. Ils disaient qu'ils ne comprenaient pas la question posée, que c'était pas clair. Ce qui peut se comprendre, car des questions idiotes, ou criminelles, ou emberlificotées, ce n'est pas ça qui manque.

Mais là n'était pas le mystère, la stupidité ou la malhonnêteté. Ils étaient ailleurs, mais pas bien loin. Toi, quand on te pose une question que tu ne comprends pas, qu'est-ce que tu fais? Tu réponds avec ta deuxième tête, celle de ton voisin, en te disant que lui comprend sûrement la question? Et tu signes ta page blanche, en demandant à ton voisin d'y inscrire ta réponse? Normalement, non. Si tu réponds oui ou non à une question que tu ne comprends pas, que penser de ta belle personnalité de « l'homme de l'année »?

Or, mesdames et messieurs, c'est précisément ce qu'on vit un million de Québécois faire en pareille circonstance historique. Tous ceux qui avaient décidé de voter NON, bien avant la campagne référendaire, et qui le firent effectivement le jour du scrutin, s'en allaient proclamer à tous les vents, aux quatre coins du Québec, mais aussi de Halifax à Vancouver, avant, pendant et après, que la question était incompréhensible.

Alors, peux-tu m'expliquer pourquoi une telle foule de gens ont cru faire un acte d'intelligence et de vertu en répondant tous NON à une question que tous ils disaient ne pas comprendre? Moi, je pourrais te l'expliquer. Mais je m'en donnerais la peine, seulement après avoir vérifié quelle réponse tu donnes à une autre question, aussi obscure que celle posée au premier référendum: « Sais-tu combien il faut de pommes pour en faire trois? Oui ou non? »

On pourra me dire que moi aussi je réponds à côté de la question. Et pourquoi donc? Parce que les braves gens qui, en faisant un bel acte de foi, signent leur feuille blanche et demandent ensuite à Dieu d'y inscrire ce qu'il veut, eh bien! ces braves gens savent déjà qui est Dieu. Je n'en suis pas si sûr que vous. Et je demande un instant de réflexion pour essayer d'y voir plus clair.

Au début de sa journée ou de sa nuit, de sa semaine ou de sa vie, tout homme, croyant ou incroyant, a sous les yeux une journée ou une nuit blanche, une semaine ou une vie en bonne partie encore blanche, celle à venir. La partie de sa vie qui est déjà passée, je n'oserais affirmer qu'elle est encore blanche neige. Face à ces pages blanches, l'incroyant se dit, et il le croit s'il est un incroyant sensé,

qu'il ferait bien de ne pas signer ces pages blanches, avant de les avoir noircies en y écrivant des choses autant que possible sensées.

Quel incroyant oserait signer les pages de sa semaine à venir avant qu'elle soit terminée, avec la certitude que sa signature fera honneur au contenu de sa semaine? Un croyant ne procède pas autrement. Il sait, ou devrait savoir, qu'il ne rend pas hommage à Dieu en signant les feuilles blanches de la semaine à venir, pour ensuite demander à Dieu de les remplir. Dieu, pour autant qu'on sache, n'a jamais demandé ça à personne, et surtout pas aux croyants.

On sait, par ailleurs, qu'il a demandé tout le contraire. Il a demandé à tout homme de remplir lui-même les pages blanches de sa vie, de sa semaine ou de sa journée à venir. Lui, Dieu, s'est réservé le droit de lire ces pages écrites par l'homme, de juger si elles sont remplies de proverbes, de bonnes et inutiles intentions pieuses, ou, au contraire, de pensées et d'actions sensées. Après quoi, il met une note d'appréciation, et signe. Pas avant. Faisant par là la preuve qu'il comprend ce qu'il lit sur les lignes. Faisant aussi la preuve que tu peux lui faire confiance et croire en son jugement, puis en Lui.

Croyant, tu devrais savoir et croire que tu seras jugé sur le contenu de tes pages, et non sur le contenu des pages où Dieu écrit sa vie éternelle. Croyant, tu crois que tout ce que tu écris sur tes pages temporelles et que tout ce que tu écriras en t'amusant sur le sable blanc des plages de l'éternité, tu le fais ou feras en dépendance stricte de Celui qui te donne l'être, qui te donne d'être, de semer tes carottes, de chanter À la claire fontaine, ou d'inscrire dans ton

subconscient les lacis bleus de l'hirondelle qui a fait jusqu'ici tous tes printemps.

Tu crois à l'inspiration divine, comme tu crois à ton inspiration humaine quand il t'arrive d'être inspiré. Tu crois que la foi illumine, guide ta raison et ton cœur. Mais tu crois en même temps que ta raison doit guider ta foi, que ta foi exige de ta raison qu'elle s'efforce d'être le plus intelligente possible, et active, et féconde. Même dans l'exercice de ta foi.

Tu peux dire à Dieu: « Oui, je vous promets d'aller aujourd'hui travailler à votre vigne. La preuve, c'est que je signe ma fiche de paie. Mais vous, ou un autre, vous irez travailler à ma place. » Tu peux le dire, et signer des deux mains. Beaucoup de bons gars comme toi le disent, et signent. Mais une parabole de l'Évangile te dit clairement, et tout le reste de l'Évangile non moins clairement, ce qui t'attend à la fin de ta vie, si, pendant toute ta sainte vie, tu t'es contenté de t'entraîner à perfectionner ta signature.

Saint Augustin savait tout cela, tout comme saint Paul, Ignace de Loyola, et Jeanne d'Arc qui disait: « Les hommes se battront, et Dieu donnera la victoire! » Thérèse d'Avila ou Marie de l'Incarnation, ne pensaient pas et ne faisaient pas autrement, avec tous les saints qui ont occupé leurs dix doigts à faire autre chose que signer des pages blanches.

Saint Augustin a beaucoup écrit. Et, on peut le supposer charitablement, tantôt sous le coup de l'inspiration, tantôt en se tortillant longtemps une mèche de cheveux, en se grattant la tête assez fort, tout en tournant sa plume d'oie sept fois autour d'une

idée, d'une phrase, d'un mot. Dans l'allégresse ou la sécheresse, il allait, il essayait de dire, il travaillait ferme pour dire ce qu'il avait à dire sur ses pages blanches, et pour le dire, non pas entre les lignes, mais sur les lignes. Et sa vie, il ne l'écrivait pas autrement qu'il écrivait ses livres.

Dieu a-t-il signé toutes les pages de ses livres et toutes les pages de sa vie? Je ne sais. Ou du moins, j'ai des doutes. Saint Augustin a bien signé les pages de ses Confessions. Faut-il pour autant en conclure que Dieu a rempli toutes les pages de ces confessions? Un jour, je saurai le fin fond de l'histoire. Mais j'en sais déjà suffisamment pour dire que saint Augustin, tout comme moi, ne demandait pas à Dieu d'écrire les pages qu'Augustin et moi avions ou avons à écrire.

En attendant, je sais que tout homme, avant ou après lui, invente ses livres, s'il en écrit, et improvise plus ou moins laborieusement sa vie, s'il décide de l'occuper autrement qu'à présenter à Dieu un livret où on ne lit que ses propres autographes.

Et je crois fermement pouvoir dire fermement que Dieu Créateur, lui qui a créé l'homme libre, n'aime pas ceux qui signent des feuilles blanches et les lui offrent pour qu'il daigne les remplir. Du moins ne les aime-t-il pas en tant que signataires d'autographes. « J'ai fait et je fais toujours mon boulot. Fais le tien! », qu'il me dit et te dit. Et pas toujours sur le ton onctueux et caressant de l'agent d'assurances qui veut te vendre son assurance tous risques. Et comme disaient nos chers ancêtres: « En cette foi, je veux vivre et mourir. Amen! »

Et je sais non moins clairement et fermement que Dieu, quand il lit la page de ma journée, les pages de ma semaine et les pages de ma sainte bénite de vie, s'attend à pouvoir lire ma pensée et mes oeuvres, non pas en déchiffrant ce qui est peut-être dit entre les lignes, mais ce que je lui donne à comprendre, écrit là, noir sur blanc, sur les lignes. Dieu ne nous a pas créés intelligents et responsables pour bousiller, pour écrire des « t'sé zeux dire, stie » entre les lignes, en lui laissant le soin de déchiffrer et de mettre une bonne note, la note « passable », la note de passage au rabais et au minimum qui a fait la gloire de notre système d'éducation polyvalent, polychrome et polymorphe amorphe.

« Ce n'est plus moi qui vis: c'est le Christ qui vit en moi. » Saint Paul, avec tous les autres saints, a voulu que toute sa vie soit la vie du Christ en lui. Ce qui reprend la première parole du Christ entrant dans le Monde: « Voici que je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Et sa dernière: « Père, entre tes mains je remets ma vie. »

Mais ce faire et ce remettre ne sont pas des verbes passifs, ne relèvent pas d'une volonté passive. De même que les autres verbes que Jésus utilise souvent: veillez, priez, demandez, cherchez, frappez. Faire la volonté de Dieu, remettre sa volonté à l'Amour créateur de Dieu, voilà précisément ce que l'homme trouve le plus difficile à faire, le lundi matin, mais aussi toute la semaine et toute sa sainte sicroche de vie.

Les saints l'ont appris à leurs dépens. Et tout homme qui veut faire ce qu'ils ont fait, à la fois en le faisant lui-même et en laissant Dieu le faire en lui, eh bien! il aura de quoi s'occuper toute une vie en travaillant d'arrache-pied. Ses pages porteront sa signature, mais

aussi la trace de ses larmes, de ses sueurs froides ou chaudes, avec, par-ci par là, du sang:

**Leurs déclamations sont comme des épées ;
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.**

(Musset)

Dans la gravure de Rembrandt, Les trois croix, les cataractes de lumière qui tombent du ciel, ne tombent pas sur une page blanche, mais sur une page à moitié envahie par les ténèbres. « Que la lumière soit! », comme à la première page de la Création, où la lumière fut séparée des ténèbres. Et la lumière fut, sans effort pénible de la part de Dieu, et sans aucun effort de l'homme à naître.

Mais ici, pour la seconde Création, la lumière doit se frayer un passage sur le noir de la page où se burine la re-crétation de l'homme. Et cette fois, Dieu et l'Homme, pour connaître la lumière de la résurrection, doivent vaincre toute l'hostilité des ténèbres assez bien représentées, sur la gravure de Rembrandt, par les soldats romains en armes au pied de la croix et les Juifs en haine célébrant la croix avec des rires sarcastiques et une conscience cashèrement noire.

C'est un peu dans les mêmes conditions que tu travailles à graver ta vie sur ta planche de bois, ta plaque de cuivre ou la pierre destinée à l'imprimerie. Et, normalement, tout comme l'artiste, tu signes ton oeuvre, après l'avoir réalisée, pas avant. Et tu ne laisses pas à Dieu le soin de la graver. Tu la graves toi-même, à même le support, le matériau de ta vie. Et tu apprends à tes dépens que ton support est coriace et que, pour y graver quelque chose

d'intéressant, il te faut des outils plus tranchants que le « Peace, Pot and Love » cool ou des plumes de serins inconscients trempées dans un sirop pieux.

La foi infernale en la prédestination

La réflexion sur la plage blanche m'amène tout naturellement à en faire une autre sur la foi en blanc et noir.

L'infernale doctrine de la Prédestination prédestine certains hommes à la damnation éternelle. Doctrine aussi abominable que celle qui impute à Dieu les malheurs de l'homme ou des sentiments de vengeance. Ou celle qui rend les dents des fils coupables des fautes commises par leurs pères. Ou celle qui rend impurs les hommes qui mangent du porc ou mangent sans s'être lavé les mains, une minute avant de manger. Ou celle qui, au nom de Dieu, interdit aux hommes de rire ou de boire du vin. On est ici dans les évidences premières, fondatrices de la foi aussi bien que de la raison, et accessibles à tout homme qui ne fait pas des prodiges d'intelligence pour ne pas comprendre.

C'est la grâce gratuite de Dieu qui sauve, mais avec le concours gratuit, volontaire de l'homme. « Tous sont appelés par leur nom » (c'est la part de Dieu) ; « peu sont élus », en répondant à l'appel (c'est la part de l'homme).

À certaines époques, il y eut de longs débats passionnés sur la nature de la grâce. Tous les hommes reçoivent-ils la grâce suffisante au salut? On l'admettait généralement. Mais il fallait aussi recevoir la grâce efficace, celle qui permet de répondre effectivement.

La Révélation, tout particulièrement celle faite dans et par le Verbe incarné, n'entre pas dans ces subtiles distinctions. Parce que ces distinctions se révèlent plus utiles pour entretenir les discussions inutiles que pour éclairer efficacement les décisions efficaces à prendre.

L'enseignement du Christ présente les choses de façon beaucoup plus simple et utile. Dans toutes les paraboles où il est question de gens qui répondent oui et de gens qui répondent non, les deux catégories de gens sont toujours tenues pour pleinement responsables de leurs réponses.

Et ces paraboles disent clairement que ces réponses doivent être à la fois suffisantes et efficaces. Comme toute bonne réponse. Si la solution du problème de mathématique est 28, et que toi, tes calculs arrivent à la solution 28, ta réponse est à la fois suffisante et efficace, si par hypothèse, c'est 28 pieds carrés de bois qu'il te faut pour bâtir ta brouette, ou 28 ans, pour payer ton hypothèque, ou 28 heures pour te remettre de ta dernière « brosse ».

Comment Dieu pourrait-il tenir tous les hommes pour responsables de leurs actes, si tous ne disposaient pas des moyens suffisants pour agir efficacement? Il leur donne sa grâce, mais il leur donne aussi une volonté libre pour l'accueillir efficacement, ou la refuser non moins efficacement.

Interrogée par Bernard Pivot, Françoise Giroux répond qu'elle n'a pas la foi. Elle respecte ceux qui croient en Dieu, mais elle-même n'y croit pas. Et elle ajoute que « la foi ne se commande pas ».

Si par là on veut dire que la foi ne s'impose pas, parce qu'elle est une relation personnelle que personne ne peut nous imposer, on a tout à fait raison. La liberté humaine transcende tous les impératifs humains, et même les impératifs divins. En ce sens que ce que Dieu nous commande avant tout, c'est d'être libres, responsables.

Les chrétiens sont particulièrement sensibles à cette liberté qui fonde la dignité humaine. Même si, au long de l'histoire, des chrétiens ont associé le glaive et la croix, la corde et la foi, les flammes du bûcher et le feu de l'amour, et ont mis une relation de nécessité entre la religion du Prince et celle de ses sujets.

Ces chrétiens avaient pour la foi la même vénération qu'ils avaient pour l'esclavage et le commerce des Noirs. Dans les deux cas, la même foi criminelle. Celle des bons exécuteurs nazis - « Nous n'avons fait qu'exécuter les ordres » - en toute bonne conscience bâillonnée et anesthésiée. D'une part.

D'autre part, peut-on et doit-on se commander à soi-même de croire? Comme on peut et on doit se commander à soi-même d'être persévérant, loyal et intelligent le plus qu'on peut? Le « Je veux croire » de Thérèse de Lisieux est-il aussi raisonnable que le « Je veux ne pas haïr ou ne pas dire oui à toutes les propositions de mes instincts, primitifs ou scolarisés, vierges ou désabusés »?

Dire que je suis libre face à la foi, c'est dire qu'en posant l'acte libre de croire, je me donne réellement la foi, aussi réellement que Dieu me la donne. La liberté de Dieu et ma liberté, inextricablement liées dans cet acte de foi où Dieu se donne à moi et où je me donne à lui. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire », dit

Jésus à ses disciples et à tout homme. Mais tout homme pourrait aussi bien lui dire à son tour: « Mon Dieu, sans moi, vous ne pouvez rien faire en moi. »

L'acte de la volonté humaine qui accueille l'action créatrice de Dieu, n'est pas un faux-semblant, un simulacre, une illusion, une démarche de polichinelle téléguidé par des ficelles, la réaction d'un somnambule hypnotisé. Quand Dieu récompense, en se donnant à l'homme, le geste de foi posé par l'homme, il reconnaît la valeur de cet acte de foi. Il ne fait pas semblant d'en tenir compte par condescendance. Condescendance qui serait un mensonge et une insulte faite à l'homme manipulé ou hypnotisé.

On pourrait citer ici, pour souligner la valeur humaine de l'acte de foi, tout l'enseignement de Jésus, ses paraboles, toute sa vie. « Voici que je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Quand tu fais, tu ne fais pas semblant, tu ne laisses pas faire, et tu ne te laisses pas faire passivement.

Saint Paul peut dire que les païens, ceux d'hier, d'aujourd'hui et de demain, sont « inexcusables » de n'avoir pas reconnu l'existence de Dieu, autrement dit, de n'avoir pas eu la foi. Quand tu es inexcusable de n'avoir pas fait telle chose, c'est parce que tu avais de bonnes raisons de la faire, des raisons tellement bonnes que tu devais la faire. Autrement, où serait ta culpabilité?

Et ce n'est pas parce que tu as de bonnes raisons de faire une chose que tu perds le mérite de la faire. Certes, je n'ai fait que mon devoir en faisant ce que la raison me disait de faire ; ce qui n'est pas une raison pour qu'on me dise que je n'ai rien fait de méritoire.

Jésus dit à ses contemporains et à la postérité qu'ils sont « inexcusables », si, après avoir entendu ce qu'il leur dit, et vu ce qu'il a fait, ils n'ont pas foi en lui. « Les gens de Sodome, de Gomorrhe et de Ninive sont moins coupables que vous, car ils n'ont pas vu et entendu ce que vous, vous avez vu et entendu. Vous êtes libres de choisir et de faire la vérité qui vous sauve, ou de choisir et de faire l'erreur qui vous condamne et damne. Libres et responsables dans les deux cas. Louables ou inexcusables. Dignes de récompense ou dignes de châtiment. D'un châtiment que vous vous imposez à vous-mêmes. Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende! »

S'il lit un jour ces pages, j'espère que saint Augustin pourra mettre sa signature sous la mienne, en laissant à Dieu le soin d'y mettre autre chose que l'insipide note de « passage ».

Et si on veut me faire dire que Rembrandt a gravé Les trois croix dans les affres d'un pessimisme goudron ou dans l'écartèlement d'un machiavélisme infernal, c'est qu'on lira une fois de plus entre les lignes, plutôt que sur les lignes.

**La mort et la Vie se sont affrontées
en un duel prodigieux.**

Le chef de la Vie, mort, règne, vivant.

L'hymne pascal le dit, et moi aussi, avec Rembrandt et tous ceux qui ont fait de la lumière dans un duel prodigieux avec les ténèbres. Tu écris avec de l'encre noire sur une page blanche. Ce qui ne veut pas dire que tes pensées, tes mots et tes phrases sont « noires comme chez l'diable ». Et si, comme Rembrandt, tu fais naître la lumière en burinant le support noir, ça ne veut pas dire que

tu considères la vie, le cosmos et ta vie, comme d'épaisses galettes de goudron à buriner avec la morne résignation d'un forçat. Ces choses-là s'entendent, si tu lis autrement qu'entre les lignes des créations humaines ou divines.

« La question était: ' Qu'est-ce qu'a dit la première grenouille? 'Et la réponse était: ' Seigneur, comme tu m'as fait sauter! »

Ce petit dialogue, d'une portée philosophique infinie, réjouissait fort Chesterton enfant et encore plus Chesterton adulte. Moi aussi. Et Chesterton, tout comme moi, savait que l'homme aussi est fait pour sauter, et pas mal plus loin, plus haut et avec plus d'allégresse aérienne, que la grenouille réjouie d'avoir été créée pour sauter, et non pour rester assise.

Ce qui n'empêche pas que Chesterton, tout comme moi, était fermement convaincu que, pour sauter, la grenouille et aussi bien l'homme, ne doivent pas se contenter de détendre leurs jarrets, en laissant à Dieu le soin de les tendre à leur place et de sauter sur la plage blanche de l'étang. On peut s'entendre là-dessus, comme sur le fait qu'il faut au moins trois pommes pour en faire trois?

12. ALLER AU BOUTTE DE SOI-MÊME

ON nous demande de prendre bonne note d'une tendance qui, paraît-il, deviendra l'un des courants majeurs de la civilisation du XXI^e siècle. Quantité de gens, ne sachant plus où aller, décideront alors d'aller « au bout d'eux-mêmes ».

« C'est un dossier à suivre », comme nous disent les journalistes du sport et bien d'autres, spécialisés dans les graines de pissenlit et la hauteur des clôtures. Et puisque, pour être respecté, chacun doit désormais être spécialisé et « porteur d'un dossier », Ixe ou I grec, voilà un dossier portatif qui pourrait faire la gloire de tout un chacun, pourvu qu'il le porte jusqu'au bout de lui-même, autrement dit « jusqu'au boutte du boutte ».

Mais toi, as-tu déjà essayé, une bonne fois dans ta vie, d'aller consciemment au bout de toi-même? Si non, on peut bien se demander si tu es, où tu peux bien être rendu, et si un jour tu y seras rendu.

D'autres, plus entreprenants, classés comme « des gagnants et des battants », sont allés au bout d'eux-mêmes. En montant, par exemple, à l'assaut des Pôles en ski, en traversant en solitaires l'Atlantique à la rame, en sautant en parachute pour être aspirés dans la couche d'ozone, en chutant suspendus à une corde élastique amarrée au sommet de la Tour Eiffel, en naviguant dans le Sahara sans chameau ni jeep, en descendant le Colorado en canot

pneumatique, ou en enjambant sur un fil de fer les Chutes Niagara qui pardonnent rarement.

L'ascension de l'Everest, elle, commence à devenir monotone, bien banale ; il faut trouver mieux. Le sommet de l'Everest, si c'est le toit du monde, ce n'est tout de même pas le bout du boutte de toi-même. Et on ne voit pas pourquoi, ayant planté son drapeau au sommet de l'Everest, l'alpiniste « gagnant » en redescendrait avec la conviction qu'il s'est tellement dépassé que désormais il vivra pleinement épanoui puisqu'il a touché la borne signalant la frontière de la perfection possible en cette vie et même en l'autre.

Se satisfaire d'aussi peu, c'est comme se croire « arrivé » au boutte, quand on a sauté la barre du douze pieds ou que, parti de St-Malo, l'on descend de sa barque en Floride après avoir « ramé » l'Océan Atlantique.

N'importe qui, en restant dans sa chambre, peut aller aussi sûrement au bout de lui-même que l'alpiniste ou le rameur le plus intrépide. Si l'obstacle peut forger l'homme qui l'affronte, les obstacles les plus difficiles à vaincre ne sont pas d'ordre physique. Il s'en faut de beaucoup, sinon du tout au tout. Vaincre sa peur, son ivrognerie, son ignorance, son orgueil, sa paresse et ses autres vices himalayens et océaniques, exige des renoncements et un entraînement beaucoup plus soutenu, intense et douloureux.

Et ce qui prouve bien que ce dernier genre d'aventure et d'exploit dépasse infiniment ceux de la première catégorie, c'est qu'il rend beaucoup plus lucide et sensé. Avez-vous déjà entendu un paresseux vainqueur de sa paresse, un ivrogne devenu raisonnable,

un orgueilleux devenu moins fendant, ou un ignorant devenu moins crasse, se dire à lui-même qu'il est allé au bout de lui-même, qu'il y est maintenant bien rendu et qu'il trouverait bien normal que la foule d'admirateurs vienne applaudir son exploit et que la télévision en témoigne pour la postérité?

Ce serait aussi bizarre, indécent et faux, que l'aventure du Québécois ébaroui qui a mobilisé toute une équipe de télévision de Radio-Canada, dans le cadre de l'émission Second regard, pour filmer les différentes étapes de son « évolution spirituelle », de son « dépassement », lors de son « cheminement » en Inde sur la trace des gourous initiatiques.

Il était peut-être allé au bout de lui-même en se ressourçant maintes fois dans les eaux bourbeuses du Gange. Mais n'importe qui d'un peu plus équilibré pouvait légitimement se dire que ce Québécois avait encore un sacré bout de chemin à faire pour revenir dans les limites du bon sens. Et qu'il aurait mieux fait de se baigner dans le Saint-Laurent, de novembre à avril inclusivement, que d'aller barboter dans les eaux du Gange au temps de la mousson.

Radio-Canada avait-il payé à ce touriste spirituel son billet d'avion pour l'Inde, en plus de lui fournir un luxueux « support » télévisuel? Je ne sais. Si cette société d'État a financé ladite expédition avec l'excuse qu'elle contribuerait ainsi au ressourcement spirituel des Québécois, il est légitime de penser que Radio-Canada et son cobaye spirituel se sont aventurés assez loin au royaume de l'absurde, sinon jusqu'au boutte de ce royaume.

Lui a-t-on payé en plus son billet d'avion pour le retour? Ce serait le boutte de l'absurde. La seule chose sensée à faire, c'était de laisser ce Québécois dans sa nouvelle patrie spirituelle d'adoption. Car de retour chez nous, ce Québécois ressourcé pourrait-il tenir des propos utiles et sensés avec les sapins et les canards d'ici, avec son compagnon de chambre ou de pêche, et même avec son facteur ou son anesthésiste en grève?

Et ça m'étonnerait que ce ressourcé soit rendu assez loin en direction de son boutte pour prendre la décision mystique de se ressourcer désormais tout bonnement dans les eaux du Saint-Laurent, d'avril à décembre inclusivement, et de préférence sans les caméras de Radio-Canada pour enregistrer les étapes de son cheminement spirituel dans ses eaux natales et sur sa terre natale. Pourtant, l'eau du Saint-Laurent, en avril ou novembre, n'est-ce pas au moins aussi efficace pour réveiller son homme que les eaux du Gange pendant la mousson?

Lors des concerts donnés par des vedettes « éclatées », il est relativement facile de constater qu'une foule de spectateurs en délire et hystérie vont jusqu'au boutte d'eux-mêmes, et même passablement plus loin. Ça les « prend aux tripes », et ils tripent, dans l'orbite de leur star elle-même *flyée* au boutte des astéroïdes anabolisants. Le constater pourra commencer à t'enseigner le discernement sur les différents dépassements proposés à l'homme de ce temps et de tous les temps.

« Je mourrai un peu moins con que je suis né », dit un personnage de Marguerite Yourcenar. Ce personnage n'avait sûrement pas l'impression et la certitude d'être « rendu ». Il avait

cheminé, certes, mais était bien loin d'être rendu au boutte de lui-même et d'avoir définitivement triomphé de la Connerie, la sienne et celle des autres.

Si on pense que c'est là un idéal bien mesquin, indigne d'un « gagnant », c'est qu'on se fait une idée bien mesquine de la Connerie. Et si on n'en voit pas l'ampleur, la force, le prestige et la majesté, c'est encore le meilleur moyen à prendre pour mourir un peu plus con qu'on ne l'était à sa naissance.

En attendant, que tous ceux qui ne sont pas encore allés au boutte d'eux-mêmes, se consolent en se disant qu'au XXI^e siècle ON leur offrira un plus large éventail d'aventures susceptibles de les y conduire. Et chose plus consolante encore, chacun peut déjà se dire, et le croire: « Un jour, ce sera mon tour. Un jour viendra où je serai sûrement rendu au bout de moi-même, au bout de mon rouleau, épuisé jusqu'à en perdre définitivement le souffle. Fin prêt pour des funérailles internationales, nationales, ou tout bonnement pour un enterrement « réservé aux intimes ».

Déjà, en ce début du XXI^e siècle, il existe des milliards de façons d'aller au boutte de soi-même. Avec une caisse de vingt-quatre bières, un ivrogne sera rendu assez près du boutte de lui-même à la fin de la soirée du samedi soir. Si, aux petites heures du dimanche matin, il entreprend la conquête de sa deuxième caisse, il est plus probable qu'il sera rendu au boutte de lui-même avant d'être rendu au fond de sa caisse.

Le lendemain après-midi, au réveil, sera-t-il pour autant rendu plus loin que là où il se trouvait avant de réaliser son rêve? Et

quand le millionnaire se dépasse, va au boutte de lui-même, bande toutes ses énergies et saute la barre du milliard comme un vrai « gagnant », découvre-t-il, du sommet de cette barre, un horizon plus large que celui de l'ivrogne au fond de sa cuve de bière?

Ni l'ivrogne ni le milliardaire « gagnants » ne se posent ce genre de question, ni avant, ni pendant, ni même probablement après. Toi, si tu n'es ni ivrogne, ni milliardaire, tu peux et dois te poser la question. La réponse donnée ne te mènera peut-être pas au boutte de toi-même ; du moins devrait-elle te permettre de progresser dans « l'âge de raison ». Avec la conviction que tu n'es pas encore rendu aux limites du bon sens que tu te souhaites.

« C'est un pas dans la bonne direction », comme ON dit trop souvent. Les Grandes Puissances nous le disent en souriant et en se donnant la main pour la caméra, quand elles nous annoncent en grande pompe qu'elles ont pris l'engagement vertueux de réduire du tiers leur arsenal nucléaire. Pourtant, avec ce qui leur en reste, elles ont encore de quoi pulvériser dix planètes comme celle où tu les regardes se serrer la main.

Mais au lieu de leur en vouloir, il faut te réjouir de voir que ces Grandes Puissances sont allées au boutte d'elles-mêmes, qu'elles ont atteint les limites du raisonnable et de la générosité. Leur en demander plus serait aussi déraisonnable que demander à ton ivrogne de beau-frère de ne pas entamer sa deuxième caisse de vingt-quatre, ou à ton milliardaire d'arrêter de voler quand il plane au-dessus de la barre du cinq milliards.

Quand tu regardes Judas au bout de sa corde, suffit-il de constater avec satisfaction qu'il est allé au boutte de lui-même en même temps qu'il a plongé au boutte de sa corde à pendre? Et les kamikazes de l'empereur japonais? Et les kamikazes explosés d'Allah est grand?

Chez nous, nous avons eu un gars héroïque qui a décidé d'aller au boutte de lui-même en traversant tout le Canada sur une seule jambe. Il avait la noble ambition de collecter des fonds pour venir en aide aux handicapés. Il n'a pas pu se rendre jusqu'au boutte du boutte, c'est-à-dire jusqu'à Vancouver. Qu'à cela ne tienne! Il s'est quand même suicidé à la tâche.

Le Canada anglais en a fait un de ses héros, avec des intentions sans doute, sûrement, moins pures que celles de ce marathonnier unijambiste. Le Canada anglais y a vu, tout spontanément, nécessairement, un symbole de la Canadian Yunité. C'était une invitation non voilée faite aux Québécois de relever le défi épique de marcher de Halifax à Vancouver, même si la Canadian Constitution ne les autorise à utiliser qu'une seule jambe, l'autre étant la béquille bilingue et multiculturelle anglaise du Canada anglais.

À rapprocher, on l'a déjà vu, du défi épique proposé aux Québécois par notre Stéphane Dion canadiennement nôtre. Il voit, au stampede de Calgary, les valeureux cow boys de notre Far Wouest, essayer de se maintenir en selle quelques secondes de plus que tu ne pourrais probablement le faire sur un bronco démentiel dont on a au préalable étranglé les gosses. Et ce spectacle épique lui inspire une parabole non moins épique à ton intention. « Ton

histoire n'est-elle pas une épopée faite de pareils exploits à ton front glorieux, qu'il te dit? Alors, pourquoi, à l'instar du cow boy, n'essaierais-tu pas, toi aussi, d'aller au boutte de toi-même? C'est pourtant simple: essaie de te maintenir en selle, ne serait-ce que jusqu'au lendemain de ton prochain référendum, sur le bronco de la Canadian Younté. Alors, tu seras, mon fils, de la race épique des Québécois qui, comme les Laurier, Trudeau, Chrétien, Roméo Leblanc, Jeanne Sauvé et moi-même, ont réussi pareil exploit et cueilli de tels fleurons glorieux pour les piquer à leur front hippique. »

Qu'ajouter de plus? Peut-être cette autre parabole inventée par un autre francofun québécois, engagé, celui-là, dans une aventure aussi gratifiante que celle de dompter un bronco aux gosses étranglées par un lasso. Sans rougir, il déclarait à la radio qu'il avait compris que c'était son devoir « de travailler sans relâche à l'érection du fédéralisme ». Tu admettras que l'érection de ce machin, ce n'est pas une tâche qu'on peut confier à un débutant. C'est une job pour gars « gagnant », un vrai!

Un autre francofun, parfait bilingue en plus et médaillé de l'Ordre du Canada, se vantait à la radio d'un exploit unique dans les annales de l'aviation internationale. C'est-à-dire? C'est-à-dire qu'il avait été, non seulement le premier Canadien français, mais même « le premier Canadien à voler un avion de Halifax à Chicoutimi ». Vois-tu un Mermoz, un Lindberg ou un Saint Exupéry se mettre en tête de relever ce défi de voler un avion sur une pareille distance, dans l'espoir d'être eux aussi décorés de l'Ordre du Canada quand ils seront rendus au boutte de leur vol?

Il n'empêche que c'est en se remémorant de tels fleurons glorieux que Jean Chrétien a relevé un autre défi: celui de parler en français devant le Sénat de France convoqué pour l'entendre. Et que dit-il? Les journalistes français qui « couvrirent l'événement » historique en donnèrent un compte rendu plutôt bref, car ils n'étaient pas sûrs d'avoir bien compris. Avaient-ils au moins compris la conclusion de ce discours historique? Qui nous le dira? Car cette conclusion disait: « Le Canada va rester ensemble! » Un parfait bilingue comprend ça tu suite. Mais celui dont la langue maternelle est le français et qui ne l'a pas perdue en cours de route, parce qu'avec l'anglais il espérait être rendu plus vite au bout de lui-même et du succès, ou du moins à un fauteuil roulant du Canadian Senate?...

Et ne va pas colporter de fausses rumeurs à mon sujet. Je n'ai pas dit qu'il fallait être parfait bilingue, ou qu'il suffisait d'être parfait bilingue, pour parler le français comme le parlent couramment Jean Chrétien et les autres fédéralistes francofuns en érection. J'ai vu et entendu, mieux que je ne te vois et entends, un policier de la Côte-Nord nous faire des souhaits du Nouvel An, à l'instar du Gouverneur général du Canada anglais. il nous souhaitait une bonne année, cela va trop de soi. En ajoutant, pour être plus précis: « Cette nouvelle année est une année que, définitivement, les accidents de la route pourraient être moins. » Que souhaiter de plus à ses compatriotes? Travailler sans relâche à l'érection du fédéralisme, peut-être?

13. PEUT-ON ENCORE LE CROIRE?

« Quoi donc? - Que le vice et le crime existent. »

L'Église est souvent mise en cause dans la propagation du sida. À croire que, sans elle, il n'y aurait pas de sida. Comme il ne manque pas de gens éclairés pour dire que, sans l'Église, il n'y aurait jamais eu de guerres. Ou qu'avant l'arrivée des Blancs, les Amérindiens et autres peuples vierges ignoraient tout de la violence, de la cruauté, de la corruption et de la guerre.

On n'accuse pas encore l'Église d'avoir inventé le sida. Mais, rassurez-vous, ça viendra. Pour l'instant, on l'accuse de le propager avec une efficacité toute particulière. Si tout le monde pouvait, sans contrainte religieuse, porter tout le temps le condom, le sida disparaîtrait comme par enchantement. Et les sommes d'argent actuellement englouties dans la recherche pour contrer le sida, pourraient être consacrées à contrer des fléaux qui, eux, ne peuvent malheureusement pas tous se guérir par le port du condom.

Pourtant, les spécialistes de la chose signalent à notre attention que les trois vecteurs, ou conducteurs, ou propagateurs privilégiés du sida sont 1^o l'homosexualité, 2^o les seringues des drogués, 3^o la prostitution. Le port du condom rendrait sans doute moins risqué l'usage de l'homosexualité et de la prostitution. Son efficacité sur les seringues des drogués est plus problématique.

Mais à supposer que le port du condom rende sans risques ces trois activités et, en conséquence, favorise leur propagation, on peut se demander en quoi ce serait une conquête pour l'humanité au

même titre que l'électricité et les vaccins. Les touristes pédophiles et surtout leurs victimes y trouveraient leur compte, de même que les barons de la drogue et les tenanciers de bordels minables ou de luxe. Quant aux organisateurs des défilés de « La fierté Gay » et des « Olympiades Gay », ils seraient assurés d'une bonne participation de marcheurs et d'athlètes.

Pour un temps du moins, car à la longue, les ressources humaines pour ces deux sports finiraient fatalement par faire défaut. À moins que les hétérosexuels ne continuent à faire des enfants pour les confier, en temps opportun, à des couples homosexuels qui se chargeraient de les bien éduquer pour en faire des marcheurs vigoureux et des athlètes gays de niveau international.

Mais, sans trop nous attarder dans le futur, revenons au présent de l'indicatif et au passé simple.

Si on collectait des fonds pour faire de la publicité contre l'homosexualité, la drogue et la prostitution, on recueillerait des sommes assez intéressantes pour financer la publicité contre la drogue et les services de désintoxication. Ce qui d'ailleurs se fait déjà, à même les impôts que paient surtout les non-drogués.

Mais les fonds devant servir à mettre en garde contre l'homosexualité et la prostitution seraient sans doute dérisoires. Et tu entends d'ici les protestations véhémentes qui monteraient des clients et promoteurs de ces deux industries.

Si vous leur disiez que ces deux campagnes de prévention s'attaqueraient au virus du sida beaucoup plus efficacement que ne peuvent le faire les médicaments et le condom combinés, on vous

dirait que ce n'est pas une raison pour s'attaquer sauvagement à la liberté d'expression et à l'épanouissement de la personnalité. « Le droit à la différence », c'est sacré et enraciné au plus profond de la nature humaine!

On peut parler de l'homosexualité, de la drogue et de la prostitution comme on parle de l'amour, c'est-à-dire en le diluant à toutes les sauces. S'en servir pour neutraliser et banaliser tout le reste, et tout particulièrement les vices. Mais ce faisant, on banalise non seulement tout le reste, mais l'amour lui-même, qui devient alors une limonade aussi insipide que cet autre mot « adorer », devenu in-signifiant.

« Être bien dans ma peau, après un bain au savon matrimonial Irish Spring, j'adore. » « Me raser la barbe avec un rasoir à trois têtes flexibles qui épousent parfaitement ma peau, j'adore. » « Faire vivre des expériences nouvelles à ma peau, j'adore. » Quand tout est adorable, il n'y a plus rien à adorer que l'insipide, bouillie de toutes les adorations passées au malaxeur de l'in-signifiante.

Le père qui a asphyxié sa fille handicapée, dira qu'il a agi par amour. Et son crime sera, tout compte bien fait, loué comme un acte de compassion. Et il sera choisi comme « le deuxième homme de l'année » au Canada.

L'homosexuel, le pédophile et le client des bordels diront tous trois qu'ils « font l'amour », qu'ils pratiquent le grand commandement de l'amour.

L'honorable juge dira que c'est par compassion pour sa fille que ce bon père s'est contenté de l'enculer: s'il ne l'avait pas vraiment

aimée, il lui aurait enlevé sa virginité en la violant selon la méthode utilisée par ceux qui n'aiment pas vraiment leur victime.

Et au sommet de la pyramide de ces amoureux, tu trouves les égorgeurs qui égorgent femmes, vieillards et enfants, toujours par amour d'Allah est grand.

Inutile de faire ici le bec fin et de porter des gants blancs. On n'est pas ici devant une exposition d'aquarelles ou de dentelles amoureusement brodées par des béguines, mais quelque part dans l'Enfer de Dante et dans les pages noires des journaux jaunes.

C'est une chose terrible à dire, mais il faut la dire. Comme il faut parfois utiliser le terrible électrochoc pour réanimer la victime d'un arrêt cardiaque.

La chose terrible à dire, c'est que les propagandistes du condom comme remède unique au sida, ne veulent pas venir en aide aux victimes du sida présentes ou à venir, mais aux vices présents et à venir favorisant le sida et bien d'autres maladies présentes et à venir.

Certes, il y a beaucoup de victimes innocentes du sida. Mais quelque part, dans la chaîne des responsabilités, il y a un crime qui n'a rien d'innocent. Si une femme « attrape » le sida parce que son amoureux de mari, en vacances en Thaïlande ou à Montréal, s'est « payé du bon temps » à multiplier ses rencontres « amoureuses », le crime et le criminel ne sont pas à rechercher dans la nuit des temps, dans la complexité des relations internationales ou dans les combines de la CIA et des multinationales. Quelque part, il y a un vice qui a fleuri en crime.

Et ce quelque part n'a rien de mystérieux. Ce quelque part est logé dans un vicieux, un criminel bien identifiable, car tu peux le voir photographié en couleurs sur une des cartes émises par l'Assurance-maladie du Québec.

L'objectif visé par les propagandistes du condom, est-ce d'abord d'enrayer la propagation du sida, ou d'encourager la libre circulation et exercice du vice, et de favoriser l'autonomie des instincts? Quand tous les tenanciers de bordels offriront à leurs clients des condoms gratuits, feront-ils une belle oeuvre humanitaire, digne d'être couronnée par un prix Nobel de la médecine? Ils auront mis la racine du pauvre vicieux à l'abri de certains virus malins, tout en fertilisant la racine du brave vice anodin.

Ce qui pourrait s'illustrer par une scène touchante que nous présentait récemment un reportage télévisé sur la situation faite aux Noirs américains par les vertueux blancs américains soucieux de préserver avant tout leur pureté par le condom WASP (White Anglo-Saxon Protestant).

Ces hardis chevaliers, encapuchonnés du condom WASP, avaient attrapé de nuit un jeune garçon noir venu naïvement de Chicago au paradis du Ku Klux Klan. Ils l'avaient torturé, tué, démembré et jeté ses restes au fleuve avec un lest capable de l'ancrer dans la vase jusqu'après le Jugement dernier. On leur fit un procès, très correct, blanc de tout soupçon, avec douze jurés blancs comme cagoules du Ku Klux Klan. On ne pouvait pas blanchir les

accusés, mais on pouvait blanchir le verdict. Ce qu'on fit proprement, au détergent WASP.

Le moment le plus émouvant de cette histoire, c'était peut-être les minutes qui précédèrent le prononcé de la sentence du blanchiment ou du blanchissage. On voyait dans la salle d'audience les accusés, bons pères de familles, blanches, avec chacun un enfant, blanc, sur les genoux. Et leurs épouses, blanches, attentives, les encourageaient à supporter vaillamment cette épreuve, le stress de la sentence blanche à venir, en leur distribuant des limonades et en leur épongeant le front. Une scène de compassion aussi touchante que les lamentations et les pleurs de sa grande famille, quand on enterre un parrain de la mafia « victime d'un odieux assassinat par le maudit gang d'en face qui ne respecte rien ».

Ce qui rappelle la brave épouse de ce brave Latimer, « deuxième homme de l'année » au Canada, condamné à deux ans de prison, dont un sur sa ferme, pour avoir gazé sa fille handicapée. Cette épouse fidèle, au sortir de la salle d'audience où son cher mari avait vécu une si dure épreuve et marchait vers une si injuste expiation, le soutenait dans sa marche ébranlée par une si injuste sentence.

Et de tous les horizons parviendraient à la victime des témoignages de soutien dans la rude épreuve qu'il aurait à traverser « pour avoir tout simplement tué sa fille par amour ». Comme les Blancs WASP avaient tué ce jeune Noir par amour pour leurs épouses dévouées et par charité bien comprise pour leurs chers petits enfants, blancs: ils voulaient leur éviter d'avoir à supporter les

souffrances occasionnées par la propagation des Noirs, par la simple vue et par la simple odeur des Noirs.

Ce qui pourrait se résumer par le slogan: « Portez le condom, blanc, et vous pourrez jouir du crime, sans danger pour le criminel. » Ou par celui-ci: « Portez le condom, blanc, de la compassion, et vous pourrez gazer votre fille par amour. » Ou par cet autre: « Faites l'amour au condom, pas la guerre au vice. Et vous pourrez participer épanouis aux défilés de <La fierté Gay, gai-lon-la, gay le rosier du joli mois de mai. »

L'Église, en ces temps éclairés, est passablement isolée quand elle affirme qu'il y a des vices, des crimes et des criminels. La plupart des « hautes instances décisionnelles », si elles ne sont pas directement concernées, c'est-à-dire atteintes dans leurs intérêts personnels (revenus du pétrole, prises d'otages, lignes aériennes débranchées ou dynamitées, vols de banques, incendies, interruption du courrier...), parlent rarement de crime, et encore plus rarement, sinon jamais, de vice et de péché. Si elles ne sont pas toujours tendres en paroles et en oeuvres pour les criminels et les vicieux, elles sont toujours tendres, en pensée, en paroles et en oeuvres, pour le vice et le péché.

La forme la plus raffinée de leur tendresse, c'est de nier l'existence des vices et du péché, ou de les expliquer par des malformations génétiques ou l'environnement. Et la philosophie de ces instances décisionnelles s'alimente à la philosophie des philosophes, des psychiatres et des media.

Autrement dit, il y a sans doute des criminels qu'on peut emprisonner, juger et condamner, mais il n'y a pas de vices ou de péchés qu'on peut juger et condamner. Si « Les Olympiades Gay » ont des « retombées économiques » intéressantes pour la ville de Montréal, en quoi l'homosexualité serait-elle blâmable? Si on transformait la moitié de Montréal en bordels de toutes les notes de la gamme, et que cela pouvait remettre Montréal sur la carte et permettre au Québec de blanchir la dette d'Ottawa, en quoi la prostitution serait-elle vicieuse? Si la traite des Noirs et des organes permet à beaucoup de petits trafiquants de gagner honnêtement leur vie et de fonder un foyer, au nom de quoi l'interdire ou la juger criminelle en soi?

Elle serait criminelle en soi, uniquement si le hasard nous avait fait naître « nègre », ou si c'est le Hasard qui a voulu que l'oeil commercialisé nous a été personnellement enlevé à l'hôpital à l'occasion d'un burn out ou d'une criminelle commotion cérébrale qui nous a plongé dans le coma. Et si le médecin traitant ou trafiquant a tout simplement eu l'intention ferme, mais sans passer à l'acte, de nous arracher un oeil, qu'est-ce qui me permet d'affirmer qu'il y a eu crime et que l'intention du médecin est en elle-même vicieuse, criminelle ou péché?

Aujourd'hui, pour juger qu'il y a eu meurtre au premier et même au deuxième degré, il faut se lever de bonne heure, s'y prendre à plusieurs fois, et avoir beaucoup de temps devant soi. Des gars qui tuent au premier degré, ça ne se fait plus ; et pour en trouver coupables de meurtre au troisième degré, il faut remonter très loin dans le temps. Si par hasard on en dénêche ou dégote un, il

faudra tenir compte de tellement de « circonstances atténuantes », qu'il deviendra pratiquement impossible de porter un jugement.

Voyons, voyons. À onze heures du soir, l'assassin a vérifié le cran d'arrêt de son outil de travail familial, le couteau. Il a fourbi son douze à deux canons proprement tronçonnés. Il a vérifié une dernière fois le plan de l'édifice où loge sa victime. Et puis, il est parti, mine de rien, en sifflotant, pour se rendre à son rendez-vous. Malheureusement, la victime n'a pas voulu coopérer et l'assassin s'est vu dans la pénible obligation de la poignarder dix fois et de l'achever avec son douze à deux coups. Coupable ou non coupable?

Coupable peut-être, mais au troisième degré seulement.

Mais, bordel! que faudrait-il donc pour qu'il y ait eu meurtre au premier degré et du moins au deuxième degré? Eh bien! , il aurait fallu, à tout le moins, que l'assassin, après avoir fracassé la porte de la chambre de sa victime, écrive et signe sur le mur blanc de la chambre: « Je viens pour te tuer et je te fais part des droits que la Canadian Constitution t'accorde en tant que future victime. » Puis qu'il descende l'innocent en lui déchargeant dans le cou son douze à deux coups. S'il a d'abord utilisé le couteau, c'est que ses intentions n'étaient pas si malveillantes que ça.

« S'il a déchargé son arme seulement une fois ou si, au lieu de faire feu, il a tout simplement utilisé son couteau à cran pour trancher la gorge de l'innocent, sera-t-il pour autant coupable de meurtre au deuxième degré? Comment le savoir? Si au moins l'assassin avait clairement exprimé son intention en laissant dans sa chambre, avant de partir, une note explicative, explicite et non confidentielle, on commencerait à douter. De même si, au dire de dix témoins crédibles, il avait dit textuellement, à haute et

intelligible voix, en défonçant la porte: « Je viens pour te voler ta dernière paie et j'ai bien l'intention de te tuer, si tu refuses de me la donner bénévolement, sans faire d'histoire plate. »

Là, peut-être, on pourrait le condamner pour meurtre au troisième degré, avec tout de même circonstances atténuantes: « Prenez note, messieurs et mesdames les jurés, qu'au dire de l'accusé, sa victime n'a pas coopéré, et qu'elle a résisté avec une violence excessive dans les circonstances. Par ailleurs, êtes-vous bien sûr, hors de tout doute raisonnable, que la victime avait gagné honnêtement l'argent qu'on lui a volé? Ou que ce n'est pas elle qui serait allé, une semaine plus tard, tuer notre accusé en état de légitime défense? Le saura-t-on jamais? En conséquence, prenez en compte ce doute légitime avant de rendre votre verdict. »

« Alors, messieurs et mesdames les jurés, quel est votre verdict? - Nous ne sommes pas arrivés à la certitude que l'accusé était mal intentionné et que sa victime n'était pas un peu consentante ou mal intentionnée. Alors, votre Honneur, nous déclarons l'accusé coupable de meurtre au troisième degré seulement.

« Et nous suggérons respectueusement à votre Honneur de le condamner à un an de prison, suivi de six semaines de bénévolat à distribuer les colis de la St-Vincent-de-Paul, à coller les timbres sur les enveloppes contenant le Canadian Flag que Sheila Copps envoie gratuitement aux Québécois, ou comme animateur des jeux de nos chers petits enfants de la maternelle. »

« Tu te moques, gratuitement, méchamment, me diras-tu. - Tu penses? Parles-en, tout de même, au type assassiné au premier

degré, même si je ne suis pas convaincu qu'il arrivera à te prouver que, dans cette histoire de fou, ce n'est pas lui le plus coupable. »

« Quand tu vois un petit bonhomme haut comme trois pommes avec une authentique barbe blanche, il ne faut pas en conclure trop vite que c'est un nain. Oh non! monsieur. Les choses et les hommes sont beaucoup plus compliqués que ça! » C'est à peu près ce que dit un personnage de Raymond Queneau. Et si nos lois considéraient les nains comme criminels, le nain de Queneau serait peut-être condamné pour avoir fait le nain au troisième degré, mais sûrement pas pour avoir fait le nain au premier, ni même au deuxième degré.

Et condamné à être nain au troisième degré, notre nain recevrait de nombreux messages de soutien pour avoir été victime d'un jugement odieux. Ce nain, somme toute, n'était-il pas nain au troisième degré par amour? Alors, pourquoi a-t-on déclaré qu'il était un nain? N'est-ce pas là un jugement odieux pour lequel le nain peut exiger réparation pour traumatisme psychologique?

Dire qu'un Juif chante faux quand il chante faux, n'est-ce pas du racisme à son meilleur? Car si on dit qu'un Juif chante faux, n'est-ce pas insinuer méchamment qu'il fausse parce qu'il est un Juif, et que s'il fausse en chantant, il est faux sur toute la ligne?

Et dire que l'assassinat de l'assassin de tout à l'heure est un assassinat à son meilleur, n'est-ce pas courir allègrement sur le sentier de l'intolérance, en se croyant autorisé à dire qu'un assassin est un assassin, qu'un chien n'est pas un chat, et qu'un homme à quatre pattes n'est ni un chat ni un chien?

Quand les Serbes pilonnent Sarajevo au mortier et au canon, et que leurs tireurs d'élite s'amuse à « descendre » les enfants qui courent dans les rues avec leur bidon d'eau ; quand Eltsine et Poutine rasant Grozny ou que les Hutus rasant à la machette les membres des Tutsi, l'ONU vit des problèmes de conscience très douloureux, en se demandant si ce sont là des membres déchiquetés au premier, au deuxième ou au troisième degré.

En conséquence de ses crises de conscience, l'ONU n'interviendra, si jamais elle intervient, que pour constater, avec la conscience internationale qui s'est ressaisie, qu'elle avait bien raison de se poser des questions, puisque les Tutsi n'ont quand même pas été tous massacrés à la machette et que des Tchétchènes, il en reste, tout de même. Ou que la femme du type assassiné plus haut, est toujours en vie, elle. Autant de circonstances atténuantes que l'ONU et les tribunaux locaux doivent prendre en bon compte pour se faire de bons amis et laisser les musulmans du Soudan nord massacrer allègrement les « nègres » du Soudan sud.

Quand, par après, trois cent mille fuyards fuyant le massacre à la machette, arpentaient les territoires des Grands Lacs africains, l'ONU et « la conscience internationale » n'osaient pas intervenir, par crainte de se tromper de cible. D'ailleurs, nous assurait-ON, elle ne disposait d'aucun avion aux instruments assez perfectionnés pour détecter un défilé de trois cents mille fuyards, noirs sur fond vert.

Où donc étaient les avions espions américains qui, un demi-siècle plus tôt, pouvaient, en volant à quarante mille pieds d'altitude, détecter une balle de golf sur un gazon de Cuba? L'ONU

et la conscience internationale n'en savaient rien. Comment détecter ces avions sous l'épais couvert des forêts africaines? Et si on finissait par les trouver, comment donc les faire décoller dans ces plaines africaines où de grands troupeaux de zèbres, d'autruches, de girafes, de gnous et même d'éléphants et de rhinocéros, ne cessent d'aller, de venir, de s'en aller et de revenir, sans courir le risque d'affecter sérieusement la psychologie de tous ces braves animaux et de les traumatiser pour pas mal longtemps? Que Brigitte Bardot leur vienne en aide!

Curieusement, plus l'Église est intolérante face aux vices, aux crimes et au péché, plus elle est miséricordieuse envers les hommes vicieux, criminels et pécheurs, c'est-à-dire, moi, toi peut-être, et tous les autres. Elle sépare à l'épée le criminel de son crime. Le criminel mérite compassion ; son crime, non. Comme le cancéreux mérite la compassion de son médecin qui, par ailleurs, ne doit avoir aucune compassion pour le cancer.

Par contre, ceux qui nient le crime, le vice ou le péché, traiteront l'homme affligé de ces cancers avec la dernière sévérité et le dernier mépris.

C'est d'abord mépriser souverainement l'homme de le croire incapable de faire le mal, par choix. C'est lui dire qu'il est un irresponsable ; et donc, que tous ses actes sont in-signifiants, qu'il peut faire ceci et aussi cela qui est son contraire, puisque tout est du pareil au même, et que l'homme est trop débile de jugement pour voir la différence entre ceci et son contraire. Même s'il voyait cette différence, ça ne fait aucune différence qu'il choisisse cela plutôt que ceci.

Peut-être. Il n'empêche que l'homme, la vie, te présentent tantôt ceci et tantôt cela. Tantôt les assassins d'Auschwitz buvant paisiblement leur champagne à l'ombre rafraîchissante des nuages déployés par les fours crématoires, tantôt les musiciens exécutant au clair de lune, par un beau soir d'été, une sonate pour harpe et flûte traversière. Tantôt les égorgeurs et décapiteurs d'Allah est grand, tantôt les ambulanciers Saint-Jean. Tantôt les violeurs ou les pédophiles sur les plages dorées de la Thaïlande, tantôt les Disciples d'Emmaüs et les Médecins sans frontières.

Et toi, forcément, tu choisis la voie qui mène à Auschwitz ou la voie qui mène au Mont des Béatitudes. Selon la pente de ton coeur. Détester le vice, le crime et le péché - les tiens et ceux des autres - de tout ton coeur, de toute ton âme et de toute ton intelligence. Mais en même temps aimer les vicieux, les criminels et les pécheurs comme toi-même. C'est-à-dire? C'est-à-dire de tout ton coeur, de toute ton âme et de toute ton intelligence. Car c'est comme cela que chacun de nous s'aime, avec une compassion et une miséricorde au premier degré.

Quand tu vois un criminel, menottes aux poignets, enfourné dans le panier à salade, tu devrais normalement éprouver de la pitié. Au lieu de te tenir près du panier à salade pour hurler méchamment à la mort. Ce qui veut dire aussi que tu devrais refuser toutes les invitations pour assister à une exécution capitale par la corde, la seringue, l'électricité, la carabine ou la hache.

Ceux qui hurlent à la mort et se pressent au pied de l'échafaud, ne font pas la preuve qu'ils détestent le crime. Bien au contraire, ils

font la preuve éclatante qu'ils s'enivrent de leur propre ferveur criminelle. Il faut être un criminel au premier degré pour applaudir quand le criminel tombe troué de balles au pied du mur de l'exécution capitale. Les spectateurs réjouis, c'est eux qui devraient aller s'aligner volontairement au pied du mur, et attendre impatiemment la deuxième salve. Ou bien on est criminel, ou bien on ne l'est pas!

Si on souhaite vertueusement la mort des criminels, qu'on soit vertueux jusqu'au bout. Ce bout-là, est aussi un commencement. Commence par réclamer l'exécution capitale pour toi. Ensuite, si tu en réchappes, tu pourras te joindre à ceux qui la réclament pour les autres criminels. Si tu aimes voir un homme portant des menottes, qu'est-ce qui t'empêche de t'en procurer une paire pour la porter aux poignets au moins chaque avant-midi ou quand tu es victime d'insomnie?

Seulement, je te préviens: si tu commences par le bon commencement, il est peu probable qu'on t'entendra hurler à la mort des criminels ou qu'on te verra jouer des mains, des coudes, des épaules, des hanches, du torse, des genoux et de la tête, pour être le plus près possible des menottes, de l'estrade des échafauds et du poteau d'exécution.

Ce qui pourrait se comprendre en utilisant un autre angle d'éclairage. En se posant des questions simples, auxquelles tout un chacun a la compétence nécessaire pour répondre. Celle-ci, par exemple: Les propagandistes de la drogue et de la prostitution aiment-ils les drogués et les prostitués? Investiront-ils une part de leurs profits pour fonder des oeuvres humanitaires en faveur des

accidentés de ces deux industries , de ces « travailleurs du sexe » comme le veut la terminologie moderne? Quand on a décerné L'Ordre du Canada à Henry Morgentaler pour services rendus à la nation, on aurait dû lui décerner cet honneur à titre de « travailleur de l'avortement » et de fournisseur de la morgue.

Si tu réponds assez vite à ce genre de question, il te restera à te demander ce qu'aiment effectivement les propagandistes du vice, autrement dit, les assassins de l'homme? Et tu devrais, sans trop de peine, voir que leur zèle est de même nature que celui des zélés hurleurs à la mort et des assoiffés de sang au pied de la guillotine. Est-ce bien leur horreur du vice criminel qui les émeut à ce point d'hystérie vengeresse? Comme c'est l'amour de l'art qui rassemble en foules électrisées les fervents de la mise à mort du taureau? Comme c'est l'amour de l'homme et de la femme qui rassemble les marcheurs défilant pour acclamer « La fierté gay »?

« Ce sont des séparatisses qui se défilent comme chômeurs », disait Sheila Copps qui voulait par là justifier son chef, Jean Chrétien, d'avoir utilisé son « bras canadien » pour tordre le cou à l'un de ces chômeurs qui se « défilait comme séparatisse ». Mais alors, par quoi donc était inspiré le geste du « bras canadien »? Par l'amour des chômeurs? par l'amour du fédéralisme? par un zèle compulsif pour la vertu?

Répondre à ces questions simples, sans tirer les réponses à pile ou face, c'est se mettre dans l'heureuse, ou malheureuse, obligation de tracer quelque part une ligne de démarcation entre ceci et cela. Entre la seringue du drogué, et la seringue de l'infirmière. Entre la

compassion pour le sidéen, et la compassion pour l'homosexualité. Entre le tenancier et les clients du bordel, et Mère Teresa. Entre les paparazzi charognards, et le photographe bénévole qui a immortalisé ta « bette » ou ta binette de deux ans.

Autrement dit, cela te ramène aux opérations mentales simples et saines que tu as commencé à faire quand tu es entré dans « l'âge de raison », un peu avant ou un peu après avoir appris la table de multiplication par deux. Quand, au juste? En ces temps bénis, nous avons appris que 2×2 ne faisait pas 7, et que, de deux chats, l'un pouvait être noir et l'autre, blanc, sans pour autant nier que, de deux tulipes, l'une pouvait être rouge et l'autre, jaune.

Mais c'est plus tard seulement que nous avons appris à distinguer le criminel de son crime. Il se peut aussi que l'on ait appris peu à peu, par la pratique du vice et du crime, que le vice et le crime, c'était des inventions de gens mal intentionnés, et en particulier une invention d'un Dieu criminel et de son Église encore plus criminelle.

Soit dit sans vouloir te faire de la peine et sans t'empêcher de participer aux prochaines Olympiades Gay que, malheureusement, Montréal n'aura pas l'honneur d'organiser. Mais il viendra bien le jour où Montréal pourra mettre dans la balance un nombre suffisant d'homosexuels pour faire pencher en sa faveur « les hautes instances décisionnelles » qui, au sommet de la planète, décident de ces choses.

Ce sera un grand jour, et ça se fêtera. Comme déjà, au temps des Fêtes, on voit les villes du Québec se glorifier de pouvoir, année après année, améliorer le score de leur Fée des étoiles. « Cette

année, nos bénévoles ont ramené sains et saufs à la maison 7% de plus d'ivrognes que l'an passé. Bravo à nos bénévoles et un gros merci à toute la population pour sa généreuse collaboration! »

Je pensais avoir mis un point final à ces pages, quand un animateur inspiré par Radio-Canada de Matane m'invite à utiliser plutôt les points de suspension. Cet animateur n'a pourtant pas l'habitude du suspense. Avec lui, chaque dimanche matin, nous sommes assurés d'avoir au menu plusieurs plats signés Ginette Reno et Nana Mouscouri.

Tout de même, en ce troisième dimanche de l'Avent, Ginette et Nana ont consenti à céder le micro aux chanteurs de Noël accourus de tous les horizons géographiques et linguistiques. Était naturellement au rendez-vous le petit renne au nez rouge Canadian Tire et aux clochettes Coca-Cola. Un pot-pourri où Jean-Paul II et Yvon Deschamps en ont tous deux pour leur argent et pour leur foi. Mais là n'est pas la question.

La question, c'est dans « la pensée du jour » que l'animateur « branché » branche au sapin de Noël avec le petit renne en plastique et « Ô nuit de paix, sainte nuit » imprimé sur guirlande Wal-Mart. Que dit cette pensée du jour tirée sans doute d'un grand penseur? Ceci exactement: « Le premier attribut de Dieu, c'est la cruauté. »

De quoi réveiller l'Enfant-Jésus qui jusque là dormait « dans les bras de Marie, entre le boeuf et l'âne gris, dort, dort le petit Fils. » Où est la différence entre la cruauté de Dieu et l'Enfant-Dieu souriant maintenant à Marie, tout en caressant le museau du boeuf et de l'âne gris? C'est pas facile à voir! C'est pourquoi, il me faut

utiliser ici les points de suspension... L'an prochain, peut être, je comprendrai...

14. QUESTIONS ET RÉPONSES TOUTES FAITES

Nous en usons à satiété. Nous en abusons impunément. Le tiers de nos journées se passe à nous poser et à poser aux autres ce genre de questions. L'autre tiers est investi dans les réponses toutes faites à écouter ou à donner. Le reste du temps, nous le passons à dormir. Encore heureux si, dans ce dernier tiers, nous avons la sainte paix avec les questions posées ou à poser, et avec les réponses données ou à donner. Car même dans les rêves, nous nous posons souvent des questions toutes faites et nous recevons assez souvent des réponses toutes faites.

Évidemment, nous sommes portés à croire, en vertu d'un instinct immémorial et profond, que nos questions et réponses ne sont pas toutes faites. Bien au contraire, elles sont, disons-nous, spontanées et toutes empreintes de notre belle personnalité, de notre originalité « ya rien qui la batte! » Alors que les questions et réponses des autres, elles, nous semblent le plus souvent toutes faites, stéréotypées... Et, plus souvent encore, leurs réponses sont « à côté de la question », parce qu'ils n'ont pas pris le temps de comprendre la question avant de répondre. Ce premier point n'est pas trop difficile à illustrer.

* Beaucoup ont répondu NON deux fois, quand on leur a demandé si OUI ou NON... Pourquoi ont-ils répondu NON? Parce que, disaient-ils, la question n'est pas claire. - Alors comment appelles-tu quelqu'un qui répond catégoriquement NON deux fois

de suite, alors que, comme Stéphane Dion, il affirme ne pas comprendre la question?

* « Comment ça va? - Très bien, merci. » Question et réponse toutes faites que nous utilisons aussi souvent que Pierre-Jean-Jacques.

* « À qui ai-je l'honneur de parler? - À Willie Lamothe, monsieur. »

* « Combien ça coûte? - 15,723\$, taxes non comprises. »

* « Où es-tu encore allé hier soir? - Tu devrais le savoir: à la taverne. - Quelle taverne? - Ça aussi tu le sais. »

* « Quel temps fera-t-il aujourd'hui? - Celui de la météo d'hier. »

* « Au fait, à quelle date sommes-nous au juste? - Le 17 novembre, monsieur. - Et en quelle année, je vous prie? - En 1998, chère madame. »

Si, demain, tu enregistrais, ne serait-ce que les questions et réponses faites à haute voix au cours de ta journée bien remplie, tu verrais quel usage tu fais de tes heures de travail et de loisir. De quoi te poser des questions sur l'originalité de tes questions et de tes réponses.

Cela dit, reste à examiner des questions plus difficiles à évaluer concernant les questions et les réponses toutes faites.

Tout d'abord, pouvons-nous les éviter? C'est possible. À la condition de nous interdire toute communication active ou passive avec nos semblables aux questions et réponses toutes faites à l'image des nôtres. Supprimer les questions et réponses toutes faites serait réduire presque à zéro les échanges avec nos frères humains passés, présents et à venir. Personne ne voudrait plus nous parler sous forme de questions ou de réponses. Chacun se tiendrait sur ses gardes, dans un silence impressionnant, solennel, insupportable. Nous serions en paix, et les autres auraient la sainte paix.

Mais tout le monde serait « malheureux tout l'temps », à se poser continuellement des questions toutes faites sans possibilité d'entendre des réponses toutes faites. Nous tomberions dans le vide ou le silence existentiel. Qui d'entre nous est assez courageux pour relever ce défi, quitte à tomber dans l'aphasie mentale et la quiétude de la roche?

Car il semble non seulement démontrable, mais fort bien démontré par d'autres plus compétents que les médecins et les psychiatres, que notre cerveau a un besoin vital de questions et de réponses, toutes faites ou à faire, pour continuer de respirer. Nos poumons ne peuvent s'empêcher de respirer et d'expirer d'une manière qu'on pourrait qualifier de toute faite, comme notre coeur d'aspirer et d'expulser le sang d'une façon aussi stéréotypée. Nos deux jambes aussi, si nous voulons marcher, doivent procéder par élan et repos, comme d'ailleurs tous les rythmes imaginables dans

n'importe quel genre de création artistique. Ce sont là des lois non pas artificielles, mais vitales.

Ce bon vieux mécanisme des questions-réponses semble donc nous accompagner de la naissance à la tombe, avec une fidélité congénitale. Si nous ne mourons pas demain, ce n'est pas demain la veille que nous serons dispensés de questionner et de répondre ; et, deux fois sur trois, ce sera sous formes de questions toutes faites et de réponses toutes faites.

Il faut donc s'y faire, comme à l'alternance du jour et de la nuit et à la banale alternance de nos pieds quand nous voulons ne pas rester tout le temps assis. L'homme héroïque qui voudrait se mettre à l'abri de toutes les questions banales, combien de temps pourrait-il se maintenir dans cette neutralité absolue sans se poser de questions? Ça dépendrait du degré de stupidité déjà atteint au moment où il a pris sa décision héroïque.

Reste tout de même à nous demander si les questions et réponses toutes faites, en plus de nous garder en vie, peuvent contribuer à améliorer notre vie. Et ici la question devient plus passionnante et la réponse, plus utile.

On admettra sans peine qu'une multitude de réponses toutes faites et toutes prêtes, rendent la vie plus agréable, en nous évitant de chercher midi à quatorze heures et quatorze heures à midi, sous prétexte d'éviter la routine, de rester vigilant et de sauvegarder notre belle personnalité fort originale. Si je demande l'heure à mon collègue porteur d'une montre, et qu'il me donne la réponse toute faite en regardant sa montre faite précisément pour donner ce genre

de réponses, où est la perte de temps, d'autonomie et d'originalité pour moi, pour mon collègue et pour la montre?

De même, si je demande à ma boussole où se trouve le nord. Ma question est toute faite puisqu'elle porte sur le nord, et non sur les taux d'intérêt, la dérive des continents ou l'éruption du profit des banques. Et je m'attends à ce que ma boussole me donne une réponse toute faite, c'est-à-dire qu'elle me donne précisément le nord, sans me poser de questions sur le sens de ma vie ou si, ce matin-là, j'ai décidé d'aller au « boutte » de moi-même.

Si je me pose des questions sur le verbe être au subjonctif présent, après m'être posé la question où je pourrais peut-être trouver la réponse, je serai fort aise que la grammaire ou le dictionnaire viennent à mon secours, simplifient ma vie, en me donnant une réponse toute faite, toujours la même depuis des siècles, bien avant l'intervention du grammairien Vaugelas.

Beaucoup de Québécois originaux auraient tout profit à se poser ce genre de questions toutes faites aux réponses toutes faites, au lieu de toujours privilégier leurs propres réponses toutes faites, mais mal faites, qui les ancrent, par exemple, dans cette conviction vicieuse que toutes les avions et que toutes les autobus sont féminines, de l'usine au dépôt inclusivement.

Et quand tu te poses la question: « Combien faut-il de pommes pour en faire trois? », tu devras témoigner de la reconnaissance à celui qui a une réponse toute faite - la même qu'il t'a donnée hier - à ta question, et qui te la donne gratuitement, rapidement, avec un sourire qui t'en dit long sur ton attitude métaphysique concernant

les questions et les réponses concernant les pommes, mais aussi les avions, les autobus et ta soeur.

On s'entend encore là-dessus? Si oui, on peut faire un pas de plus. Si non, mieux vaudrait faire plusieurs pas en arrière, remonter jusqu'au Déluge ou du moins jusqu'à l'aube de « l'âge de raison », à cette époque bénie où ta main t'a dit qu'en comptant un à un tes cinq doigts sans distraction et sans non plus les multiplier ni soustraire par ceux de l'autre main, tu arrivais fatalement, triomphalement, à une réponse toute faite, faite de cinq doigts tout faits d'avance.

Pareil conseil fera-t-il injure à ta belle personnalité aussi originale que Labbat Bleue? Peut-être. Mais avant de t'indigner vertueusement, il vaudrait mieux aller t'emprunter un dictionnaire et vérifier, une fois pour toutes, s'il est bien vrai qu'en dehors du Québec, les avions et les autobus sont toutes toutes féminines. Après, tu te demanderas si au Québec elles ont raison de rouler et voler au féminin, et pourquoi elles reçoivent chez nous ce traitement privilégié .

En admettant donc que ta main ait eu bien raison de te fournir une réponse toute faite, on peut maintenant se poser des questions qui en découlent tout à fait logiquement. Tes cinq doigts, quand ils t'ont donné une réponse toute faite concernant le nombre de pommes nécessaires pour en faire trois, perdent-ils pour autant leur authenticité, leur spontanéité, leur personnalité, leur créativité et leur pouvoir d'intervention quand tu as une puce ou un maringouin à l'oreille?

Sais-tu bien tout ce que peut faire ton pouce, même s'il est convaincu une fois pour toutes, et dur comme fer, qu'il n'est pas ton petit doigt, un marteau ou un clou? Et toi-même, quand tu as en réserve des milliards de réponses aussi bien faites que ton pouce, es-tu pour autant condamné à la routine, à la monotonie, à te chercher des puces et à te tourner les pouces en te demandant, comme d'habitude, quoi faire de tes dix doigts?

Certes, jusqu'ici nos questions et réponses se sont limitées à explorer des terrains relativement sûrs, vierges de mines antipersonnel et de chausse-trappes. N'empêche que c'est sur ce genre de terrain que tout notre édifice intellectuel doit asseoir ses fondations, s'il veut ensuite pouvoir s'élever et contempler l'horizon. L'équivalent du « Je pense, donc je suis ». Je suis, donc j'existe. Je pense, donc je peux penser qu'il y a autre chose à penser que du vent. Je pense que deux doigts et trois fois un doigt font cinq doigts.

À partir de là, j'ai un bel avenir devant moi, avec autant de questions plus difficiles qu'il me plaira de me poser, mais toujours avec cette conviction, solide comme un garde-fou, que les réponses toutes faites me seront aussi utiles que les réponses à faire.

Ainsi, quand j'ai acquis la certitude élémentaire, triviale, que l'avion n'est pas du genre féminine, je peux prendre l'avion pour aller où il me plaira d'aller voir si j'y suis. L'innocent qui s'embarque sur une avion féminine, lui aussi pourra aller loin, puisqu'il est déjà rendu passablement loin ; mais pour quel plaisir?

Quand j'ai appris que ma langue maternelle existait bien avant moi avec ses dogmes, ses phares, ses garde-fous et ses gardes-malades tout faits, avec ses réponses toutes faites à mes questions toutes faites ou à faire, c'est précisément à ce moment-là que je suis bien équipé pour utiliser ma langue de la façon la plus imaginative, spontanée, personnelle, créative ou créatrice. J'ai sous les pieds un terrain solide pour danser et faire le fou.

Si j'ai sous les pieds et dans la tête une langue instable comme les sables mouvants ou de la margarine fondue au soleil de juillet, mes envols ressembleront à ceux des flamants roses pagayant sur une nappe noire étalée par les magnats de l'huile lourde.

L'homme le plus libre, dans tous les domaines, ce n'est pas celui qui n'est retenu par aucune réponse toute faite. C'est, au contraire, celui qui est solidement ancré dans des certitudes élémentaires qu'il s'est maintes fois répétées. Le conducteur le plus libre, ce n'est pas l'aveugle qui doute si le mur, l'arbre ou le cheval sont devant lui, à gauche ou à droite, et qui doit interroger continuellement sa canne blanche, sous peine de recevoir en pleine face la réponse toute faite que l'arbre d'en face est bel et bien un arbre.

Une recherche approfondie menée récemment par deux enseignants de cégep me donnait hier cette étonnante conclusion:

Parallèlement, les résultats indiquent que la réussite scolaire est fortement conditionnée par l'engagement des étudiants dans leurs études. Cette dernière proposition ouvre la voie à de nouvelles recherches.

Pourquoi pas? Mais si tu pars ta recherche à zéro, il est plus probable que tu arriveras à zéro. Une fois et même deux fois zéro

donne zéro, pas un. Et mille fois zéro donne toujours zéro, pas mille, même après deux ans de recherches multidisciplinaires.

Les deux auteurs de la savante recherche en question semblent être partis de zéro, à moins que ce ne soit à zéro. Au terme de leur recherche, ils arrivent à la conclusion zéro, toute faite d'avance. Ils ont découvert, contrairement à ce qu'ils pensaient au début de leur recherche, qu'un étudiant réussit mieux, voyez-vous, « quand il s'engage dans ses études ».

Toi, avant de lire cette étude, avais-tu la conclusion toute faite que cela était tout à fait vrai? Réponse toute fait, valable pour l'étudiant, mais aussi pour toi, pour le pompier avant son congédiement, pour le pape, pour tous les Papous, pour le général d'armée, pour Tit-Paul-la-pitoune, pour Robinson Crusoé, pour Alice au pays des merveilles, et pour le gars qui se rendait se baigner À la claire fontaine, et qui a fini par s'y rendre parce qu'il s'était astucieusement engagé dans la direction qui y mène. Était-il arrivé à cette conclusion par ses propres déductions ou avec l'aide d'un psychologue ou d'un collègue baigneur? Ça peut faire l'objet d'une recherche subventionnée.

Un enseignant, deux enseignants - et de niveau collégial encore! - qui n'ont pas cette réponse toute faite au début de leur carrière, quel crédit peux-tu accorder à leurs conclusions, même si elles restent ouvertes et « ouvrent la voie à de nouvelles recherches »? Vaut-il vraiment la peine d'ouvrir la voie à de nouvelles recherches après une telle conclusion?

Quel enseignant peut être utile à lui-même, à ses voisins de quartier, à ses chats, à ses carottes et surtout aux étudiants dont il a

la charge, si, avant d'entreprendre sa carrière, et tout au long de sa carrière, il n'est pas arrivé à cette conclusion ou réponse toute faite qu'un gars, élève ou professeur, a plus de chances de réussir s'il travaille?

Tu ferais confiance, toi, à l'enseignant qui n'est pas convaincu au point de départ qu'il réussira probablement mieux dans son rôle d'enseignant s'il s'engage dans son enseignement?

Et si, sans cette conviction métaphysique préalable, tu t'engages enfin dans la peinture de ta clôture ou dans le grand-ménage de ta chambre, dans quel état seront ta clôture et ta chambre au moment de ta retraite? Probablement dans un état encore plus piteux qu'aujourd'hui. Il te reste tout de même la consolation que la porte encore non peinte de ta grange et qui bat à tous les vents, ouvre la voie à de nouvelles recherches passionnantes. Suis les différentes directions que te donne la porte battante selon les humeurs du vent, et tu feras d'étonnantes découvertes, sur la porte et sur le vent, mais certainement pas sur l'état de ton esprit qui bat au vent.

Les deux chercheurs en question ont probablement, sûrement, voulu se garder de toutes les questions et réponses toutes faites. Pour en arriver à ce beau résultat, à cette belle conclusion toute faite, que tu auras plus de chance d'arriver en haut de la côte, si tu t'engages dans l'ascension de la côte, et avec le désir d'arriver en haut plutôt qu'en bas. Même la mouche de La Fontaine le savait:

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

« Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt:

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Çà, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Les chevaux de la fable ont-ils payé la mouche pour les conseils judicieux qu'elle leur avait bourdonnés? Je ne sais. Je ne sais pas non plus si les Messieurs-dames qui paient les enseignants, accorderont un bonus à ces deux chercheurs pour l'éclairage saisissant que leur étude apporte enfin sur les facteurs déterminants de la réussite scolaire dans notre belle jeunesse.

Si on ne signale pas, d'une façon ou d'une autre, les mérites de cette étude, c'est à désespérer que le coche de notre éducation arrive un jour, je ne dis pas « au haut », mais du moins au mi-temps de la pente douce. Il est tout de même consolant, après des décennies de silence sur cette question, d'entendre quelques voix autorisées proclamer que nos chers étudiants réussiront mieux s'ils travaillent plus, maudit bordel! - Chimène, qui l'eût dit, hein? - Rodrigue, qui l'eût cru, ouais?

Croyants et athées sont-ils concernés?

Maintenant que nous avons tiré notre charrette au haut de la butte à ma tante Gervais, redescendons dans la plaine des questions-réponses toutes faites concernant non plus les seuls étudiants, mais l'ensemble des mortels que nous sommes, à temps plein ou à temps partiel. Par exemple, les questions et réponses des croyants et des athées.

Un croyant chrétien part dans la vie avec un bagage de réponses toutes faites, celles du Credo des apôtres pour l'essentiel. L'athée, lui, part avec un bagage de réponses toutes faites par les apôtres de l'athéisme et disant exactement le contraire des réponses du Credo. Les deux ont dû, au point de départ, répondre à la

question toute faite: « Dieu existe-t-il? » Et tous deux ont répondu par une réponse toute faite, et faite vraisemblablement une fois pour toute leur sainte vie.

Chacun des deux aura en plus un petit catéchisme portatif sous forme de questions et de réponses. Impossible d'être un bon croyant ou un bon athée, sans un credo de base, complété par un petit catéchisme. La plupart des humains ne se promènent pas en plein air comme les Témoins de Jéhovah avec une mallette à convictions. Ce qui ne veut pas dire, mais pas du tout, qu'ils n'ont pas de convictions religieuses dans une mallette à portée de main.

Les uns, comme notre Michel Tremblay, font, à la télévision ou ailleurs, leur profession de foi athée, chaque fois que la chance se présente, c'est-à-dire très souvent dans son cas, et même quand la chance ne se présente pas d'elle-même. D'autres choisiront plutôt la taverne ou l'ambiance des salons « branchés » pour dire ce qu'ils en pensent. Certains le font à l'église, d'autres, sur l'oreiller. Certains en participant aux défilés de « La fierté Gay » ou aux Olympiades Gay ; d'autres, en se présentant pour le prochain spectacle de Jojo ou pour le voyage astral vers Sirius.

Les hauts dirigeants et les actionnaires des trusts ont leur credo: « In God we trust ». D'autres mettent leur foi dans le Surhomme ou la Surfemme, dans le Futur, dans le Hasard, dans le chef du Parti unique, dans le Nouvel âge, dans l'Âge d'or, dans la seringue qui fait rêver, dans les espèces en voie de disparition, dans les vertus de leur Moi « gagnant », dans la Bourse, dans l'Institut C.D. Howe, ou dans la Suprême Cour du Canada anglais. Certains, croyants ou incroyants, mettent tous leurs oeufs dans le même panier ou la

même mallette, alors que d'autres préfèrent ranger leurs convictions dans plusieurs paniers ou mallettes dont le contenu s'ajustera aux circonstances de lieux, de saisons, de situations ou de personnes.

Après avoir constaté, posément, que tous, croyants ou athées, ont des réponses toutes faites sur Dieu, sur l'homme, sur la vie, sur le gin, sur les sauterelles et l'aquarelle, et probablement sur tout le reste, on peut se demander laquelle de ces deux catégories d'humains a le plus de questions et de réponses toutes faites, laquelle se réfère le plus souvent à ces questions et réponses, laquelle s'inspire le plus souvent de ces phares pour orienter sa barque à travers les remous et vicissitudes de la vie.

Un croyant quelque peu lucide observe deux choses quand il lui arrive de se poser ce genre de questions: 1^o qu'il oublie souvent de regarder les phares de ses questions et réponses, pourtant là, toutes faites, prêtes à porter et toutes prêtes à servir comme un phare qui tourne mais reste immobile sur sa base ; 2^o qu'il n'aura jamais fini de poser des questions aux questions toutes faites, et de chercher des réponses aux réponses toutes faites.

Comme un homme, déjà sûr d'être fixé dans l'existence et d'avoir une intelligence plus fixe qu'une queue de veau, ne cesse de s'interroger sur l'existence et sur les évolutions de ce gyroscope au sommet de son phare mental. Il est constamment sollicité par deux plaisirs, apparemment contradictoires, mais en réalité complémentaires: le plaisir d'être ancré dans l'existence, de pouvoir goûter près du foyer le plaisir existentiel du repos ; et le plaisir d'aller chercher du bois nouveau pour alimenter son foyer ancien.

Même quand il fait semblant de dormir sur ses deux oreilles (ou, comme moi, entre deux oreillers) , il n'est pas rare qu'il rumine entre ses deux oreilles des questions toutes faites comme « Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous? Est-ce que ça peut m'arriver? Combien de fois par jour? Où diable est le nord, Seigneur Dieu!? »

Autrement dit, il jouit d'une santé assez solide pour se permettre d'aller prendre l'air, même dans les courants d'air du doute et de l'athéisme, avant de revenir se réchauffer les pieds et les mains près de son foyer en solides pierres des champs. S'il croit en Dieu, il ne croit pas interdit de lui poser et reposer les mêmes questions, et il ne s'interdit pas, bien au contraire, de remettre en question les réponses déjà obtenues par ses propres efforts ou ceux des autres.

On me dira que l'athée se comporte de la même manière sensée. Et, pour ma part, je le lui souhaite à chaque Nouvel an, sans toujours ajouter l'heureuse formule: « Et le paradis à la fin de vos jours. » Cela aussi, dans mon for intérieur, je le souhaite pour lui et pour moi. Mais, par politesse, il est bon parfois de ne pas formuler à haute voix ce souhait humanitaire qui pourrait être interprété comme une insulte.

Plus grande, la liberté du croyant?

Et ici, il faut marquer un temps d'arrêt. Pour prendre en considération une réalité, stupéfiante à première vue: que la liberté du croyant semble bien lui laisser une plus grande marge de manoeuvre que la liberté de l'athée libéré, semble-t-il, de toute

croyance. Un croyant, pour rester croyant, et même un bon croyant, n'est pas obligé de toujours penser à Dieu. Tout comme un homme intelligent n'est pas obligé de toujours penser qu'il est doué d'intelligence. Mais l'athée, s'il veut rester un bon athée, doit s'interdire de penser à Dieu, de se poser des questions toutes faites sur Dieu et de questionner ses réponses déjà toutes faites.

Un homme intelligent peut, et il doit, se demander de temps en temps s'il n'est pas ou n'a pas été un peu fou, s'il n'est pas en train de faire un fou de lui, et si les autres ont parfois raison de lui poser la question toute faite: « Es-tu fou, bordel? »

Un homme en bonne santé mentale est relativement à l'aise et heureux avec toutes ces questions qu'il se pose et repose à lui-même, ainsi qu'avec les réponses qu'il se donne à lui-même ou que les autres lui donnent volontiers.

Mais un fou, un vrai! (« Molson salut (sic) les vrais! »), ne jouit pas de cette liberté royale de se poser des questions plus ou moins farfelues sur sa folie et celle des autres. La dernière chose qu'un fou puisse faire, c'est précisément de se poser des questions, folles ou sensées, sur sa folie. Si, par malheur, une seule fois, il se posait cette question, sérieusement ou en riant, c'en serait fini de sa folie. Et Dieu seul sait s'il pourrait la retrouver en bon état et être aussi fou qu'avant.

Par où l'on voit, il me semble, que la marge de manoeuvre du fou raide est beaucoup plus restreinte que celle d'un homme intelligent, même de registre moyen. La maison d'un fou est hermétiquement close, isolée à toute épreuve. Le moindre courant d'air en provenance de l'intelligence sceptique y produirait l'effet

d'une tornade. Une simple question toute faite comme « N'en ai-je pas fait un peu trop tout à l'heure en faisant le fou? » entraînerait la ruine de sa folie. Il prendrait le large et, plus probablement, n'aurait plus jamais envie de venir se réchauffer dans sa maison de fou.

Ici encore, ceux qui ne sont pas plus fous que moi, trouveront que ma réponse toute faite rejoint en ligne directe celle qu'ils se sont déjà faite à eux-mêmes sur cette question, si jamais ils se la sont déjà posée.

Mais, s'ils sont athées, ils auraient sans doute beaucoup plus de réticences à admettre que l'athéisme limite beaucoup plus que la foi. Pourtant, imaginez un athée s'aventurant, une seule fois, à vous souhaiter « la vie éternelle à la fin de vos jours ». Comment, par la suite, pourrait-il avoir l'âme en paix? S'il l'a fait pour rire, ce souhait n'ébranlera pas ses convictions. Mais s'il l'a fait sérieusement, de bon coeur, comment, après une pareille hérésie, une telle trahison, pourrait-il se regarder en face dans le miroir de son athéisme?

Moi, croyant, je peux faire ce souhait à un athée, juste pour rire, et aussi avec le plus grand et solide sérieux du monde. Croyant, je peux admettre qu'on prie Dieu pour l'athée qui vient de mourir ou qui n'est pas encore mort. Je peux même admettre qu'on lui fasse des funérailles chrétiennes et qu'on l'enterre dans la terre bénite, à moins qu'il ne l'ait expressément interdit par testament ou autrement.

Mais un athée, un vrai, peut-il admettre qu'une vraie sainte, Thérèse de l'Enfant-Jésus, un vrai saint, Vincent de Paul, soient

enterrés au Panthéon parisien avec l'épithaphe « Aux grands hommes et aux grandes femmes, la Patrie reconnaissante »?

Moi, je peux pécher et même y prendre un certain plaisir, coupable, mais agréable tout de même. Un athée, un vrai, ne peut pas pécher, puisque, s'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de péché.

Moi, je peux prier devant les clous de la Crucifixion, en regardant tout autre chose que ces clous, et en me posant beaucoup de questions sur l'authenticité de ces clous-reliques. Un athée convaincu ne peut pas faire un petit détour pour entrer dans le temple de l'athéisme au fronton duquel est gravée en majuscules l'épithaphe qui se veut éternelle, c'est-à-dire valable pour le passé, le présent et le futur: DIEU EST MORT! Si Dieu est mort, sa mort entraîne celle de l'athéisme. Si Dieu est mort, je ne peux pas, logiquement, aller prier dans son temple pour y célébrer sa mort.

Moi, je peux, les mains ouvertes ou fermées, rester debout ou m'agenouiller devant Dieu. Un athée n'a pas ce choix: il doit se tenir debout, les deux poings fermés et bien campé sur ses deux jambes raides.

Si j'étais à Paris, je pourrais, chaque semaine, me rendre au Panthéon de l'athéisme pour rendre un hommage sincère, reconnaissant, du moins à quelques-uns des grands athées qu'on y vénère. Mais quel athée accepterait, une fois dans sa sainte vie, de se rendre à Lisieux pour fleurir le tombeau de Thérèse de Lisieux? Moi, je peux voir du génie dans l'athée Prévert, et rendre grâce pour ce génie. Mais Prévert pouvait-il voir de la sainteté chez Thérèse de Lisieux, et en rendre grâce, je ne dis pas publiquement devant André Breton, Léo Ferré, Michel Tremblay ou Picasso, mais tout bonnement dans le secret de sa chambre à coucher?

Croyant, je suis souvent amené à remettre au point le foyer de mes télescopes, microscopes et périscopes. Les découvertes des diverses sciences peuvent, dans un premier et long temps, m'apparaître comme des menaces à la foi sous forme de séismes, raz-de-marée, éruptions volcaniques ou tornades. De quoi perdre ton chapeau, peut-être. Mais pas nécessairement la tête. La violence du choc ou de l'électrochoc n'a pas pour effet automatique d'électrocuter le patient: elle peut tout aussi bien servir à le réanimer ou du moins à le stimuler.

Si on m'apprend que la plupart des livres de la Bible ne sont pas des livres historiques au sens où l'entendent les historiens d'aujourd'hui, cela n'affecte pas le contenu de leur message. Quand je sais que le Livre de Jonas est une fable, et non pas le journal de bord d'un naufragé ou un reportage objectif, le livre reste non seulement aussi instructif, mais encore plus instructif. La baleine prend moins de place, et l'amour de Dieu, offert aux incirconcis aussi bien qu'aux circoncis, retient davantage mon attention.

Et je serai dispensé, pour réanimer ma foi, de la pénible et fastidieuse obligation de rechercher les os fossilisés de la sacrée baleine dans la boue du Tigre ou de l'Euphrate. Si d'autres, pour tirer quelque profit du récit du Déluge, doivent, coûte que coûte, retrouver le squelette de l'arche de Noé sur le mont Ararat, moi, je suis dispensé de ces dérisoires entreprises épiques. Tout ce que j'ai à faire, c'est de leur souhaiter bonne chance. « Que Dieu vous bénisse et que le Déluge vous châtrisse au diable vauvert, là où vous êtes déjà rendus! »

Chaque fois qu'on fait une découverte archéologique comme celle des manuscrits de la Mer Morte, ON ne manque pas de nous signaler que cette découverte va révolutionner notre façon d'interpréter ceci ou cela. Puis, quand retombe la poussière des manuscrits, on se rend compte que les retombées provoquent une révolution bien tranquille.

Le chemin de fer, l'automobile, l'avion, la télévision, l'ordinateur, les sauts de scaphandrier sur la lune devaient, eux aussi, révolutionner notre conception de l'homme et de la vie. Puis, réflexion faite, tu te rends compte que l'homme, somme toute, est toujours égal à lui-même. Et la fréquentation de tes semblables t'apprend que le fonctionnaire bien mis, cravaté et muni d'un ordinateur, est ni plus ni moins poli, dangereux ou sociable que l'homme du temps jadis habillé comme la chienne à Jacques et muni d'une hache de pierre ou d'un gourdin aux noeuds mal taillés.

Ces découvertes, croyais-tu, te couperaient le souffle. Puis, tu te rends compte que tu viens tout simplement de perdre une paire de pantoufles. Tu en as perdu ton chapeau, peut-être, mais tu te rends compte que, tout compte bien fait, tu marches mieux en forêt sans chapeau, que la plongée sous-marine sera aussi passionnante sans chapeau, et que tu peux tout aussi bien penser sans chapeau. Tu aurais pu comprendre ça avant de perdre ton chapeau ; mais il n'est pas toujours facile d'être lucide. Et il n'est jamais trop tard pour commencer à penser, même tête nue.

Tu peux aussi découvrir, après que la perspective a régné en monarque absolu pendant cinq siècles dans la peinture occidentale, que la perspective n'est pas une règle sacrée pour faire ou admirer

de l'art sacré ou profane. Comme on a découvert, au début du XX^e siècle, que la poésie peut danser pieds nus aussi bien que rehaussée du cothurne et corsetée dans la rime et l'alexandrin. Qu'elle peut porter un costume de gala, mais qu'elle ne perd rien de son charme et de ses charmes quand elle ondule toute nue dans le flux et le reflux des vagues.

Ainsi, de ta religion. Avec la venue de la bise et des froids de l'automne, elle a perdu sa fourrure de juillet, mais le blanc de la belette n'a honte ni regret d'être plus blanc que neige de décembre. Et dans le clair de lune hypnotisé d'un janvier de cristal, les bonds arqués du renard roux ne perdent rien de leur race, de leur grâce et de leur allégresse.

Si on m'apprend que le monde connu a été créé, non pas en six jours, mais en quinze milliards d'années, cette explosion du temps ne change rien à la question fondamentale portant sur l'intervention ou la non-intervention de Dieu dans la création du pissenlit, de Vénus ou de la mienne. J'ajuste ma lorgnette, pour mieux voir l'objectif.

L'athée, lui, perfectionne et ajuste la sienne, avec l'objectif de mieux voir qu'il n'y a rien à voir qui laisserait soupçonner une quelconque intervention divine. L'athée doit s'interdire de voir ce genre d'intervention dans l'apparition et l'évolution des fémurs et crânes préhistoriques, ainsi que dans les siens.

Mais le croyant a toute liberté de croire que Dieu, mais aussi tout le reste, ont pu travailler de concert pour lui préparer les fémurs, la binette et le crâne qu'il a hérités de Dieu, de ses ancêtres préhistoriques et du Big Bang.

Si, souvent, le voyant n'en croit pas ses yeux, le non-voyant, lui, est obligé de n'en jamais croire ses yeux. L'aveugle dit qu'il croira à l'arbre, seulement s'il touche l'arbre. Le voyant a la possibilité de croire à l'arbre, sans nécessairement le toucher de plein fouet et de plein front.

Le croyant croit, en vertu de la révélation reçue de sa conscience et de la révélation qu'il croit avoir reçue par la Révélation. L'incroyant, contrairement à ce que l'on pourrait penser, croit lui aussi à la révélation. Il a eu la révélation que Dieu n'existait pas. Où? Quand? Comment? C'est pour le moins aussi mystérieux que la Révélation faite aux prophètes et par le Verbe incarné. Quelles preuves l'incroyant peut-il apporter pour affirmer qu'il a bel et bien reçu la révélation de la non-existence de Dieu? Et s'il s'est fait cette révélation à lui-même par ses propres forces, en est-il pour autant exempt de tout soupçon?

Un jour ou l'autre dans son curriculum vitae, l'athée a forcément entendu la question toute faite: « Est-il possible que Dieu existe? » Et, seul ou avec l'aide d'une équipe multidisciplinaire d'athées, il s'est donné la réponse: « Non, franchement, Dieu n'est pas possible! »

Et désormais, contre vents légers ou tornades, contre marées hautes ou basses, contre courants de surface ou courants des profondeurs sous-marines, malgré El Nino et les cyclones, il devra s'en tenir à cette réponse devenue toute faite, et maintenir le cap sur le phare de l'athéisme. En se disant: « Pleurer, gémir, prier, est également lâche ». Et contraire aux impératifs de la raison éclairée par le phare de l'athéisme d'une évidence première et dernière. Et

cet athée dira « Ainsi soit-il! », au moins aussi souvent que le croyant. « Que Dieu ne soit pas! Ainsi soit-il! » « Que l'immortalité de l'âme ne soit pas! Ainsi soit-il! » « Et pour tout le reste aussi, ainsi soit-il! »

La liturgie athée

Le croyant et l'incroyant ont donc tous deux passablement de choses à faire et à ne pas faire pour rester croyant ou incroyant. Ils devront tirer les conséquences pratiques de leur dogme fondamental. Ici encore, on pourrait croire que l'incroyant n'a pratiquement rien à faire pour cultiver son incroyance. Il n'en est rien.

L'athée devra, par exemple, ériger des temples, ceux des francs-maçons ou le Panthéon de Paris, pour y célébrer ses offices liturgiques, avec décors, costumes, attitudes révérencieuses, homélies, chants religieux, lecture d'hymnes sacrées, cérémonies de promotion et de commémoration, bref, avec tout un rituel et un protocole qui rappellent les ralliements communistes ou nazis de jadis, tout aussi bien que ceux d'une grand-messe pontificale dans la basilique Saint-Pierre de Rome.

Et dans leur vie quotidienne, le nazi, le communiste et l'athée, pour vivre leur foi, auront à s'interdire autant de choses qu'un Chartreux ou un Trappiste. Sinon, ils seront des incroyants aux incroyances tièdes et inconséquentes. Ne pas tomber en hérésie exige autant de vigilance chez l'athée que chez le non-athée. Le « pape » André Breton était bien convaincu qu'un surréaliste, athée intégral comme lui, pouvait fort bien commettre des fautes graves

contre le Surréalisme athée. Et en conséquence, encourir l'excommunication.

L'athée se dit que, pourvu qu'il reste intelligent, son intelligence lui dictera, en toutes circonstances, ce qu'il doit faire pour éviter de tomber dans l'hérésie de la foi. Exercice tout de même très périlleux. Souvent, par exemple, il devra se rappeler, sans l'ombre d'un doute, qu'il est promis aux décisions du Néant ou à la bonne foi de la Matière qui l'ont conçu et qui l'attendent à bras ouverts, aujourd'hui, demain, pour l'éternité. Attitude possible, mais qui exige une extrême vigilance, et qu'on porte en toute rencontre le condom de l'athéisme pour éviter les maladies transmises mentalement.

Le désir des athées

Il est certain que la plupart des hommes ont désiré et désirent que Dieu existe. « Et si c'était vrai... », disait Brel. Ils l'ont désiré et le désirent de toute leur âme, de tout leur coeur, de toute leur intelligence, bref, de toutes leurs forces.

En marge de ce mouvement universel, les athées apparaissent comme une secte, un club de snobs, une « élite » d'aristocrates spécialisés dans le forage de puits intellectuels creusés jusqu'aux nappes phréatiques du Néant dont les eaux sont les seules capables d'étancher la soif des mortels. Pour désirer que Dieu n'existe pas, et le désirer avec de la suite dans les idées et une énergie parfaite, eh bien! il faut une bien grande énergie, celle d'un Surhomme blindé.

Mais les deux désirs sont-ils aussi bien ajustés l'un que l'autre à la nature humaine? Désirer que l'Amour existe, est-ce plus conforme au désir de l'homme que désirer que l'Amour n'existe

pas? L'athée pourrait au moins mettre en doute la réponse toute faite qu'il donne à cette question: « Non, l'Amour n'existe pas. Et je ne veux pas qu'il existe! Ou du moins, je m'en fiche, qu'il existe ou pas! J'ai mieux à faire que perdre mon temps à me poser ce genre de question toute faite. Ainsi soit-il! Amen! Moi, ma raison m'interdit de désirer l'Amour et de croire qu'il puisse même exister. En cette foi, je veux vivre et mourir. Amen et Alléluia! »

15. REFUS GLOBAL

Claude Charron écrit un livre pour nous dire qu'il faut Désobéir. D'une désobéissance globale ou partielle? Évidemment, il est impossible à un être humain de désobéir globalement. Ainsi, Claude Charron n'a pu désobéir à l'envie qu'il eut un jour d'écrire un livre sur la désobéissance pour nous dire qu'il faut désobéir à cela, pour obéir à ceci.

De même, les auteurs du manifeste Refus global étaient bien loin de tout refuser, de vivre pour le NON global. Comme vous et moi, ils refusaient ceci, et admettaient farouchement cela. Reste à examiner ce qu'ils rejetaient furieusement et ce qu'ils admettaient farouchement.

En août 1998, pour célébrer le cinquantième anniversaire du manifeste, on invita à la télévision six des signataires. Quand ils eurent à se prononcer sur les changements provoqués par cette proclamation fracassante, l'un d'eux signala que, selon lui, l'objectif majeur n'avait pas été atteint. Cet objectif, c'était l'élimination de la religion, et tout particulièrement de la religion monothéiste qui, dit-il avec Michel Tremblay et Yvon Deschamps, est la pire entrave à la libération, à l'épanouissement de l'homme.

L'une de ses collègues objecta timidement que la religion, tout de même, avait toujours existé et existait toujours chez tous les peuples. Ce à quoi on lui répondit qu'avant l'invention des moyens

modernes de locomotion tous les peuples, faute de mieux, avaient recours à des moyens bien primitifs de locomotion. Ainsi de la religion. Aujourd'hui que la science explique clairement le monde, l'homme et la vie, on n'est plus excusable d'avoir encore besoin de la religion.

Cette démonstration sembla satisfaire ses collègues. Et celui qui la formulait ne manqua pas d'ajouter qu'il vivait sans religion, qu'il était bien heureux, et qu'il mourrait avec la conviction d'avoir fait dans la vie ce qu'il devait faire. Il semblait bien, à l'entendre, que la plus grande réussite de sa vie, c'était de s'être libéré de toute religion, et tout particulièrement de Dieu.

J'écoutais, sidéré. Et j'aurais aimé intervenir dans la discussion. Pour dire quoi au juste? Le lieu ne se prêtait pas à faire la preuve de l'existence de Dieu par l'une ou l'autre des cinq « voies » de saint Thomas, ou par toute autre voie. On pouvait, tout au plus, faire naître des doutes sur le dogme de la non-existence de Dieu.

On était entre artistes; on aurait donc pu aborder la question sous l'angle artistique, plutôt que sous l'angle religieux. Alors, il aurait été intéressant de se demander si, à leur avis, l'art était aussi dépassé que la religion. Et si un homme, libéré de tout sentiment artistique, conduit uniquement par les lumières de la logique et de la science de pointe, est un homme réussi ou en train de se réussir.

Le bourgeois, dites-vous, est un être qui a étouffé son âme, ce qu'il a en lui de meilleur. Pour lui, seul a du sens, du bon sens, ce qui, pour vous, a le moins de sens. Vous le croyez gravement malade, gravement coupable, et vous l'en blâmez sévèrement. S'il

n'en tenait qu'à vous, vous élimineriez de la société des hommes cet être criminel et extrêmement dangereux.

Mais ne serait-il pas temps que l'homme contemporain, instruit, éclairé sur tout par la science, se libère également du faux besoin artistique auquel ont malheureusement sacrifié les hommes du passé, en même temps qu'ils sacrifiaient à la charrette à boeufs et à la religion?

D'une part, vous déplorez amèrement le règne du bourgeois bassement efficace-pratique-rentable, purement logique comme la table de multiplication par trois et les tables des gestionnaires scientifiques du fisc. D'autre part, dans une question aussi délicate, mystérieuse et capitale que celle de la religion, la science d'aujourd'hui fournirait des réponses capables de satisfaire non seulement les citoyens ordinaires, mais même les artistes les plus libérés et exigeants?

Avec Shakespeare, vous diriez sans doute: « I fear a man who has no music in himself. Let no such a man be trusted: Je crains l'homme qui n'a pas de musique en lui. Ne faites pas confiance à un tel homme. » L'homme qui s'est vasectomié l'âme, qui s'est rendu le coeur imperméable à toute émotion musicale et artistique, vous le considérez comme un monstre. Cet homme, quels que soient par ailleurs la puissance de son esprit, son prestige et sa réussite sociale, est un homme d'une stérilité scandaleuse et terrifiante. Plus il réussit, plus il est digne de mépris, ou du moins de pitié.

Mais celui qui a stérilisé son coeur au point de ne plus ressentir en lui la faim et la soif de l'Amour infini, celui-là aurait trouvé le

meilleur moyen de libérer en lui la créativité, la spontanéité, les sources fécondes de la vie et de la joie?

Un homme qui s'est libéré de ses besoins, tentations ou illusions poétiques, musicales, artistiques ou religieuses, peut-il vivre heureux, sûr d'avoir réussi sa vie?

Pourquoi pas? Une chandelle éteinte est aussi heureuse qu'une chandelle allumée. Elle est libérée de cette illusion de brûler et d'éclairer. Et l'homme qui a vécu pour l'argent, il a sa récompense. Et sa récompense peut être très grande, grande et grosse comme un milliard. Les propriétaires de plantations de coton ou de canne à sucre ont vécu heureux dans les châteaux qu'ils se sont mérités avec la sueur et le sang de leurs esclaves nègres. Et aujourd'hui on fait de grands reportages pour célébrer leurs réussites, leurs châteaux et leur gloire.

Parmi les conquistadors espagnols, japonais ou serbes, les gérants des camps d'extermination nazis ou soviétiques, il y eut, nous dit-on, bien peu de gens malheureux au point de se suicider. De même, parmi les actionnaires des multinationales de la pédophilie, parmi les vicieux parvenus de la ploutocratie, ou de l'aristocratie bien nantie.

Certains, parmi ces différentes classes de cannibales, avaient peut-être vu, dans leur enfance, leur nature vierge dénaturée par les complexes judéo-chrétiens. Chose certaine, tous s'en étaient libérés pour s'abandonner à l'automatisme de leurs instincts. Et, libérés, les instincts vierges de l'homme primitif ou moderne peuvent être beaucoup plus voraces que ceux des dinosaures carnivores, sans pour autant mettre en péril le bonheur de leurs propriétaires.

Se libérer de quoi?

L'homme a constamment besoin d'être libéré, de se libérer. Reste à savoir de quoi et en vue de quoi. L'instinct artistique a raison d'être en perpétuelle révolte contre les instincts basement matérialistes d'une société régie par l'argent et autres dérisoires puissances asphyxiantes. Il n'est pas exclu que cet instinct doive refuser les normes d'une religion devenue hypocrite et sclérosée comme une académie de momies.

Mais qu'il prenne prétexte de l'académisme, des déviations ou mesquineries d'une religion, pour se libérer de son instinct artistique ou religieux, c'est aussi illogique et irresponsable que l'attitude de l'anarchiste en guerre contre tout genre de société à cause des vices de cette société. Par ce refus global, d'ailleurs bien illusoire, il se libère de tout, y compris de lui-même. Il fait le vide, pour se mettre à l'écoute et au service du vide ou des vagissements de l'instinct.

L'homme qui, un jour de gloire, décide que Dieu est impossible, inutile et même dangereux puisque son ombre enténèbre les lumières de l'instinct créateur, cet homme croit s'être évadé d'une prison. En réalité, il vient de prononcer contre lui-même une sentence d'incarcération à perpétuité. Par décret solennel, il proclame que c'est une grande victoire pour la main et le pied d'être libérés des contraintes stériles que leur impose la tête.

« Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, pour se creuser des citernes qui ne retiennent pas l'eau. » (Jérémie) Les citernes du nazisme, de l'automatisme, de l'homo oeconomicus, de l'homo sovieticus ou aryanus, de l'athéisme sans fond, de l'anarchie

commandée par l'instinct, par le Peace, Pot and Love, par la confrérie des mutants, des Hell's Angels, des égorgeurs d'Allah est grand, des magnats de l'huile lourde ou de la drogue.

La vraie religion consiste, essentiellement, à connaître Dieu, à l'aimer de tout son coeur, de toute son intelligence, de tous ses instincts, de toutes ses forces. Puis à connaître son prochain, et à l'aimer comme soi-même. Aimer Dieu, son prochain et soi-même, est-ce là des objectifs mesquins, bourgeois, qui briment la liberté et empêchent l'homme de s'épanouir? Pour se réaliser en plénitude, un homme devrait haïr Dieu de tout son coeur, et haïr de même son prochain autant que soi-même?

Un homme normal, pour ne pas être continuellement le dindon de la farce ou la farce du dindon, doit refuser un grand nombre de choses que lui proposent son instinct et l'instinct des autres, ses lumières et celles des autres plus lumineuses que lui. Mais doit-il refuser globalement tout, et surtout refuser en priorité Dieu et son prochain?

Quoi refuser et quoi accepter? Faire ce choix revient à l'intelligence et à la conscience de chacun. Et personne, jusqu'à ce jour, n'a pu accepter globalement ou refuser globalement les milliards de choix possibles.

Il est aussi évident par ailleurs que certains choix ou refus sont plus globaux que d'autres. Et le refus le plus global que tu puisses faire, c'est de refuser globalement Dieu, faire le vide de Dieu, anesthésier tout instinct religieux, sous prétexte de pouvoir ainsi faire s'épanouir en plénitude tes autres instincts.

Avec la conséquence globale que tes autres instincts se trouveront totalement déboussolés et se développeront à la manière anarchique d'un cancer.

Quoi de plus légitime et normal que l'instinct de la justice, que les instincts artistique ou sexuel? Mais laissés à eux-mêmes, sans les lumières de la raison et le contrôle de la volonté, ils s'hypertrophient, deviennent monstrueux, cancéreux, criminels. Ils colonisent et atrophient toutes les autres valeurs, comme on voit chez un homme l'instinct de la richesse, de la gloire ou de la domination, transformer cet homme en robot sans coeur. Libère, sans contrôle, l'instinct de la justice, et il installera, sur les places publiques, la guillotine qui fonctionnera au nom de l'Égalité et de la Fraternité en nivelant les têtes, ou il enverra en Sibérie, pour y aménager les goulags de la rééducation, ceux qui auront survécu aux autres moyens de persuasion comme les déportations, la famine et les exécutions massives.

L'art n'est pas plus une fin dernière que l'argent ou le sexe

« Là où est ton trésor, là aussi est ton coeur. » On admet assez généralement que si le coeur d'un homme est dans l'argent, son coeur devient dur, lourd et sec comme un lingot d'or, fermé sur lui-même et aussi stérile qu'une pièce de trente sous peut l'être.

Devenus autonomes, les instincts artistiques, sexuels ou de toute autre nature, produisent exactement le même résultat, le même dessèchement, la même stérilité. Vivre pour l'art ou pour le sexe n'est pas plus glorieux que vivre pour le métal.

« L'artiste doit être plus grand que son art. » Le peintre Braque voulait dire par là, il me semble, que l'activité artistique, comme

d'ailleurs toute autre activité, n'est pas une fin en soi. Elle est subordonnée à la fin globale de l'homme qui l'exerce. Elle ne doit prendre ni la première place, ni toute la place. Elle est au service de l'homme, elle n'est pas son maître et sa fin. L'art est pour l'homme, et non l'homme pour l'art.

Comme, dans un premier ministre, l'homme est plus important que le premier ministre. Ce n'est pas sa qualité de premier ministre qui donne à un homme sa valeur globale. C'est au contraire la qualité globale de l'homme qui rend un premier ministre estimable, comme homme et même comme premier ministre.

Une oeuvre, de quelque nature qu'elle soit, témoigne du talent de son auteur. Elle ne renseigne pas sur la qualité globale de son être. L'art est une habilité, une vertu intellectuelle. Ce n'est pas une vertu morale. L'oeuvre peut donc être admirable, géniale, et son auteur, parfaitement abominable. Un virtuose du pinceau, du verbe, de la musique et de la diplomatie, peut être aussi pauvre d'humanité, de valeur humaine, que les virtuoses du poignard ou de la mitrailleuse, des opérations bancaires, que les dévaliseurs de fourgons blindés et les spécialistes des camps d'extermination.

Ériger l'art en morale, en conduite de vie, c'est donc un détournement de fonction, une perversion. Comme exiger d'une brouette qu'elle soit marxiste, catholique ou sensible au malheur d'un manchot. Demander à l'art qu'il soit une morale de vie, l'objectif ultime de la vie et de la perfection humaines, c'est aussi déraisonnable que le vice du bourgeois qui réclame que l'art serve sa morale hypocrite, puritaine et intégriste.

Figuratif ou abstrait, l'art n'a pas à dire, et ne peut d'ailleurs pas dire à l'homme, ce qu'il doit faire pour réussir sa vie d'homme. Rimbaud a cru pour un temps trouver dans la poésie la clé de l'énigme de l'homme et le moyen d'une libération globale en vue d'un épanouissement global. Puis « Un soir j'ai assis la Beauté sur mes genoux, et je l'ai trouvée amère. » Échec et mat.

Rimbaud se fait alors marchand de carabines auprès des rois nègres d'Afrique. Décision plus sage que celle de continuer à demander à l'art une réponse qu'il est aussi impuissant à fournir que le ministre des finances, l'oto-rhino-laryngologiste ou les membres du conseil d'administration de la British Airways.

Surviennent un raz-de-marée, un génocide pourtant annoncé, une éruption volcanique, un cancer imprévu, l'invasion des nazis ou du sida, l'écroulement du World Trade Center, et tout artiste, tout homme, doit alors se poser d'autres questions que celles de sa spécialité d'artiste, de fonctionnaire syndiqué, de milliardaire ou de signataire du Refus global.

Et il doit pouvoir compter sur autre chose que l'académisme ou l'automatisme pour faire face à sa vie et à celle des autres, à sa souffrance et à celle des autres, à la mort des autres et à la sienne. Bref, il doit devenir ou redevenir tout bonnement un homme, avec des questions, des problèmes qui transcendent ceux de sa profession.

Assez responsable pour refuser ceci et accepter cela. Assez lucide pour voir qu'il ne suffit pas d'être un artiste, même un artiste d'avant-garde, et que le subconscient ne remplace pas la conscience. Assez libre pour ne pas réduire le cosmos externe au puits de sa

concentration et pour ne pas réduire son propre cosmos intérieur à l'univers de l'art, de la science ou de toute autre activité.

Chacune de ces activités est un cosmos où chaque homme et tous les hommes rassemblés peuvent investir toutes leurs énergies, sans jamais atteindre les limites de ce cosmos. Mais chacun de ces petits cosmos spécialisés ne peut satisfaire le désir global de l'homme.

Il y a d'autres cosmos. Et il y a une hiérarchie dans ces cosmos. Pas nécessaire d'être un Pascal pour voir qu'il y a trois cosmos: le matériel, l'intellectuel et le spirituel. Pour nier le cosmos spirituel, celui de la charité, de l'Amour, il faut se faire aussi aveugle que pour ne pas voir le cosmos de la matière et le cosmos de l'esprit. Se couper volontairement du cosmos spirituel est plus néfaste et criminel que se retrancher volontairement, par le suicide ou l'isolement, des cosmos de la matière et de l'intelligence.

Amputation, vasectomie qui stérilisent, asphyxient toutes les activités des deux autres ordres ou cosmos. Décréter froidement, lucidement, farouchement, que le cosmos spirituel est une illusion, une imposture ou une impossibilité, c'est un suicide, réservé à une très petite « élite », aux virtuoses et magiciens du nihilisme. L'âme de l'homme « ordinaire » a besoin de respiration spirituelle, autant et plus, que de l'activité de ses poumons. Besoin essentiel à son équilibre global.

De quel Dieu s'agit-il?

Si le vrai Dieu et la vraie religion étaient ce que leurs négateurs ou ennemis s'imaginent quand ils pensent à Dieu et à la religion, ils

seraient excusables. À la condition de ne pas limiter leurs connaissances sur le sujet à ce que leur ont appris les bobards et farces de tavernes, les sourires entendus des ignorants bien diplômés et bien « branchés », les borborygmes du subconscient et les interjections de l'instinct.

On ne peut demander à tous les hommes d'être bien informés des moeurs de Néron, d'être bien au fait de l'évolution artistique de Cézanne et de la mystique nébuleuse des peintres préraphaélites anglais, d'évoluer à l'aise dans le calcul différentiel, ni même dans les labyrinthes de leur téléviseur et du moteur de leur voiture quotidienne.

Mais on peut bien demander à un diplômé d'université de ne pas parler et écrire sa langue maternelle comme un Ostrogoth analphabète. Comme on peut demander aux intellectuels (et, normalement, les artistes en sont) de raisonner sur l'homme, la vie et la religion, avec des connaissances plus étendues et subtiles que celles acquises à la maternelle ou en faisant le fou avec ses chums autour d'une bouteille de bière, de vodka ou de champagne, dans un décor lyrique et ubuesque inspiré du Déclin de l'empire américain ou de La Dolce Vita.

Mais si l'Être du vrai Dieu est l'Amour, et si la vraie religion a pour unique objectif de donner à l'homme les moyens de vivre cet Amour, alors l'homme est inexcusable de faire semblant de n'en avoir jamais entendu parler, et doublement inexcusable de prendre tous les moyens disponibles pour ne plus en entendre parler par d'autres que les athées indifférents ou haineux.

L'artiste, si on peut dire, est encore moins excusable que d'autres d'étouffer en lui l'instinct religieux et d'interdire au Dieu Amour d'exister. D'entrée de jeu, il sait que toutes les activités portant sur le cosmos matériel ont moins de valeur humanisante que la gratuité gratifiante de la création artistique, toute orientée vers la contemplation, la louange, la célébration de l'indispensable « Inutile ». Il sait que le jeu artistique le libère et lui permet de s'épanouir, de se créer en créant de « l'inutile ».

D'expérience, il sait aussi que la création artistique sollicite chez lui le sens du mystère, de ce qui dépasse l'emprise de la raison. Il sait qu'il dispose d'antennes beaucoup plus subtiles que celles utilisées par ceux qui scrutent les confins de l'univers matériel. Il sait, avec Aristote et tous les philosophes équilibrés, que la poésie, le faire poétique, artistique, est plus sérieux, est plus lourd de réel, a plus de valeur humanisante, que les sciences pures et même les sciences dites humaines.

Parce que l'activité artistique saisit l'être dans sa globalité: c'est une extase d'être, un bouche à bouche enivré avec la Vie. C'est tout le contraire d'une étude spécialisée où l'esprit analytique dissèque la vie après l'avoir soumise à une anesthésie globale, ou, pour mieux dire, après l'avoir savamment, sauvagement, tuée, pour l'étendre inerte sur ses tables de dissection.

L'art vivant est un hymne à la Vie globale. Il ne connaît d'autre contrainte que celles de l'amour. Le créateur fait le don gratuit de sa vie, à la Vie gratuitement offerte et donnée.

C'est donc une démarche prosaïque, antiartistique, en plus d'être parfaitement déraisonnable, de commander à la raison de

poser des barrières artificielles à la Vie, d'interdire à l'homme d'explorer autre chose que le cosmos de la matière, le cosmos de l'instinct et le cosmos de la raison analytique et raisonnante.

L'intelligence a de multiples raisons d'être fière de sa puissance. Son intelligence fonde la dignité de l'homme. Mais le plus bel acte d'intelligence, le plus intelligent, c'est de reconnaître les limites de l'intelligence. Cette intelligence est le plus digne d'admiration quand elle reconnaît humblement qu'une infinité de choses la dépassent, que tout la dépasse, que l'homme a des désirs d'infini que la raison ne peut satisfaire. Bref, que l'homme a un coeur et une âme.

Ce coeur et cette âme ont soif, entre autres choses et principalement, d'un Amour infini. Cet amour, certes, restera mystérieux comme toute forme de vie, comme toute forme d'art, mais il aura infiniment plus de consistance, de réalité, de vérité et de joie, que toutes les autres réalités. Parce qu'il est la source de toutes les autres réalités, leur fin ultime, leur réalisation et leur couronnement dans la possession d'un Être qui est Amour.

Non plus l'extase nébuleuse devant la vie indéfinie, bien que très enivrante, mais la rencontre amoureuse avec une Personne bien identifiée, bien définie, quoique infinie.

Des divinités et des religions indéfinies, des divinités n'importe qui-quoi, des religions aux reflets de Temple solaire ou de Moon, il en existe à profusion sur le marché aux puces. Mais des religions dont l'essence est d'être une relation amoureuse de l'homme avec un Dieu identifié et même incarné, il n'y en a pas même deux: il y en a une seule. Ce Dieu et cette religion se trouvent. Si on les cherche, ailleurs qu'à la taverne ou dans les salons « branchés ». On l'a dit, et

il est sain de le redire: « L'embêtant avec la vérité, c'est que, si on la cherche, on la trouve. »

Chercher ce Dieu Amour, avec le désir sincère de le trouver, c'est peut-être embêtant. Mais pour qui? Et pourquoi donc?

Caïn a tué son frère Abel, parce que son frère, apparemment, était meilleur que lui. Caïn trouvait la chose insupportable et décida de guérir dans la racine la cause de son tourment. Un autre assassiné a demandé à ses assassins: « J'ai fait parmi vous beaucoup de bonnes oeuvres. Pour laquelle de ces oeuvres voulez-vous me tuer? » Ils lui répondirent à peu près ce que répondent tous les assassins de Dieu: « Parce que, homme, tu te prétends Dieu. »

Et si on cherche la cause de leur refus global de Dieu, on la trouve. C'est le fils de Dieu qui l'a trouvée pour nous et nous l'a donnée:

Et tel est le jugement: la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs oeuvres étaient mauvaises. Quiconque, en effet, commet le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses oeuvres ne soient démontrées coupables, mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, afin que soit manifesté que ses oeuvres sont faites en Dieu. (Jn 3, 19-21)

Vérité tranchante comme le fil du rasoir. Vérité qui ne laisse pas de place ou de prise pour les tarabiscotages et tataouinages, pour les circonvolutions et circonlocutions, pour les circonstances

atténuantes, pour les labyrinthes visqueux de la diplomatie ou les échappatoires de la psychanalyse.

Rasoir qui dessine d'un trait fulgurant la malice et l'orgueil de l'homme. Mais en même temps qui signale à l'homme comment il peut trouver et faire la vérité, comment il peut peindre sa vie autrement que le peintre de Baudelaire, « Condamné à peindre, hélas! sur les ténèbres ».

Jésus dit alors: « c'est pour un discernement que je suis venu en ce monde: pour que ceux qui ne voient pas voient et que ceux qui voient (les suffisants, ceux qui se fient à leurs propres lumières, par opposition aux humbles qui acceptent la Lumière globale révélée à leur intelligence et à leur coeur) deviennent aveugles. »(Jn 9, 39)

Si je disais cela de ma propre autorité, ON trouverait des raisons plausibles pour ne pas regarder en face cette vérité en lame de rasoir. Si c'est la Vérité qui le dit, alors on n'a plus d'autre raison de regarder ailleurs que sa propre fausseté fardée d'excuses inexcusables.

La Vérité, ici, emploie des termes beaucoup plus tranchants et intransigeants que les miens: elle parle de sépulcres blanchis et d'assassins inspirés par le Père du mensonge, l'Assassin dès l'origine. Voilà sûrement une attitude qui mérite un refus global.

Mais opposer un refus global à la Vie globale...

16. SONDAGE D'OPINION SUR LES DOGMES

Analysant la personnalité, la pensée et la méthode de gestion de Jean-Claude Scraire, gérant de la Caisse de dépôt et placement du Québec, la journaliste Martine Turenne, dans L'actualité du 15 octobre 2000, nous dit:

Comme bien d'autres Québécois éduqués par les religieux, Scraire a rejeté en bloc la rigueur et les dogmes du catholicisme. Il a conçu sa propre éthique, s'inquiète du fossé qui se creuse entre les très riches et les autres. Il communit avec les philosophies orientales. Il se délecte de la spiritualité des habitants de Bali, où il a récemment acheté un terrain. Sa fascination pour l'Asie est à l'origine, dit-on, de l'intérêt de la Caisse pour le marché international.

Autrement dit, M. Scraire, comme bien d'autres Québécois éduqués par les religieux ou les polyvalentes, a rejeté en bloc le catholicisme pour se brancher, fasciné, sur les philosophies orientales et la spiritualité de Bali. Pourquoi? Parce que le catholicisme est rigoureux et dogmatique, alors que la pensée et les religions de l'Asie, elles, sont ouvertes, tolérantes, souriantes. Elles fuient la rigueur et les dogmes.

Ce qui laisserait croire qu'elles croient n'importe quoi et tout le reste en même temps, qu'elles font n'importe quoi, sans se soucier si ce n'importe-quoi rime à quelque chose et avec tout le reste.

C'est possible. Mais si c'est vrai, ce dogme mérite d'être discuté. Et M. Scraire lui-même semble bien contredire ce dogme oriental. C'est un Asiatique ou un Balien qu'on peut soupçonner d'hérésie.

Pour savoir où l'on s'en va

En effet, dans le portrait qu'on fait de lui, on trouve des signes inquiétants de déviationnisme. En voici quelques-uns.

« **On dit de Jean-Claude Scraire qu'il sait où il s'en va.** »

Si je comprends bien, M. Scraire ne s'en va pas n'importe où. En homme sensé, il tient à savoir où il s'en va, là et pas ailleurs, et au nord quand il a l'intention d'aller au nord. Ce qui suppose de la rigueur dans la pensée, de la suite dans les idées, et de la fermeté dans les décisions. Autrement dit, cela suppose que l'on croie, avec la fermeté d'un dogme, que le nord est au nord, que Pôle Nord existe et que la boussole signale dogmatiquement le nord magnétique.

M. Scraire se conduit comme le Chartreux qui décide d'entrer à la Trappe, et non dans l'Ordre du Temple Solaire ; comme le trappeur algonquin qui sait où il s'en va quand il part visiter ses pièges, et qui, à la tombée de la nuit, décide de s'en retourner à son camp de chasse plutôt qu'à l'Hôtel Hilton de Miami.

Et contrairement à la plupart des citadins, quand ce chasseur voit, en plein jour ou même à la brunante, une piste de lièvre, il sait dans quelle direction ce lièvre s'en va comme ça. Il a de la rigueur dans l'oeil et la mémoire. Le lièvre aussi, d'ailleurs. Sinon, tu as affaire à un chasseur ou à un lièvre déboussolés, souffrant d'Alzheimer ou d'amnésie, incapables de repérer des points suffisamment fixes pour leur permettre de s'orienter.

Et où placer la virgule

On va jusqu'à nous dire, au sujet de M. Scraire: « **Sa formation de juriste lui a appris l'importance de la virgule.** »

Imaginez donc: aller jusqu'à connaître l'existence de la virgule, et, qui plus est, savoir où la placer exactement pour respecter non seulement la rigueur de la pensée régie par les dogmes carrés de la syntaxe, mais même pour souligner les mille subtilités que se permet une pensée nuancée!

Sait-on qu'il faut beaucoup de rigueur pour avoir une pensée nuancée, au point qu'elle peut maîtriser l'usage subtil de la virgule?

Et si c'est vrai ce qu'on nous dit de M. Scraire et de l'importance qu'il attache à l'emploi rigoureux et subtil de la virgule, il a une très longue longueur d'avance sur la majorité de ses compatriotes qui, eux, n'ont pas encore découvert l'importance du point-virgule, ni même celle du point, dans l'expression écrite de leur pensée plus indifférente aux points de repère qu'un lièvre analphabète.

Quant aux mille usages du dogme de la virgule, il y a belle lurette qu'ils les ont « rejetés en bloc ». Quand tu vis avec la conviction que toutes les autobus et toutes les avions sont féminines, tu t'es peut-être libéré du dogme sexiste, mais pour te brancher sur le dogme rigide de l'ignorance crasse.

En stratège averti

Michel Nadeau, le numéro deux de la Caisse, nous révèle une autre qualité de M. Scraire: « **Jean-Claude, c'est le stratège ; moi, je suis sur le terrain.** » Ce qui donne encore à réfléchir.

Un stratège, oriental ou occidental, doit avoir un esprit très souple, capable d'improviser selon les mille aléas des circonstances et les manoeuvres imprévisibles de l'ennemi. Mais tout souple qu'il soit, cet esprit, s'il manque de rigueur, sa souplesse flasque permettra à l'ennemi de l'enfoncer comme un bloc de margarine souple.

Quand donc M. Scraire fait de la stratégie, il se réfère sûrement à des points de repère qui ont autant de fermeté que les dogmes du Trappiste, du trappeur et du lièvre sensés.

Et voilà précisément à quoi servent les dogmes du catholicisme: à donner au croyant catholique des points de repère, des phares, lui permettant de choisir les bonnes tactiques menant à la réalisation de sa stratégie.

Cette stratégie porte sur la réalisation de sa vie, de toute sa vie. Malgré les apparences, cette stratégie a infiniment plus d'importance que celle de la Caisse de dépôt et placement. Le dépôt et le placement les plus importants que tu puisses jamais faire, sont ceux de ta vie. Si tu y réfléchis avec un peu de rigueur, tu devrais normalement en arriver assez vite à la conclusion que tu ne dois pas déposer et placer ta vie n'importe où, n'importe comment, en vue de n'importe quoi.

Bien qu'édifiée sur des dogmes qui ont la solidité de fondations en pierres, et non de la margarine ou des vents qui passent, reviennent et s'en vont, la vie du croyant permet toutes les initiatives. Aimer le Père, le Fils et l'Esprit, de tout son coeur, de toute son âme et de toutes ses forces, et son prochain comme soi-même, c'est une stratégie qui ne favorise pas l'endormitoire et la

passivité. C'est tout autre chose que s'en remettre passivement aux décrets nébuleux du Hasard et du Karma.

Des silences tactiques et stratégiques

On nous donne au sujet de M. Scraire une autre information pertinente: « **Jean Keable voit dans les silences de son ami une redoutable arme stratégique.** »

La stratégie importe donc ; les armes aussi. Et les armes, que ce soit le silence, les blindés, les torpilles ou les bazookas, sont toujours conçues pour être redoutables. Quand le Canal de l'information nous montre Les armes de la victoire inventées par les stratèges au cours des âges, ce n'est pas une exposition de jouets d'enfants ou de tableaux à l'aquarelle. Elles sont toutes conçues avec la plus grande rigueur possible pour réussir à « emporter le morceau ». Ce ne sont pas de vagues méditations philosophiques destinées à reconforter et endormir « le patient ».

Les stratèges médicaux qui visent, eux, à sauver leur patient, doivent également procéder avec une extrême rigueur pour diagnostiquer la maladie. Et s'ils décident d'intervenir dans le cerveau de leur patient, ils procéderont avec la lucidité, la concentration, la longue patience et la minutie dont firent preuve les « médecins » qui préparèrent la capsule atomique destinée aux « patients » d'Hiroshima et de Nagasaki.

Autrement dit, qu'il s'agisse de tuer ou de sauver des vies, de rentabiliser les opérations de la mafia ou de la Caisse de dépôts et placement, d'utiliser à bon escient le silence et la virgule, de cultiver intelligemment des fleurs ou d'orienter son curriculum vitae en vue

d'être un jour sénateur, de s'illustrer par la stratégie Néron ou par la méthode Mozart, il faut de la rigueur.

Pour exceller dans le bien, il faut souvent se lever de bonne heure. Et pour exceller dans le mal, il faudra souvent passer des nuits blanches à parfaire sa stratégie. Ce que ne manquent pas de faire les Hell's Angels, Milosevic et autres tueurs à gages.

Des philosophies et des religions qui aient une pointe

C'est le même souci de rigueur et d'efficacité qui a fait comprendre aux hommes que l'épée, le Concorde, la seringue, les pyramides et la tour Eiffel, devaient finir en pointe, et non en dôme de citrouille. De même, quand tu pointes ton doigt, ton fusil, ou ta vie. Normalement, tu ne les pointes pas vers les quatre points cardinaux en même temps ou selon les *feelings* du Hasard. Sinon, le message sera confus, du moins pour ceux qui le reçoivent.

Si donc les philosophies orientales pointent dans toutes les directions et tournent en rond, un esprit rigoureux comme celui de M. Scraire devrait s'en rendre compte et en éprouver du malaise.

Si, par contre, M Scraire leur demande et leur trouve suffisamment de rigueur et de précision pour orienter toute sa vie, il devrait être mieux disposé à ne pas « rejeter en bloc » les dogmes du catholicisme rigoureux et plus précis que les hallucinations que voient dans leurs trips astraux les veaux stupéfiés. Quand M. Scraire a acheté Vidéotron, il lui a fallu plus de rigueur dans sa stratégie et ses tactiques que celle des veaux déboussolés et béatifiés au pot.

La virgule de M. Scraire peut nous mener loin, ouvrir sur les espaces infinis, si on la regarde avec suffisamment d'attention et de rigueur. Dans le domaine de la stratégie économique, mais tout aussi bien dans le domaine de la stratégie spirituelle.

« La peinture, disait le peintre Degas, c'est facile, quand on ne sait pas. Mais quand on sait, oh! alors... »

Quand tu sais, dès lors que tu commences à savoir, tu sais que, sur un tableau, les formes et les couleurs ne s'en vont pas plus au hasard que les notes dans un thème musical. Sons, formes et couleurs sont aimantés, impérieusement sollicités par la chose à dire et à bien dire. Comme chacun des mots de la phrase concourent à dire ce que tu veux dire. S'ils sont choisis au hasard du Hasard, tirés et assemblés au hasard, ils diront n'importe quoi, ou rien du tout. Ils balbutieront, marmonneront, ronchonneront et zinzinuleront du Nirvâna et du Hasard.

Alors, où est la vraie liberté? Dans le peintre, l'écrivain ou le musicien qui peignent, écrivent ou composent en toute spontanéité, dans une belle et féconde ignorance de leurs moyens d'expression? Ou dans les créateurs qui ont appris l'importance de la virgule, des différentes nuances du bleu ou des silences, et la différence entre les bémols et les dièses? La liberté des uns engendre la cacophonie, celle des autres engendre la symphonie.

Imaginons. Pour te guérir de l'ankylose et des rhumatismes occasionnés par les dogmes du catholicisme, tu pars jouer au tennis avec ton numéro deux ou ta conjointe. Où exactement? Au Sahara, plutôt que sur les collines en terrasses de Bali. Rendus là, vous

enfilez vos shorts et sortez balles, raquettes et crème solaire. Et que la fête commence!

« Mais, où donc sont les galons délimitant le court et le filet qu'on place habituellement au centre, à la hauteur prévue avec rigueur par les règlements internationaux? » demande alors ton numéro deux ou ta chum.

Et toi de répondre: « Comment ça? On est venu ici pour jouer au tennis en toute liberté et pour nous guérir des dogmes. Ce n'est ni le lieu ni l'heure de nous encombrer d'autres dogmes, comme ceux des galons et des filets. »

Et alors? Alors, si tu réussis à convaincre tes deux partenaires de commencer la fête et votre cure de désintoxication et d'assouplissement dans ces conditions-là, peux-tu prévoir pendant combien de temps vous allez prendre plaisir à chercher vos balles de tennis dans les sables à perte de vue?

« Ça dépend, me diras-tu. - De quoi? - Ça dépend si ta formation t'a appris où placer la virgule et tes balles de tennis. - Et les galons et le filet? - Ça, ça dépend de ta stratégie. - Comment ça? - Si ta stratégie est efficace, peu importe qu'il y ait des galons et un filet. Et, surtout, peu importe qu'ils soient ici ou n'importe où ailleurs. Si tu joues avec rigueur, tu réussiras tes coups à tout coup. - Ah bon! J'savais pas. »

Et il se fit un grand silence dans le désert. Arme stratégique redoutable en de telles circonstances. C'est pendant l'un de ces silences stratégiques que l'ancien entraîneur des Nordiques a inventé « le bouchon à quatre trous ».

D'autres enragés de la rigueur

Toscanini fait une colère blanche à la fin de l'exécution de la V^e Symphonie, parce qu'un foutu trompettiste inconscient a joué un Si bémol, quand il fallait jouer un Si naturel! Et Toscanini a l'impression que la coupole de la symphonie vient de lui tomber sur la tête. Toscanini savait, Beethoven savait ; et tous deux pensent que ce trompettiste criminel mérite quelque chose comme la mort.

Cézanne, lui aussi, a une réaction propre à scandaliser ceux qui ne savent pas. Pour faire le portrait d'une victime qui l'en a supplié, il l'a fait venir 103 fois à son atelier, et à chacune des séances, la victime a pris la pose de la victime pendant 2 ou 3 heures. Mais voilà qu'à la fin de la 103^e séance, Cézanne s'arrête et dit au malheureux stupéfait: « Monsieur, je ne peux pas finir votre portrait. Je n'arrive pas à trouver la tache de couleur à mettre sur la phalange de l'auriculaire de votre main gauche. Je vais aller au Louvre, consulter les grands maîtres ; et peut-être que je trouverai... »

Degas, Toscanini et Cézanne ne sont pas des fous notoires, des maniaques asphyxiés de rigueur, d'idées fixes et d'entêtement stérile, des Ayatollah Khomeini ou des Calvins de la Prédestination. Ils ne sont pas des dogmatistes et casuistiques vicieux. Ils sont grands parce qu'ils ont un grand talent ; mais tout leur talent et leur inspiration ne serviraient à rien, s'ils n'étaient coulés dans des moules rigoureux. Comme un ingénieur compétent sait que s'il ajuste mal un seul des milliers de fils intégrés à sa navette spatiale, cette navette explosera en feu d'artifice à son départ ou peu de temps après.

On ne peut donc pas reprocher à un homme ou à une doctrine d'avoir trop de rigueur. Ce qui importe, c'est de savoir si cet homme ou cette doctrine utilisent la rigueur à bon escient, là où il faut, et de la manière qui convient.

Le catholicisme ne manque certainement pas de rigueur. Ce qui, dans un premier temps, peut effrayer, comme les dogmes des modes et des temps ont de quoi terrifier ceux qui les ignorent, ou qui voudraient bien que les volutes de leur pensée ne soient pas astreintes à suivre ces règles pour exprimer leurs *feelings*, leur « vécu » et leur spontanéité vierge de tout soupçon et de tout corset.

Mais quand tu t'es donné la peine d'utiliser la grammaire autrement qu'avec tes mains pour la ranger hors de portée, c'est alors que tu commences à pouvoir utiliser les dogmes grammaticaux pour exprimer plus librement ta pensée. Et c'est alors que tu peux commencer à jouer avec la langue, au lieu d'être enchaîné par elle, de la tirer comme un fardeau avec des ahans de haleur de la Volga ou de joual poussif.

Il en est de même pour les dogmes du christianisme. Si on les connaît superficiellement, comme le fait de connaître, approximativement, la nomenclature des modes et des temps ou le sexe des autobus, on dit qu'ils sont trop rigoureux, et on les « rejette en bloc ».

Les Québécois qui ont reçu une éducation chrétienne et qui l'ont rejetée en bloc, pourquoi l'ont-ils fait? Il y a matière à interrogation. Et la réflexion permettra d'avancer quelques explications.

Ces dogmes ont pu être mal expliqués, mal interprétés et mal appliqués. Les erreurs d'explication, d'interprétation et d'application ne manquent pas, en ce domaine comme en ceux de la médecine, de la langue, de l'exploitation des forêts, de la gestion des commandites et des stocks de morue. Mais alors, ce ne sont pas les morues, les forêts, la médecine, la grammaire ou la religion qui sont en cause.

Les vraies causes peuvent être l'ignorance ou la stupidité de ceux qui expliquent et appliquent, aussi bien que la déficience ou l'inertie de ceux qui reçoivent l'explication et l'application.

Quant à l'usage que l'on fait de ces dogmes, il peut, lui aussi, être faussé par l'ignorance, la mauvaise foi, la stupidité, la paresse, la cupidité, ou par tout autre vice cultivé par les responsables de la « gestion ». Ils en portent la responsabilité, et ce fardeau peut fort bien n'être pas léger.

Comme n'est pas légère la culpabilité des gouvernements qui nous ont imposé le fardeau de leur dette nationale. Ce qui n'est pas une raison pour que, désormais, on privilégie l'anarchie, qu'on rejette en bloc les gouvernements et qu'on mette désormais sa foi et son espérance dans les dogmes incendiaires de l'Ordre du Temple Solaire ou dans la spiritualité de Bali, souple et gracieuse comme les aurores boréales, *cool* comme les caresses d'une brise enivrée au parfum du lotus.

Les dogmes du catholicisme, leur interprétation et leur application, doivent faire l'objet d'une vigilance aussi rigoureuse que celle requise pour surveiller de près les gouvernements, les journalistes, les pédophiles, les violeurs, les voleurs et les assassins,

les financiers, les économistes, les sénateurs, les médecins et les maîtres des machines à débusquer à blanc et à labourer, herser, niveler et stériliser le fond des océans.

Laquelle vigilance sera donnée, non pas par l'ignorance ou l'indifférence, mais par la connaissance et le désir de changer ce qui doit l'être.

L'ignorance bien diplômée

L'ignorance, voilà une autre excellente raison qui a pu pousser un grand nombre de Québécois à rejeter en bloc le catholicisme. Combien d'entre eux, à quarante ou quatre-vingts ans, ont pour tout bagage religieux les notions acquises à la maternelle et à l'école primaire, complétées par les propos de taverne, de salons « éclairés » à l'indifférence et au mépris, avec un vernis théologique fourni par les monologues d'Yvon Deschamps et de nos autres farceurs en herbe ou « montés à la graine »?

En tout autre domaine, ce bagage serait jugé nettement insuffisant, voire ridicule. Mais dans une question capitale comme celle-là, on se contentera facilement de n'avoir pas la note de passage, ni même quinze pour cent. Bien plus, on s'en fera un titre de gloire. En laissant entendre qu'on est arrivé à cette conclusion « éclairée » après une analyse approfondie des dogmes et de leur rigidité asphyxiante.

C'est embêtant et irritant

Je signale une dernière raison qui a pu conduire à ce rejet en bloc. Le catholicisme est exigeant, mais ce ne sont pas surtout ses dogmes qui causent des maux de tête, agacent et irritent. Pour la

bonne raison que peu de gens se donnent du mal pour les approfondir et voir s'ils peuvent avoir du sens, du bon sens.

Mais ce qui découle de ces dogmes pour la conduite de sa vie, autrement dit pour faire ceci et ne pas faire cela, voilà qui nous concerne de plus près, au point de nous irriter. Et faire ceci plutôt que cela ne concerne pas seulement les spécialistes des dogmes, mais tout homme venant en ce monde et vivant dans ce monde plutôt qu'en Utopie. Et, pour le premier ou le dernier venu, le meilleur moyen d'avoir la sainte paix, c'est de rejeter en bloc ces « irritants », ceux des dogmes, mais surtout les irritants de la morale qui en découle.

Les explications que donne saint Paul de cette attitude n'ont rien perdu de leur actualité. Il dit, dans l'Épître aux Éphésiens:

Voici donc ce que je dis et atteste dans le Seigneur: ne vivez plus comme vivent les païens que leur intelligence conduit au néant. Leur pensée est la proie des ténèbres et ils sont étrangers à la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qu'entraîne chez eux l'endurcissement de leur coeur. Dans leur inconscience, ils se sont livrés à la débauche, au point de s'adonner à une impureté effrénée.

Qu'on n'aille pas en conclure que saint Paul est « obsédé par le sexe ». Son obsession, c'est le Christ.

Mais si tu es obsédé par le Christ, il te faudra apprendre à contrôler non seulement ton sexe, mais aussi tout le reste. C'est pourquoi saint Paul signalera, à l'occasion, d'autres vices que ceux de la débauche olé,olé. Ainsi, dans sa Deuxième Épître à Timothée:

Sache bien ceci: dans les derniers jours surviendront des temps difficiles. Les hommes, en effet, seront égoïstes, âpres au gain, fanfarons, orgueilleux, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, sacrilèges, sans coeur, implacables, médisants, sans discipline, cruels, ennemis du bien, traîtres, emportés, aveuglés par l'orgueil, amis des plaisirs plutôt qu'amis de Dieu.

Ces « derniers jours », ces « temps difficiles » et ces vices, ce sont les nôtres, aussi bien, et peut-être mieux, que ceux du temps de saint Paul.

Dans sa Première Épître aux Corinthiens, il signale d'autres vices de son temps et ... du nôtre:

Ne savez-vous donc pas que les injustes n'hériteront pas du Royaume de Dieu? Ne vous y trompez pas! Ni les débauchés, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les pédérastes, ni les voleurs, ni les accapareurs, ni les ivrognes, ni les calomniateurs, ni les filous n'hériteront du Royaume de Dieu. Voilà ce que vous étiez, du moins quelques-uns. Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus Christ et par l'Esprit de notre Dieu.

Saint Paul ne s'est pas donné pour mission de recenser les vices de son temps et de prévoir les nôtres, c'est-à-dire les mêmes. C'est pourquoi la liste qu'il nous donne des vices est intéressante, mais tout de même bien incomplète. On peut en dénombrer bien d'autres, offerts par la publicité ancienne ou moderne, à la portée de tout un chacun qui peut choisir à l'étalage le vice qui semble lui

convenir le mieux, le plus adapté à son tempérament et pour lequel il a un attrait particulier.

Ces vices, le client potentiel ou virtuel n'a pas de difficulté à les identifier à l'étalage et à vérifier leur authenticité, puisqu'il les croise tous les jours en visitant son Ca, son Moi et son Surmoi.

Mais pour les acheter et s'en servir à l'occasion, de temps en temps ou tout le temps, il y a un hic: les interdits de la conscience, de la morale et de la religion, si tant est que le client tienne encore compte de ces trois garde-fous. Ce hic est fort irritant.

Et les dogmes du catholicisme et la morale qui en découle sont-ils plus « irritants » que bien d'autres? C'est probable, au point d'être certain.

Alors, en les rejetant en bloc, on se donne une plus grande marge de manoeuvre pour la fréquentation de ses vices et de ceux des autres.

À chacun d'évaluer de quel poids a pesé le désir de ce genre de libération, quand il a pris la décision héroïque de rejeter en bloc « cette sacrée religion » trop rigoureuse.

Trop dur ou trop mou

Les gens qui se plaignent que les dogmes du catholicisme sont trop durs, doivent se plaindre assez régulièrement, j'imagine, de la dureté de leurs tibias, de leurs fémurs et de leur boîte crânienne quand ils se heurtent les jambes ou les bras, tantôt à une chaise, tantôt à un coin de table, ou quand ils foncent, tête baissée et fiers d'allure, dans une porte qu'ils croyaient ouverte. Et ils verraient

bien tous les troncs d'arbres se transformer en tubes de spaghetti ramollis par la pluie.

À l'autre bout du spectre ou de l'éventail, vous trouvez les intégristes qui rêvent de transformer tous les troncs d'arbres en colonnes de béton armé et toutes les tiges de fleurs en boyaux d'acier inoxydable.

Le sens commun, lui, essaie de faire son chemin, en jetant, de temps à autre, un coup d'oeil à gauche et un coup d'oeil à droite, pour repérer les garde-fous en bordure de ces deux précipices de la démente.

« Elle est dure, cette parole! Qui peut l'écouter? »... Dès lors, beaucoup de ses disciples s'en retournèrent et cessèrent de faire route avec lui. » (Jn 6, 60 et 66)

Réaction des Juifs après avoir entendu Jésus leur révéler ce dogme: **« Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »**

Les Juifs qualifièrent de dur le plus grand amour jamais offert à l'homme. Et ils rejetèrent en bloc tout le reste de ce qu'il avait à leur dire.

Il est probable, et même certain, que M. Scraire ne trouvera jamais dans les philosophies orientales et la spiritualité de Bali, un tel dogme de granit et un tel amour fait chair.

Mais ceux qui acceptent ce dogme et cet Amour gratuitement offert et donné, savent où ils s'en vont, et où s'en va Celui qu'ils suivent. Cette rigueur, c'est autre chose que se laisser mollement

bercer dans le hamac de ses *feelings*, tout en contemplant les cumulus et les nimbus des philosophies évaporées qui viennent et s'en vont, selon les humeurs du Hasard déboussolé ou du Karma qui tourne en rond, attaché serré au pieu du Destin.

Le coeur de tous les dogmes chrétiens, c'est le dogme central de l'Incarnation du Verbe, « scandale pour les Juifs, et folie pour les Gentils ». Aujourd'hui, comme hier et demain. C'est l'obstacle majeur, l'irritant le plus irritant.

C'est aussi un mystère, mais un mystère qui devient un amour partagé. Pour juger cet amour trop dur, il faut se faire un coeur de pierre. Et pour le juger impossible, il faut s'attribuer une intelligence pour le moins divine.

Rien de plus scandaleux, irritant et dur pour l'orgueil de l'homme, que l'Incarnation du Verbe, cette pierre fondatrice du christianisme. Mais pour les coeurs droits qui accueillent cet Amour unique, rien de plus tendre que cette tendresse de Dieu, incarnée en Celui qui est la tendresse du Père et de l'Esprit.

Comprenne qui voudra! « Je te bénis, ô Père, d'avoir caché cette vérité aux sages à leurs propres yeux, et de l'avoir révélée aux humbles et aux petits. » Hier en Galilée, aujourd'hui et demain partout où il y a des coeurs capables de se laisser séduire par le plus grand Amour jamais offert et donné aux hommes.

Et, bien compris, les autres dogmes du christianisme viennent tous expliciter et rendre nourrissant pour l'âme ce dogme central de l'Amour incarné au coeur de l'homme.

17. QUELLE SONDE UTILISER?

Dans L'actualité de juillet 2001, un article de Carole Beaulieu, la rédactrice en chef, m'apprend ceci:

Un Québécois sur cinq dit d'ailleurs être, de façon récurrente, gêné par le bruit. Un sur trois se solidarise avec ceux qui réclament le silence dans les parcs. « Un appui plus solide que celui à la souveraineté », fait remarquer le sondeur.

Carole Beaulieu tient à nous faire remarquer cette remarque idiote du sondeur. Pourquoi? Parce qu'elle trouve la remarque idiote, ou parce qu'elle veut nous faire remarquer à quel point ce sondeur est bien informé et d'une remarquable subtilité intellectuelle pour avoir trouvé cette comparaison?

Connaissant la tendance fédéralisante de L'actualité, j'opterais pour la deuxième hypothèse. Après quoi, je peux, à mon tour, faire les deux remarques suivantes.

1^o. Si on en croit le sondeur fédéralisant, moins d'un Québécois sur trois appuierait la souveraineté. Pourtant, au premier référendum, 40% des Québécois ont appuyé la souveraineté, et, au deuxième, ils étaient tout près de 50% à donner un appui « solide » à cette souveraineté. Le sondeur en question est-il au courant de ces deux sondages? Il semblerait que NON.

L'autre explication serait que le sondeur, en disciple fidèle de l'interprétation que Jean Chrétien et Stéphane Dion donnent de ces deux sondages, soustraie du 50% le 25% des Québécois qui se sont dit OUI à eux-mêmes, « parce que la question posée n'était pas claire ». Mais si elle n'était pas claire, comment expliquer que 96%

des anglophones et « autresphones » ont répondu NON à cette question? Si, encore une fois et toujours, tu réponds NON à une question que tu ne comprends pas, où doit-on te situer sur l'échelle des êtres?

2^o. S'il est important de vérifier le bon état des sondes utilisées, il est non moins opportun de se demander si on peut toujours utiliser la même sonde pour sonder des matières qui n'ont aucun rapport entre elles. La sonde utilisée pour détecter la quantité des décibels hurlés par la sirène des pompiers, n'est pas nécessairement compétente pour évaluer le degré de rage d'un boxeur quand il mord et arrache l'oreille de son rival ou l'appui à la souveraineté. Que la sonde à décibels soit suffisamment subtile pour évaluer le quotient intellectuel du sondeur en cause, c'est possible.

En procédant comme le sondeur au service de L'actualité, je pourrais me livrer à l'activité suivante. Je commence pas mener une enquête pour savoir combien de Québécois, pendant les mois d'été, se disent importunés, de façon récurrente, chronique ou aiguë, par les maringouins. Et combien d'entre eux se solidariserait avec ceux qui réclament le silence des maringouins dans les parcs, dans les forêts et dans leur sac de couchage.

L'aiguille de ma sonde oscillerait, je crois, dans le rouge, entre 95 et 96%. C'est le pourcentage des anglophones et « autresphones » qui se disent gênés, de façon permanente, par la bestiole souveraineté.

Après quoi, utilisant la même sonde, je mène une autre enquête scientifique auprès des Québécois pour savoir combien d'entre eux

se préoccupent, de façon récurrente, de la santé de leur âme et se solidarisent avec la publicité et les médias qui n'en parlent jamais. Cette fois, l'aiguille de ma sonde aux maringouins oscille entre 33 et 34%.. « Santé vous concernés », comme dit un autre de ces slogans conçus par des malades mentaux.

J'envoie à L'actualité les résultats de mes deux enquêtes, avec une remarque suggérant que les Québécois ont bien raison de se préoccuper davantage du tintouin causé par les maringouins que des vagues rumeurs qui montent de leur âme sous anesthésie.

Je suis sûr que, cette fois, L'actualité ne croirait pas utile d'informer ses lecteurs des résultats de mes recherches, scientifiques, certes, mais jugées susceptibles de nuire à l'« inclusion » des maringouins dans la nation québécoise.

Jadis, l'un de mes camarades de classe, de façon très récurrente, se montrait très importuné par le sondage que nous lui faisons subir avec une sonde aussi subtile que celle utilisée par le bruiteur de L'actualité. Nos questions étaient toutes sur le modèle suivant: « Qu'est-ce que tu aimes mieux ou bien les fraises? » Ça aurait pu être: « Quel bruit t'importune le plus ou bien l'appui à la souveraineté? »

Ainsi formulées, nos questions idiotes mettaient au supplice la logique de notre confrère. Et il s'évertuait à nous démontrer que la question était idiote. Notre plaisir, c'était de goûter la ferveur de son argumentation philosophique.

C'est dire que ce confrère aussi impétueux que sympathique n'aurait sûrement pas fait équipe très longtemps avec le sondeur de

L'actualité. Et je crois pouvoir affirmer que L'actualité n'aurait pas essayé de le retenir dans son équipe en lui offrant un statut privilégié de sondeur autonome.

18. LA MESURE DU CRIME

Bernard-Henri Lévy m'invite à prendre la Shoah comme « étalon » servant à mesurer tous les crimes. C'est évident qu'on ne peut pas « banaliser » la Shoah en disant que l'homme s'est permis, se permet et se permettra toujours bien d'autres crimes. Mais la Shoah ne doit pas non plus servir à « banaliser » les autres crimes, grands, moyens et petits.

D'une part, il n'est pas du tout exclu que l'homme, aujourd'hui ou demain, puisse « faire mieux » comme crime. D'autre part, si je prends la Shoah comme point de repère, je pourrai me permettre bien des crimes, isolés ou en série, en me disant que je suis encore loin du compte et qu'il me reste « une bonne marge de manoeuvre » criminelle.

Il me semble donc plus utile, pour évaluer mes crimes et ceux des autres, de prendre comme points de repère la Justice et l'Amour, plutôt que la Shoah. Avant et après la Shoah, la règle de conduite des individus et des peuples reste la Charité.

Comme étalon du racisme, la Shoah est sûrement une très bonne mesure. Mais il s'en faut de beaucoup que tous les crimes soient des crimes inspirés par le racisme. Son orgueil, sa cupidité, sa libido, sa bestialité, son instinct de domination et de puissance, sa fascination du Mal pour le Mal, peuvent engendrer chez l'homme des crimes tout aussi probants et spectaculaires que ceux

d'Himmler, de Milosevic et de la bombe atomique sur Hiroshima mon amour.

En quelques semaines, les Hutus ont éliminé huit cents mille Tutsi ; et le racisme était leur principal moteur. Les Khmers rouges, eux aussi, en quelques années, ont éliminé le quart, deux millions, de leurs concitoyens ; mais ce n'était pas par racisme. La révolution communiste a fait quarante millions de victimes en Chine et vingt millions en URSS. Et on évalue que l'aventure communiste se solde, au total, par environ cent millions de victimes. Sans qu'on puisse planter le drapeau du racisme au sommet de cet Himalaya de victimes comme on peut le planter sur le portail d'Auschwitz.

Le gai festin où les convives d'Hérode applaudissent la juteuse et capiteuse Salomé qui danse gracieusement avec, sur sa tête, le plateau où dodeline la tête coupée de Jean Baptiste, ce n'est pas un rassemblement du Ku Klux Klan ou de Skin Heads célébrant leur haine du juif, du nègre, du Jaune, du Rouge et de tout ce qui n'est pas WASP. C'est pourtant du crime capiteux et envoûtant, « un concentré de venin de cobra », dirait le capitaine de Tintin.

Avant, il y avait eu les Babyloniens, les Romains, les Huns, les Mongols, les Magyars, les Espagnols en Amérique et combien d'autres conquérants ou « fléaux de Dieu » experts en génocides, qui puisaient une part de leur énergie criminelle dans le racisme, dans la foi en leur supériorité originelle, mais aussi bien dans d'autres liqueurs enivrantes. Si les Anglais pratiquent, en toute bonne conscience, le génocide des Acadiens, c'est parce qu'ils méprisent la race inférieure des « maudits Français », mais s'ils veulent éliminer ces Acadiens, c'est surtout pour s'emparer de leurs terres.

Comment auraient réagi ces Acadiens, les Mayas, les Incas, les Indiens du Far West, les vingt millions de « nègres » vendus comme bétail et traités comme bétail, les Japonais d'Hiroshima et de Nagasaki, et tant d'autres massacrés en masse, si on leur avait dit que, jugé à l'étalon de la Shoah, leur malheur, somme toute, était encore loin du bon compte et restait dans les limites du raisonnable et de la justice?

Quand, à la première guerre mondiale, s'affrontent les empires russe, autrichien, prussien, anglais, français et ottoman, et qu'ils se paient onze millions de morts, on peut sûrement retracer dans leur fièvre meurtrière des virus de racisme, mais il faudrait être stupide pour ne pas y déceler d'autres virus encore plus actifs et corrosifs.

Et ce n'était qu'un ban d'essai (« ce n'est qu'un début ; poursuivons le combat ») pour la deuxième épopée qui, vingt ans plus tard, mobilisera presque toute la planète pour battre haut la main, avec ses cinquante millions de morts, le record de 1914-18. Dans ce deuxième record Guinness, il y aura six millions de victimes juives, victimes du racisme, mais il y aura aussi toutes les autres. Et toutes ces autres victimes, pour n'être pas juives et victimes du racisme, en sont-elles pour autant moins victimes et moins pitoyables? Les villes de Dresde, d'Hiroshima et de Nagasaki transformées en fours crématoires, cela aussi fait partie des épopées criminelles où l'homme dépense son surplus d'énergie créatrice.

Quand les Skin Head et le Ku Klux Klan montent à l'assaut des « nègres », la carotte qui les attire, c'est bien le racisme, mais cette carotte est enrobée d'un chocolat stimulant qu'on peut bien appeler la bestialité, la soif de la brutalité.

Quand les multinationales américaines saignent à blanc les populations de l'Amérique centrale, ce n'est pas la carotte du racisme qui les hypnotise, mais la banane du profit. La puissance des United States mise au service des actionnaires de la United Fruit Company, parmi lesquels se recrutent les sénateurs, les membres du Congrès et les futurs présidents américains. À moins que ces honorables messieurs, avant, pendant et après leur glorieuse ascension, aient plutôt stimulé leur libido civilisatrice en humant les vapeurs du pétrole.

Et quand la CIA perpètre ses coups bas en Iran, et qu'elle complotte avec la mafia pour assassiner Castro ou Allende, vous feriez bien rire ces justiciers, ces John Wayne et ces Rambo, en les accusant de racisme. Al Capone et Lucky Luciano n'étaient sans doute pas plus racistes que vous et moi. Étaient-ils pour autant moins criminels?

En ce moment (Avent 2001), Israéliens et Palestiniens dialoguent par terroristes interposés: d'une part, les armes légères et les kamikazes bourrés d'explosifs ; d'autre part, les hélicoptères Apaches, les avions F-16, les bulldozers et les USA en deuxième ligne.

Et l'ONU consulte, dialogue, distribue des conseils de modération aux uns et aux autres, piétine, feint d'ignorer la racine de toute cette violence, qui n'est pas le racisme, mais l'Injustice camouflée en légitime défense. Le racisme est là, bien visible, rouge sur blanc. L'occupant israélien haguit à mort l'occupé palestinien ; et l'occupé palestinien haguit pour le tuer l'occupant israélien. Guerre au nom de la religion, au nom de la race ; mais aussi au nom

de toutes les autres passions humaines pilotées par l'orgueil, l'arrogance, la haine et le mépris.

Si, pour évaluer l'ampleur des crimes actuellement en cours dans cette région, je prends la Shoah comme « étalon », je me consolerais assez vite, comme les Israéliens se consolent très vite, et d'avance, des « mesures de représailles prises contre les terroristes palestiniens ». Mais si je prends la Justice comme étalon, alors j'aurai d'autres réflexes que ceux de Sharon et de Bush face à la situation au Proche-Orient.

As-tu les moyens de tes ambitions?

Que faut-il craindre le plus: les grands crimes ou les « petits » crimes? Contre quoi faut-il exercer le plus de vigilance: contre nos petites lâchetés ou contre nos grandes lâchetés? Et la réponse est paradoxale: ce n'est pas celle qui nous vient la première à l'esprit et sur les lèvres.

La plupart d'entre nous se sentent mal à l'aise face aux grands crimes, mais relativement confortables avec les petits crimes, ceux qui fleuronent nos vies quotidiennes. Nous avons peu d'occasions de pratiquer les grands crimes, et, pour la plupart d'entre nous, les grands moyens nous font défaut. Il faut de grands moyens pour construire et faire fonctionner l'usine d'Auschwitz ; il faut des milliards et des milliers de spécialistes virtuoses pour fabriquer la bombe atomique. Il faut beaucoup de millions pour financer la campagne électorale qui mène le candidat à la Maison Blanche d'où il présidera à l'exploitation du Guatemala, du Nicaragua et du pétrole du Moyen-Orient.

Tout cela demande bien des efforts, et nous n'avons pas tous des tempéraments de « battants » et de « gagnants » à ces hauts niveaux. Nous laissons donc à d'autres le soin de ces « grandes manoeuvres ». Pour nous concentrer sur les « petits crimes », heureusement à la portée de tout un chacun.

Cynisme? - Vous connaissez mal l'Homme et l'homme que je suis et que vous êtes. « Nul ne sait à quel point il est mauvais, aussi longtemps qu'il n'a pas essayé sérieusement, pour de bon, d'être bon. » C'est à peu près ce que dit C.S.Lewis, en accord avec tous ceux qui, une fois dans leur vie, ont essayé, pour de bon, d'éviter le Mal et de faire le Bien.

Il est tellement plus facile de tirer son épingle du jeu, et de se retirer de ce jeu pénible, en se convainquant, à petite dose ou overdose, que le Bien et le Mal, c'est une invention de gens mauvais qui voient du mal partout, de pessimistes qui voudraient me faire croire que je suis « aussi méchant que ça ». Ils se trompent s'ils me croient capable de bien gérer le camp d'Auschwitz, de célébrer les crimes de Staline, de violer en série, de mentir à répétition et de toujours voler sans contrition.

Admettons, dans un premier temps. Dans un deuxième temps, le débat ne finit pas là: il commence là. Car le commencement des grands crimes, ce sont les petits crimes. L'important, c'est de voir que le crime est criminel, qu'il soit grand ou petit. Dès que tu es à l'aise dans les petits crimes, tu es déjà à l'aise dans le crime, tu l'installes en majesté, tu le couronnes au sommet de ton échelle de valeurs. « Pas pire que les autres » - Pas mieux que les autres!

On s'étonne que les saints soient si attentifs à éviter « les petits péchés ». Pourquoi ne portent-ils pas toute leur attention sur « les grands péchés » et les gros crimes? « Ils sont donc malades et obsédés, ces fanatiques! Ils sont hantés par le Mal! » - Et si c'était le contraire, si c'est tout le contraire: s'ils étaient hantés, non pas par le Mal, mais par le Bien, par l'Amour?

L'amoureux normal est-il celui qui se contente de faire souffrir sa bien-aimée à coups d'épingle, plutôt qu'à coups de fouet ou de hache? Dans la mesure où tu aimes, n'auras-tu pas autant de répugnance et de honte à utiliser l'épingle plutôt que la hache? « Ça se discute, diras-tu. » Mais longtemps?

Essayons d'abréger, par une question simple et naïve, quoique un peu rude et piquante: combien de temps te faudra-t-il pour dire que ta bien-aimée est criminelle si elle se contente de te faire souffrir à petits coups d'épingle dans les fesses ou dans le coeur, au lieu de te tirer dessus à balles explosives avec ton fusil à deux coups de calibre 12? Auras-tu besoin du thermomètre de la Shoah pour prendre rapidement la température de ces crimes, les tiens et ceux de ta bien-aimée?

Ne pas voir la poutre dans ton oeil et te plaindre du brin de paille dans l'oeil de ton voisin, c'est une vision qui nous est coutumière ; mais ce n'est pas une coutume à cultiver. Filtrer la moustique et avaler tout rond le chameau, ça ne vaut guère mieux. Mais pour voir la poutre dans ton oeil ou le mien, pour avaler mon chameau ou le tien après avoir délicatement enlevé la moustique dans ton bol à soupe, - et ce sont là deux actions qui reviennent fréquemment dans mon quotidien et peut-être bien dans le tien -

l'étalon de la Shoah nous sont d'un bien piètre secours. Avoir les deux yeux ouverts sur la Justice et l'Injustice, sur le Bien et le Mal, sur l'Amour et non sur la Haine, c'est plus exigeant et plus utile.

De même, pour remonter à l'origine des atrocités qu'Israéliens et Palestiniens se renvoient dos à dos, pas nécessaire de remonter à la Shoah. Il suffit de descendre à la racine de ces atrocités. Il était prévisible, pour ne pas dire fatal, qu'un pays bâti sur la violence et l'injustice engendre la violence. « On les nourrit, et ils nous tuent », disait un Israélien après l'explosion d'un autobus dans les rues de Jérusalem. « On les nourrit, disait le maître des esclaves noirs, et ils ne sont pas contents! Pas moyen de les satisfaire, ces nègres! » - Eh oui!

« Nous voulons la paix » disent les Israéliens. C'est-à-dire: « Nous voulons qu'ils nous laissent occuper en paix tout le territoire promis à Abraham, à Isaac et à Jacob. Le royaume que David a conquis par les armes sur les peuples impurs, nous voulons, nous, le reconquérir par la paix. La paix suppose que nous expulsions trois millions de Palestiniens qui occupent illégalement la Terre promise, et que nous bouclions le reste dans des réserves hermétiques où nos colons peuvent s'installer en paix pour occuper peu à peu toute la réserve ; alors, nous enlèverons les barbelés ceinturant ces réserves et nous détruirons le rempart séparant la Jordanie de la Terre sainte. S'opposer d'une manière ou d'une autre à ces oeuvres de paix, à cette pieuse entreprise de civilisation, c'est de l'antisémitisme, et c'est banaliser la Shoah. »

Que répondre? Avec ou sans la Shoah, avant ou après la Shoah, ces oeuvres sont aussi criminelles. Pas nécessaire de visiter

Auschwitz ou les ruines du World Trade Center pour comprendre ça. Il suffit d'avoir l'intelligence assez claire et le coeur suffisamment éveillé pour voir que le Mal, c'est le Mal, et que la paix n'est pas nécessairement le synonyme de l'Injustice.

Les juifs ne manquent certainement pas d'intelligence: ils sont considérés à bon droit comme un peuple remarquable par son intelligence. Mais un intelligent peut se montrer remarquablement borné et plus habile qu'un autre à masquer la vérité. Et si son coeur est endurci, rien ne l'empêchera d'exercer l'Injustice en toute bonne conscience.

Le Président-dictateur de l'Indonésie demande au Président Ford et à son diplomate Kessinger de le bénir pour qu'il puisse en paix envahir le Timor. Bénédiction accordée. Et 200,000 Timorais seront trucidés pendant les années d'occupation. Les USA ont-ils jamais observé une minute de silence pour honorer ces victimes de leur décision démocratique? Et si jamais ils le font, après ce pieux silence chanteront-ils le God Bless America qu'ils entonnent aussi souvent que les kamikazes invoquent Allah avant et pendant leurs attentats? Et organiseront-ils une coalition internationale pour contrer ce terrorisme et défendre « les valeurs démocratiques qui nous sont chères »?

Que valent 200,000 morts timorais dans les valeurs qui sont chères à ces défenseurs de la civilisation, de la liberté et de la démocratie? Combien vaut un Timorais à leur Bourse et dans les calculs de leurs multinationales?

19. LES CERTITUDES

Je trouve cette réflexion dans Le sourire d'Anton d'André Major:

« Je dirai que je suis devenu une sorte d'athée chrétien », disait Friedrich Dürrenmatt au Magazine littéraire, ajoutant aussitôt: « L'homme doit apprendre à vivre sans certitudes, c'est ce qu'il y a de plus difficile ». Constat que je reprends à mon compte, sans rien y ajouter.

Je ne sais rien de Friedrich Dürrenmatt, et j'ignore ce que peut être un « athée chrétien ». La formule étonne, mais passé l'étonnement, qu'est-ce qu'il nous en reste?

Roger Garaudy, pour décrire son évolution, dit qu'après avoir été chrétien, puis marxiste, et pour finir musulman, il est maintenant chrétien-marxiste-musulman. Heureuse synthèse, où il ne manque que quelques autres ingrédients comme le bouddhisme, le Nouvel âge, la méditation transcendantale, le Zen et la Pensée positive, pour créer une harmonie et un équilibre parfaits.

D'autres se disent chrétiens « ouverts et adultes », après s'être débarrassés de la divinité du Christ. D'autres encore, non moins astucieux, prétendent n'avoir pas de certitudes ni même d'opinions politiques. Ils ont dit deux fois NON à la souveraineté du Québec et se promettent bien de dire NON une troisième ou une dixième fois si nécessaire, mais ils diront NON sans avoir la certitude qu'ils ne disent pas OUI. Au nom de leur neutralité et de leur attachement au doute. Vous comprenez? Quoi au juste?

Je renonce ici à scruter les fondements de ce genre de synthèse où la thèse et l'antithèse se confondent avec l'in-défini.

Je m'attarde plutôt à cette autre partie de l'énoncé: « L'homme doit apprendre à vivre sans certitudes, c'est ce qu'il y a de plus difficile. » Ce constat, je ne le reprends pas à mon compte, et j'ai beaucoup à y ajouter.

En premier lieu, j'ajoute que l'assertion me semble fausse. Que la chose la plus difficile au monde soit d'apprendre à vivre sans certitudes, cet objectif, s'il est faux, ne le rend pas plus admirable. Quand tu te fixes un idéal, la première chose à examiner, ce n'est pas de te demander s'il s'agit là de la chose la plus difficile à atteindre, mais bien s'il s'agit d'une entreprise sensée qui mérite qu'on y investisse toute sa vie.

Ainsi, pour la plupart de mes concitoyens, ce serait extrêmement difficile de se rendre à la nage de Sept-Îles à Tombouctou, sans même faire escale en Islande pour s'y réchauffer aux geysers. Et si quelqu'un relevait ce défi, j'hésiterais longtemps, pour ne pas dire tout le temps, à proclamer qu'il s'agit là d'un idéal digne d'admiration. Et je n'hésiterais pas deux minutes avant de proclamer que pour moi et pour l'immense majorité des humains, il serait stupide de suer sang et eau pour réaliser cet exploit certainement très difficile. On peut appeler ça une certitude enracinée dans le bon-sens. Comme la certitude de constater, en regardant ses deux mains, qu'on a bel et bien dix doigts.

J'aurais une autre raison de ne pas relever ce défi: non seulement l'entreprise me semble-t-elle parmi les plus difficiles et inutiles au monde, mais elle est tout bonnement impossible.

L'homme ne doit pas apprendre à vivre sans certitudes, tout simplement parce qu'il ne peut pas vivre sans certitudes. Il aurait beau le vouloir de toute son intelligence et de toute sa volonté, qu'il n'y arriverait pas. Après cinquante ans d'effort ou au terme de sa vie, il s'arrêterait un instant pour faire le bilan de son entreprise héroïque en se disant: « Voilà, j'ai réussi. J'ai réussi à apprendre à vivre sans certitudes. » Le simple fait de l'affirmer serait une preuve éclatante qu'il a acquis au moins une certitude fondamentale: celle d'avoir la certitude qu'il n'y a pas de certitudes. C'est une façon comme une autre de suicider son intelligence.

Affirmer qu'il n'y a pas de certitudes, c'est comme affirmer fermement, sans scrupule ni regret, que l'on n'existe pas, ou que l'intelligence humaine ne peut rien affirmer. Quel humain a cette puissance infinie de nier qu'il a la certitude d'exister, ou cette autre certitude d'arriver à prouver qu'il ne peut pas penser? Je me demande où on pourrait trouver un abîme de non-sens plus difficile à sonder.

Il ne s'agit pas là, il me semble, de subtilités et de nuances métaphysiques que seuls les psychiatres des extraterrestres seraient aptes à sonder. Et j'aime croire que si Friedrich Dürrenmatt trouve du sens à son affirmation, ce n'est pas un sens qui mène tout droit au non-sens, car alors il ne serait pas nécessaire d'un dur apprentissage pour y parvenir.

On veut probablement dire par là que beaucoup de nos certitudes sont mêlées de doute et qu'elles ont besoin d'une vigilante critique et d'une continuelle réévaluation et revalorisation. Ainsi, je viens à l'instant de vérifier au dictionnaire si j'avais bien raison

d'utiliser le mot réévaluation. Ce n'est pas tous les noms de la langue française que tu peux faire précéder d'un re. Le français est à l'aise avec montée et remontée, mais quand vient le moment de redescendre, il rechigne à utiliser la redescente. Subtilité qui échappe à la logique pure, comme celle qui m'autorise à dire Montréalais, mais me prie instamment de ne pas parler de Québécois et de Septîlais.

Donc, nos certitudes linguistiques, comme celles de la médecine, de la finance et de la météo, sont sujettes à réévaluation. Ce qui, tout de même, n'est pas le cas pour la certitude que j'ai d'exister, de pouvoir affirmer que je suis ou que tu es. Et si mon intelligence peut arriver à ces deux certitudes, elle peut vraisemblablement en découvrir d'autres, infuses comme l'intelligence elle-même, ou acquises avec plus ou moins de difficulté.

En beaucoup de domaines, l'homme doit donc apprendre à vivre avec à la fois des certitudes et des incertitudes. Pour rester saine, notre intelligence a besoin des deux à la fois, comme notre corps a besoin d'aspirer et d'expirer. Ce sont là des règles de santé corporelle et intellectuelle qu'il n'est pas conseillé de prendre à la légère.

Bon an, mal an, beau temps, mauvais temps, j'essayais d'apprendre à mes élèves la science du doute. À cette fin, je leur proposais souvent des exercices où le fait de ne douter de rien ni de personne menait tout droit à des catastrophes certaines. La

pédagogie américaine aurait sévèrement sanctionné cette forme d'agression contre la stupidité.

Mais j'avais mieux à faire que me mettre à l'école de cette pédagogie. Ainsi, après avoir étudié pendant deux mois le procès de Cicéron contre le bandit proconsul Verrès, demander à mes élèves, à l'examen final, si, oui ou non, Verrès avait eu raison de faire incendier l'Adriatique. (Pendant ces deux mois, ils avaient eu sous les yeux la carte de l'Italie et des mers environnantes. C'est grand, la Mer adriatique: environ 800 kilomètres de long par 200 de large!). Les trente élèves avaient tous cru bon de me fournir des explications, toutes aussi sérieuses les unes que les autres, pour justifier ou blâmer le geste de Verrès.

Pourquoi? Parce qu'un examen, c'est sérieux. Et un professeur se doit d'être sérieux. C'est criminel de poser deux ou trois questions complètement stupides - même si leur stupidité est à la portée des examinés - alternant avec des questions pleines de bon sens.

Pourtant, quand vous remettrez les copies et que vous lirez à l'auditoire quelques-unes des explications fournies pour justifier ou condamner l'incendie de la Mer Adriatique, vous aurez là une occasion en or d'éveiller en eux la science du doute. Tout le reste de leur vie, ils en auront bien besoin, dans leurs relations avec les autres humains, dont les uns font la preuve qu'ils sont intelligents et honnêtes, et d'autres, qu'ils sont non moins certainement débiles et aussi malhonnêtes que Verrès.

Par contre, je m'acharnais, avec non moins de zèle humaniste et civilisateur, à mener mes élèves du collégial à la certitude qu'une

proposition subordonnée ne peut pas être indépendante et que, dans une proposition, qu'elle soit indépendante ou subordonnée, le sujet n'est pas l'attribut ou le complément circonstanciel de cause. Et vice versa. Les uns arrivaient, dans la plupart des cas, à cette certitude, d'autres pas. Deux clientèles qu'il n'est pas facile de faire cheminer du même pas, soit vers le Pôle nord qui est au nord, soit vers « des lendemains qui chantent » ou déchantent.

Dans le cas de ceux qui arrivaient à ce genre de certitudes, je pouvais conclure, avec passablement de certitude, que mes ancêtres et moi-même y avions contribué. Quant à ceux qui préféraient douter jusqu'à la fin de leur vie si les sujets de leurs phrases étaient bien des sujets, eh bien! je n'étais pas disposé à me juger responsable de leur échec. Un bon professeur n'est tout de même pas responsable de tous les vices, infus ou acquis, de ses élèves, quoi qu'en disent les pédagogues sub vitro.

Et si Baudelaire pouvait déjà dire, au milieu du XIX^e siècle, que bientôt la grammaire serait aussi ignorée que la raison, un professeur de français au Québec de la fin du XX^e siècle pouvait bien légitimement arriver à la certitude que, chez bon nombre de ses élèves, la raison était de même qualité que leur connaissance de la grammaire: à l'état de bouillie ou de compost mental.

Jules Fournier, en 1908, annonçait à ses lecteurs que M. Gustave Boyer, vétérinaire et député du comté de Vaudreuil, ambitionnait de devenir Ministre de la Milice. Pour bien se préparer à cette tâche, il avait recruté dans son comté un escadron de cavalerie et s'était fait nommer major. Mais il y avait un hic: ce député-vétérinaire-major était en même temps le propriétaire-

directeur-rédacteur en chef de l'Écho de Vaudreuil (« ce n'est pas tout à fait le Times de Londres, mais c'est dans le même genre », constatait Fournier). Alors, qu'advierait-il de l'Écho de Vaudreuil si son rédacteur en chef était forcé d'assumer en même temps la direction d'un ministère? Et Fournier ajoutait:

Nous suggérons qu'en cette occurrence il se fasse remplacer par son cheval. Sans connaître le coursier du Major, nous pouvons garantir que les lettres françaises ne perdront rien au change. Caligula, par une loi, avait fait de son cheval un consul. Il y a deux mille ans de cela. C'est bien le moins qu'au vingtième siècle le major Boyer puisse faire de son cheval un journaliste. Un bon petit « bill privé » à la Législature de Québec y suffira. Il y a du reste tant de journalistes qui pensent et écrivent comme des chevaux, qu'on ne voit pas bien pourquoi un cheval ne pourrait penser et écrire comme un journaliste.

(La politique et l'art vétérinaire)

L'empereur dingue Caligula, son cheval sénateur, le député Boyer vétérinaire, rédacteur en chef, major aspirant ministre, son cheval devenu journaliste, voilà une abondante matière à réflexion sur les certitudes et sur le doute. Je me contenterai ici d'en extraire quelques évidences.

Oui ou non, est-il certain que l'auguste empereur Caligula voulait se moquer de ses sénateurs trop serviles, même à son goût de despote bien caractérisé et caractériel? Est-il plus que probable que lesdits sénateurs reçurent comme une insulte qu'un cheval, tout impérial qu'il fût, reçoive les mêmes honneurs et privilèges qu'eux? Et le cheval honoré n'aurait-il pas pu dire, comme le rédacteur en

chef du Canard enchaîné à qui ses collègues journalistes reprochaient d'avoir reçu la Légion d'honneur et qui croyait se laver de l'insulte en disant: « Mais, je ne l'ai pas demandée, cette Légion d'honneur! » Et les collègues du cheval impérial, chevaux ou sénateurs, n'auraient-ils pas pu lui répondre: « Peut-être pas. Mais vous l'avez méritée! C'est pire. »

Le vétérinaire Gustave Boyer, rédacteur en chef, député major, doutait-il de ses capacités? Sûrement pas. Est-il certain qu'il aurait dû en douter? Bien évidemment. Fournier, lui, avait-il des doutes fondés sur les aptitudes de Boyer comme journaliste et comme futur Ministre de la Milice canadienne? Les réformes qu'il proposerait comme ministre ne seraient-elles pas sûrement dans la lignée des réformes qui faisaient déjà sa renommée comme journaliste?

« Bien avant de connaître la théorie de la réforme de l'orthographe, il en avait donné dans son journal des exemples immortels. Avec les néologismes qu'il a créés, on composerait un lexique prodigieux... Avec les tournures de phrases qu'il a inventées et ses façons nouvelles de faire accorder les participes, on referait la grammaire d'un bout à l'autre, et c'est grâce à lui qu'on sera bientôt fixé d'une façon définitive sur la question de savoir s'il faut écrire des pommes de terre pourries ou des pommes de terre pourrites. »

Après de telles réussites de Boyer en tant que journaliste, Fournier aurait-il eu raison de douter qu'un journaliste pouvait penser et écrire aussi bien qu'un cheval parce qu'il pensait en joual?

Et nous, à qui on raconte les chevauchées fantastiques du cheval impérial sénateur et du joual Boyer, resterons-nous bouche bée devant ces « plus brillants exploits », ne sachant plus s'il faut en rire ou en pleurer? S'il faut en rire, saurons-nous, avec certitude, pourquoi? Et si nous en pleurons, douterons-nous pourquoi? Aurons-nous raison de trouver bizarre cette annonce publicitaire que Jules Fournier nous dit avoir lue dans un journal concurrent du sien: « À vendre, un poney de race canadienne-française. »

N'avons-nous pas déjà acquis la certitude qu'un de « nos » premiers ministres canadiens, « le p'tit gars de Shawinigan », utilise, chez nous et à l'étranger, la syntaxe française avec autant de brio que « le coursier du major », et que beaucoup de « nos » sénateurs pourraient être promus à l'Ordre du cheval, plutôt qu'à l'Ordre de la jarretière ou de l'Hernie sénatoriale?

De nouveau, vous direz peut-être: « Ça se discute! » Mais longtemps?

Le croyant doit-il douter?

C'est surtout dans le domaine de la foi que les incroyants ou les incrédules nous mettent soigneusement en garde contre le danger de croire avec certitude. Le remède? Éviter de chercher si on peut se donner suffisamment de certitude pour croire raisonnablement. Et entretenir sagement ses doutes en se contentant des certitudes acquises aux cours de catéchèse de la maternelle, complétées par les monologues d'Yvon Deschamps, les gais propos des tavernes ou des salons in, les conférences de Luc Jouret, les dogmes athées de Michel Tremblay et le suspense du Da Vinci Code.

Un croyant qui n'a pas de doutes, c'est un être fictif, un être de raison, ou un être déraisonnable. Je vois les apôtres naviguant de la certitude au doute. J'entends le Christ crier: « Père, pourquoi m'as-tu abandonné? » Et tous les saints qui ont témoigné de leur foi, témoignent en même temps de leurs doutes. Le contraire serait bien étonnant, la nature humaine étant ce qu'elle est. Un roseau pensant qui ne plie pas au vent, ce n'est plus un roseau: c'est un bâton - de hockey, de vieillesse, de golf ou de baseball.

Une foi vivante plie, souvent, comme un roseau vivant. Et les vents capables de la faire plier accourent de tous les horizons visibles et invisibles. Tout de même, si le roseau plie quand souffle l'Aquilon, c'est qu'il a la certitude d'être un roseau, qu'il a des ennemis, intérieurs et extérieurs, suffisamment connus pour éviter de vouloir les affronter avec l'arrogance d'un chêne au sommet de sa forme, et qui ne se doute de rien, comme les Twin Towers avant l'arrivée en bombes volantes des kamikazes martyrs d'Allah.

Donc, un croyant qui ne doute de rien, est sujet à caution et matière à doute. Il a la sérénité d'un marécage. L'eau vive, elle, court, et en courant elle perd sa tranquillité, elle chute et culbute, à la fois incertaine, soumise à l'imprévisible et à l'hésitation, mais suffisamment assurée qu'il vaut mieux pour elle courir sur une pente accidentée et incertaine que de stagner dans la certitude d'un marécage qui ne se doute de rien.

Tous les hommes, même le douteux qui se veut intégral, courent. Et ils courent vers quelque chose qui leur donne assez de certitude pour qu'ils se mettent à courir et continuent de courir. Le douteux intégral conséquent avec lui-même resterait éternellement

assis sur son doute. Il ne se donnerait même pas la peine de prononcer une seule phrase pour affirmer qu'il doute de tout. En connaissez-vous plusieurs de ces ascètes irréductibles et intransigeants?

Saint Paul nous a dit qu'il courait « pour saisir le Christ comme le Christ l'avait saisi ». Et il disait aux premiers chrétiens de courir pour mériter la palme de coureur olympique, en leur signalant que dans le stade tous courent, mais que tous ne sont pas couronnés.

La victoire du chrétien est incertaine, comme le coureur olympique est incertain de décrocher la médaille d'or au terme du cent mètres. Il n'empêche que les deux courent.

Il n'est pas futile de signaler au passage que le doute - le doute raisonnable, pas le doute intégral - peut servir de stimulant: parce qu'il n'a pas la certitude d'arriver le premier, ou même d'arriver, le coureur redouble d'effort. « Êtes-vous sûre d'être en état de grâce? » demandaient à Jeanne d'Arc les avocats théologiens vicieux. Et Jeanne: « Si j'y suis, Dieu m'y garde. Si je n'y suis pas, Dieu veuille m'y mettre. » Elle doutait d'elle-même, mais elle ne doutait pas de Dieu. Du moins lui faisait-elle suffisamment confiance pour monter à cheval et aller combattre pour lui.

Ce qui distingue le coureur croyant et le coureur incroyant, ce n'est donc pas les certitudes et les doutes que tous deux portent en courant: c'est l'objectif vers lequel ils courent. Les millionnaires Rockefeller et Carnegie sont tout aussi affairés que les missionnaires Jean de Brébeuf et Marie de l'Incarnation. Ce qui les distingue, ce sont les affaires et les motifs qui les gardent affairés.

Pour l'essentiel, le croyant court pour saisir Dieu, ou plus précisément pour ne pas freiner l'élan, l'amour de Dieu qui l'invite et l'entraîne dans sa course. Pour l'essentiel, l'incroyant court pour saisir ce qui, dans son esprit, n'a aucun rapport avec Dieu. Il arrive même rapidement à éviter avec soin tout sentier et toute entreprise qui risqueraient de lui donner « des ouvertures » sur Dieu, de le rapprocher de Dieu.

Et vient un moment où il ne doute plus de la non-existence de Dieu: il s'est donné la certitude que Dieu n'existe pas, ne peut pas et ne doit surtout pas exister. S'il est scolarisé et bien diplômé, il écrira alors des livres, participera à des colloques, organisera des spectacles pour diffuser cette certitude, avec la foi d'un néophyte ou d'un vétéran. Il dira peut-être alors qu'il se moque de Dieu « juste pour rire », mais son rire lourd trahit la certitude bien assise qui le fait rire.

La Foi, comme toutes les autres vertus, est difficile. C'est un don gratuit qui se conserve de haute lutte. Comme la vie et l'intelligence. Elle a besoin du soutien constant de l'Espérance et de la Charité. Ces trois vertus se prêtent un mutuel secours, comme la mémoire, l'intelligence et la volonté se nourrissent mutuellement.

Il se produit des « blancs » de Foi, comme il nous arrive des blancs de mémoire, d'intelligence et de volonté. Les trois vertus peuvent être à bout de souffle et ne plus tenir qu'à un cheveu. Croyant alors contre toute certitude évidente, espérant contre toute espérance, aimant malgré tout et quand même.

Si tu cherches une entreprise difficile, en voilà une. Le tout est de savoir si elle en vaut la peine et si, plus que toute autre, cette

entreprise a du sens, du bon sens, et en vaut non seulement la chandelle mais toute la vie.

En parallèle au livre Le sourire d'Anton, je lisais deux autres livres: Le principe d'humanité, de Jean-Claude Guillebaud, et Réflexions sur la guerre, le Mal et la fin de l'Histoire, de Bernard-Henri Lévy. Jacques Godbout qui fait une bonne présentation de ce dernier livre dans L'Actualité de février 2002, fait au passage la remarque suivante: « Vous avez pu le voir, attentif, élégant, génie du verbe, défendre ses Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire avec énergie, tentant de convaincre ses interlocuteurs qu'à 50 ans il a enfin atteint à la maturité, c'est-à-dire au doute. »

Est-ce à dire qu'à cinquante ans Bernard-Henri Lévy n'a plus de certitudes, qu'il est arrivé à la certitude que la sagesse est de douter de tout, et qu'il fait sienne la sagesse du proverbe « En cas de doute, abstiens-toi »? Eh bien, non! Non de non! Dans ce livre, Bernard-Henri Lévy défend avec passion que le Mal, ça existe bel et bien, que l'homme, ça existe, que la dignité de l'homme, de tout homme, est une valeur à défendre contre toutes les forces du Mal qui s'acharnent à dévaloriser l'homme, à le néantiser.

Certes, à cinquante ans, Bernard-Henri Lévy a perdu beaucoup de certitudes dont il a appris à voir la fausseté. Mais en même temps, il développait d'autres certitudes qui le poussent aujourd'hui à avoir un parti pris farouche contre les entreprises criminelles contre l'homme, en Bosnie, au Sri Lanka, en Colombie, au Kosovo, en Angola, au Soudan et ailleurs. En tous ces endroits, il a vu ce que l'homme fait à l'homme. Il juge et il condamne. Il ne doute pas qu'il faille juger et condamner ces entreprises comme criminelles. (Je

m'étonne toutefois qu'il ne fasse aucune mention de l'entreprise colonisatrice des Israéliens en Palestine. La Shoah, ça existe ; Ariel Sharon aussi et ceux qui l'ont élu pour faire le sale boulot qu'il fait.)

Dans Le principe d'humanité, l'auteur passe en revue différentes dérives des idées et des pratiques qui, au cours des deux derniers siècles, ont agressé sauvagement l'homme. Qu'il suffise de rappeler l'eugénisme, assez largement approuvé par les penseurs et les scientifiques, avant d'être mis en oeuvre aux États-Unis, en Allemagne et dans les pays scandinaves, et porté à son maximum d'efficacité par les nazis.

Mais c'est surtout les dérives actuellement en cours accéléré que l'auteur analyse. Bien évidemment, l'auteur soulève beaucoup de doutes sur le bien-fondé du discours philosophique et scientifique qui entend bien donner libre cours aux manipulations du végétal, de l'animal et de l'homme, en vue de créer des espèces améliorées lancées à toute vitesse vers « des lendemains qui chanteront ». Beaucoup de manipulateurs, théoriciens ou praticiens, réclament, au nom du Progrès, qu'on laisse le champ libre à toutes ces expériences libératrices. Appeler à la prudence, signaler les aberrations déjà en cours et celles prévisibles, c'est faire preuve d'un obscurantisme préhistorique.

De toute façon, ce serait comme vouloir stopper une avalanche avec des cure-dents ou des « an, stram, gram ». L'homme est en train de changer d'espèce, et plus vite se fera la mutation de l'homme soumis aux « lois » de la génétique, de l'informatique et du commerce, mieux ce sera. Une fuite en avant enthousiaste sans

freins ni volant. Pour aller où? « Qu'importe! Allons-y, les gars! Quand on sera rendu là, on verra ben si c'est là qu'on devait aller. »

Jean-Claude Guillebaud ne croit pas que l'homme doive se laisser emporter comme une épave sur le fleuve du Progrès prophétisé. Il a son mot à dire dans l'histoire: le premier et le dernier mot. Et ce qu'il a à dire, c'est qu'il n'est pas un assemblage de molécules malléables ou tripotables à loisir, et que la société des hommes ne doit pas être laissée aux seuls impulsions et impératifs de la science, du commerce et du progrès des actionnaires.

Guillebaud, pas plus que Victor-Henri Lévy, ne croit que la sagesse ce serait se contenter de douter indéfiniment devant les problèmes que notre civilisation pose à l'homme. Ils ont suffisamment de certitudes, et des certitudes suffisamment fortes, pour s'opposer aux expériences des génocidaires ou des martyrs suicidaires, aux manipulations des eugénistes purificateurs ou des ogres planétaires, aux rêves humanitaires de ceux qui veulent déconstruire l'homme en laboratoire pour le reconstruire à l'image de leurs hypothétique « homme du futur », des extraterrestres ou même extracosmiques du futur.

On parle beaucoup des « espèces menacées ». Mais l'espèce la plus menacée par l'homme a toujours été et sera toujours l'espèce humaine.

Et les kamikazes les plus menaçants ne sont pas ceux qui s'attaquent à l'homme avec des avions suicidaires et homicidaires. Beaucoup d'autres, des gens bien, que louerait chaudement George W. Bush, justicier du Texas et de la planète, rêvent d'exploits

beaucoup plus efficaces et glorieux. Dans leurs bureaux de penseurs, dans leurs chaires d'université ou dans les fioles de leurs laboratoires où fermente leur homme idéal de demain.

20. LE CHOIX DE NE PAS CHOISIR

Je préférerais n'être pas homosexuel, mais je n'ai pas le choix. Je suis homosexuel comme un Noir est noir. S'ils en avaient le choix, la plupart des Noirs choisiraient d'être blancs. C'est ce que m'ont dit unanimement des étudiants noirs à qui j'exposais mon homosexualité.

C'est substantiellement ce que dit M. Pinard des Pinardises chaque fois - et c'est souvent - qu'on l'invite à exposer son point de vue sur la chose. Selon lui, l'homosexualité est une fatalité, un déterminisme commandé par les chromosomes homosexuels.

Disons d'abord qu'il est sans doute très présomptueux d'affirmer que la plupart des Noirs préféreraient être des Blancs. Pour un esclave noir, la préoccupation majeure était-elle de devenir blanc? Martin Luther King luttait-il pour que ses frères noirs se libèrent de l'oppression des Blancs en devenant blancs? Et la majorité des Africains, s'ils en avaient le choix et les moyens, subiraient-ils volontiers des chirurgies plastiques destinées à les blanchir? Et à supposer qu'ils consentent avec enthousiasme à ce blanchiment ou blanchissage, serait-ce là un bon choix?

Reste aussi à savoir si la majorité des homosexuels seraient heureux d'apprendre, et fiers de proclamer, que leur orientation sexuelle n'est pas leur choix, mais celui de leurs chromosomes. Cette orientation relève-t-elle de leur liberté ou des impératifs de la Nature?

Dire qu'on n'a pas le choix de ne pas se soumettre aux impulsions de ses gènes, n'est-ce pas soumettre la volonté et la liberté de l'homme aux « lois » implacables de la Nature? N'est-ce pas affirmer que l'homosexuel est irresponsable, puisque dénué de liberté? L'homme n'est-il pas plus responsable de sa sexualité qu'il n'est responsable de la couleur de sa peau et de la date de sa naissance?

L'homosexuel, tout comme l'hétérosexuel, n'a-t-il pas d'autre initiative que celle d'être le fidèle exécuteur des ordres reçus de ses gènes? L'homme est-il autre chose qu'un « patient » de la Nature qui, elle, sait beaucoup mieux que lui comment il doit se comporter pour être un homme, « un vrai »? L'homme est-il plus homme dans la mesure où il se soumet aveuglément à ses instincts et à ses pulsions, ou dans la mesure où il les discipline et maîtrise par la raison? Ce qui revient à demander: la perfection de l'homme consiste-t-elle à se rapprocher de plus en plus de l'animal régi par ses instincts ou de s'en éloigner le plus possible?

Au cours de ces derniers mois, au canal Découvertes de la télévision, des reportages avaient pour but de nous faire découvrir une chose étonnante: beaucoup d'animaux, mâles ou femelles, sont homosexuels, gais ou lesbiennes. Ce qui reste à prouver, comme toutes les affirmations, même « scientifiques ». Et quand ce serait prouvé, quelle conclusion les spectateurs devraient-ils en retirer pour leur propre comportement sexuel?

« Les animaux le font, donc je le ferai? Si c'est bon pour eux, c'est bon pour moi? Les animaux, eux, savent ce qui est bon pour eux et pour moi? Si leur animalité peut s'épanouir en toute liberté,

sans être handicapée par des tabous religieux ou par la raison, ne puis-je pas moi aussi, épanouir mon animalité et mon humanité sans me traumatiser par des interdits qui feront bien rire les animaux quand ils auront atteint l'âge de la raison? »

Ce n'est pas le seul reportage sur les animaux où l'on nous invite (subtilement?) à faire nôtres les moeurs des animaux, en vue d'un « mieux être », pour nous élever à une plus grande sagesse humaine.

Je me souviens d'un reportage sur les baleines à bosse où un « savant » américain qui les avait longuement fréquentées et s'était fait leur disciple fervent, nous affirmait péremptoirement ceci: les baleines sont apparues bien avant nous sur la chaîne de montage de l'évolution, et elles ont développé un cerveau bien plus imposant que le nôtre. Elles ont donc acquis une sagesse bien supérieure à la nôtre. Nous aurions donc tout profit à mettre de côté notre ego et à prendre les baleines à bosse comme maîtres de sagesse.

D'autres nous invitent à regarder plutôt du côté des chimpanzés athlétiques, des chats, champions de l'équilibre, ou des fourmis, si industrieuses et solidaires. L'homme à l'école des animaux!

Tout cela demande réflexion.

L'argument homosexuel « je n'ai pas choisi » est un alibi qu'on pourrait étendre à beaucoup d'autres catégories de « patients » passifs. Les violeurs ou les tueurs en série, les outre-mangeurs et les outre-buveurs, anonymes ou pas, les pédophiles, les voleurs et les menteurs à répétition, les joueurs compulsifs, les paresseux à temps plein, pourront eux aussi dire qu'ils n'ont pas choisi d'être comme

ça, que c'est plus fort qu'eux, qu'ils sont programmés par leur ADN pour se conduire comme ceci plutôt que comme cela.

Si le crime est inscrit dans tes gènes, le seul choix possible, c'est d'être un criminel. Tu as été « choisi » sans ton consentement, tu n'y peux rien, du moins avant ta mort. « Je n'ai fait qu'obéir aux ordres » disaient ceux qui avaient été « choisis » pour assurer la rentabilité des camps d'extermination nazis ou soviétiques. Pas coupables, parce que pas responsables. C'est clair, non ?

Un homme doué d'un jugement moyen sait qu'il doit vivre avec des milliards de choses indépendantes de son choix. Il n'a pas choisi sa naissance (quoique certains voyants ou voyeurs prétendent qu'eux, dans une vie antérieure, ils ont choisi de qui, où, quand et comment ils naîtraient. Ils ont dû apprendre ça des baleines à bosse ou de Luc Jouret.)

Mais la plupart d'entre nous avons de solides raisons de croire que nous n'avons pas choisi notre naissance, notre race, notre pays d'origine, notre intelligence, la couleur de nos yeux et celles des tulipes, notre langue maternelle et le mode subjonctif. Et ainsi du reste, à l'infini, ou presque.

L'homme responsable de lui-même, après avoir fait ce constat, très sain, en fait un autre, consciemment ou inconsciemment. Il constate que d'autres milliards de choses dépendent de son choix. Ainsi, il lui est possible d'apprendre sa langue maternelle, au lieu de la bousiller en pensant, en parlant et en écrivant « au son » ; de cultiver intelligemment des carottes, au lieu de les martyriser ; d'être un outre-mangeur hippopotamesque ou un sous-mangeur anorexique ; de s'efforcer de dire la vérité, au lieu de s'entraîner ou

de se laisser aller à mentir tout le temps. Et ainsi à l'infini, ou presque.

Truismes immémoriaux, évidences premières, bon sens commun qui permettent à l'homme ordinaire de rester équilibré, en dépit des savantes idéologies désaxées et folles à lier qui prônent soit la liberté absolue, soit le déterminisme absolu, soit une animalité intégrale, soit une intellectualité désincarnée.

Savoir à quelles contraintes il est sage que l'homme se soumette pour ne pas devenir fou à lier, et à quels désirs « naturels » il doit résister pour ne pas devenir le jouet passif des « lois » de la nature, du cosmos, de l'hérédité, de ses chromosomes, des lois du marché et de la concurrence, du conditionnement social, de la mode et de la température, voilà la question.

Il faut faire des choix. La dignité de l'homme, c'est sa capacité de faire des choix. Et de ne pas choisir n'importe quoi, mais ce qui contribue à sa dignité d'homme en tant qu'homme, et non pas en tant que frère des animaux, ou produit de la Nature aveugle accouplée au Hasard.

Mais peut-être l'homme du futur sera-t-il pensé et engendré par la science? Par une certaine science qui se considère comme seule capable de porter un jugement « éclairé-objectif » sur l'homme et la société. En présentant comme infantiles ou obscurantistes des considérations d'ordre religieux, philosophique, moral ou artistique.

Si l'homme est conditionné par ses gènes, la seule façon de l'améliorer, c'est d'intervenir directement sur ces gènes. Éliminer les gènes indésirables, responsables d'individus indésirables, pour créer une race ou des races productives, rentables, pures de déviations

génétiques. Bref, la course à la race « supérieure », « pure », où seuls les « battants » auraient droit à la vie, en laissant d'abord pour compte, pour ensuite les éliminer, les « inadaptés », tous ceux qui n'entrent pas dans la catégorie de l'homme idéal tel que rêvé par la science maternelle.

Alors, défendre l'homosexualité en invoquant les décisions irrévocables et irréversibles prises par tes gènes, c'est une invitation pressante faite aux spécialistes des gènes de prendre en charge tes origines, ton évolution et ta fin. Ils auront tôt fait de déceler dans ton code génétique le gène de l'homosexualité, comme des généticiens sérieux sont actuellement à la recherche des gènes du crime, de la liberté, de la « déviation artistique » ou du sens religieux.

Après qu'on aura repéré le gène coupable de ces déviations ou malformations, on demandera au « patient », dans un premier temps, si, oui ou non, il veut être débarrassé de son handicap. Si oui, la médecine de pointe fera les interventions pertinentes pour le guérir en neutralisant le gène jugé responsable.

Et ce n'est pas de la science-fiction ou une prédiction farfelue, mais de la science ce pointe, de croire qu'une foule de gens, scientifiques, philosophes, économistes, ou politiciens voudront, dans un deuxième temps, faire mieux.

C'est-à-dire: au lieu de neutraliser après coup chez les « patients » les gènes coupables, pourquoi ne pas éliminer le « patient » lui-même? Ou, mieux encore: prendre à la source les mesures préventives, en éliminant chez les hommes à naître, tous les gènes jugés indésirables ou criminels. Pour ainsi créer des hommes

nouveaux, programmés pour répondre aux besoins d'une société idéale. Celle, par exemple, des castes sociales des Hindous ou de Platon dans sa République, ou les classes Alpha, Bêta et Gamma décrites avec un humour noir par Huxley dans Le meilleur des mondes.

Pour le moment, quoi qu'ils en disent ou en pensent, les homosexuels ont encore la liberté de choisir ce qu'ils appellent leur « orientation sexuelle ». Ils feraient mieux de le dire, au lieu de laisser leurs gènes prendre la parole en leur nom.

Et pour défendre leur choix, ils pourraient avoir recours aux arguments des Grecs anciens que Platon nous a transmis avec éloquence. De son côté, Aristote le plus grand des philosophes grecs, apporte des arguments très forts en faveur de la pratique de l'esclavage qui fut généralisé dans l'Antiquité, pratiqué de façon ininterrompue jusqu'à ce jour par les musulmans, et dont l'Europe chrétienne s'est glorifiée et enrichie pendant trois siècles. Reste à savoir si ces deux pratiques contribuent à la libération et à la gloire de l'homme.

Le judéo-christianisme a toujours été violemment opposé à l'homosexualité parce qu'il a une vision de l'homme « trop belle pour être vraie »?): celle de fils de Dieu. Le chapitre 8 de l'Épître de saint Paul aux Romains dit tout à ce sujet. Contre les sectaires de droite et de gauche, le christianisme a toujours défendu la virginité et le mariage. S'il a encouragé ceux qui choisissent de « se faire eunuques pour le Royaume des cieux », il ne leur a jamais imposé ce choix et il n'a jamais encouragé ceux qui se font eunuques pour obéir à des gènes leur commandant de stériliser la vie.

Cette passivité face aux impératifs de la Nature, des gènes, des molécules et des cellules, s'inscrit dans un courant contemporain très vaste qui tend à soumettre l'homme à des forces supposément hors de son contrôle.

Dans un premier temps, on accumule les « preuves » que l'homme doit soumettre son intelligence et sa volonté à des forces naturelles qui le dépassent et le commandent. Dans un deuxième temps, on déploie toutes les forces de la raison humaine pour prouver que l'homme doit non pas résister à cet embrigadement, mais travailler activement à l'avènement du contrôle de l'homme par la Nature.

Le rôle de la science, physique, biologique, économique et sociologique, serait de fait entendre raison à l'homme en le convainquant que son pouvoir décisionnel est une illusion. Rendre l'homme irresponsable le plus possible, pour ne pas gêner l'entreprise civilisatrice en fermentation et gestation dans la Nature, sous l'oeil vigilant du Hasard et de l'Improvisiste.

Dans la période de transition - la nôtre - l'homme voudra tout de même continuer à parler et à penser. Pour le guérir de ces deux vices ataviques, le remède sera de calquer sa parole sur celles de la science, de la technique et du marché. Quant à la pensée, son rôle le plus positif sera d'entériner ce que la science, la technique et le marché lui disent de penser. Au lieu de penser, se laisser penser, et se tenir disponible, ouvert, pour enregistrer le plus fidèlement possible les messages des trois nouvelles divinités qui pensent pour

nous. Après quoi, écrire de gros livres pour défendre et illustrer la seule pensée féconde: l'homme ne doit plus penser!

L'homme devrait donc avoir la certitude que désormais plus rien n'est certain, sauf ce que décident la science, la technique et la loi du marché. Exit l'homme! Place à plus intelligent et plus fort que lui!

Autrefois, un libre penseur c'était celui qui défendait violemment la liberté de penser ; aujourd'hui, un libre penseur serait celui qui s'interdit de penser. Parce que sa pensée ne rime à rien, si elle est autre chose que l'écho de ce que la science, la technologie et la loi du marché ont pensé et décidé pour lui.

Mais on peut bien se le demander, avec une naïveté que beaucoup jugeront « dépassée »: est-ce que la science, la technique et le marché pensent par eux-mêmes? Est-ce la pensée de l'homme qui est à l'origine de la bombe atomique, de la purification ethnique, de l'avion ou du capitalisme érigé en Twin Towers? Est-ce la bombe atomique qui a pensé pour les hommes de Los Alamos et ceux de Nagasaki?

Après qu'elle a été inventée par l'homme, une invention peut sûrement exercer une grande influence sur la pensée et sur le comportement des hommes, ceux de Los Alamos, du Pentagone, de Nagasaki et tous les autres. Mais au moment où il l'invente par la pensée, l'homme peut-il et doit-il se poser des questions autres que celles qui lui permettent de réussir sa brillante invention?

Et quand la bombe atomique est parfaitement au point, l'homme doit-il laisser à cette merveilleuse bombe le soin de décider

par elle-même des effets, bons ou mauvais, qu'elle aura sur l'homme? Est-ce l'avion kamikaze ou son pilote qu'il faut blâmer ou applaudir quand on voit s'écrouler les Twin Towers?

Quand les Américains, « choqués », mobilisent la planète pour éliminer les terroristes et « sécuriser » les régions où ils rêvent d'installer leurs pipelines, est-ce leurs porte-avions, leurs hélicoptères et leurs bombes qui pensent pour eux? Quand ils se font les porte-parole de « la civilisation », de « la liberté » et de « la démocratie », est-ce qu'ils pensent que la civilisation, la liberté et la démocratie doivent être laissées à elles-mêmes, ou sans cesse revues, corrigées et défendues par l'homme libre de les défendre ou de les détruire?

Si les Américains parquent quelques milliers de leurs concitoyens dans « les couloirs de la mort » et qu'ils en surveillent six millions d'autres dans leurs prisons, c'est parce qu'ils croient la civilisation, la démocratie et la liberté en bien mauvaise posture chez eux. Et ne devraient-ils pas avoir pour priorité d'y apporter remède, avant d'aller sauver ailleurs la civilisation?

Les terroristes américains tuent chaque année plus d'Américains qu'il n'en est péri dans les décombres des Twin Towers et du Pentagone. Et si le Président Bush, en « gracieant » une dinde le jour du Thanksgiving, a fait preuve d'humanité, n'aurait-il pas donné des preuves plus convaincantes de jugement et de compassion en gracieant les douzaines de condamnés à mort qu'on a vainement présentés à sa grâce quand il était gouverneur du Texas?

Si on s'interdit de discuter ces questions enfantines et d'y répondre, alors, décidément, on a confié son intelligence aux bons soins du robot qui l'alimente et la dirige.

TABLE DES MATIÈRES

1. La loi et la vie	4
2. L'uniforme fait le sexe?	16
3. Ah! l'Absolu!	24
4. L'oeuf et l'oiseau	27
5. Les fonctions du marteau	35
6. Es-tu un habitué? Et de quoi donc?	43
7. Que fêtons-nous au juste?	51
8. Les paris sereinement désespérés	64
9. De l'angélophobie à l'angélomanie	95
10. Peuple élu. Et la suite	109
11. La page blanche	159
12. Aller au boutte de soi-même	175
13. Peut-on encore le croire?	184
14. Questions et réponses toutes faites	203
15. Refus global	227
16. Sondage d'opinion sur les dogmes	242
17. Quelle sonde utiliser?	259
18. La mesure du crime	263
19. Les certitudes	272
20. Le choix de ne pas choisir	288

